
BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
15 A
11



# ŒUVRES
# DIVERSES

Satir *Du Sieur D* Boileau



AVEC

# LE TRAITÉ
DU
# SUBLIME
OU
# DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS.

*Traduit du Grec de Longin.*

Nouvelle Edition reveuë & augmentée.

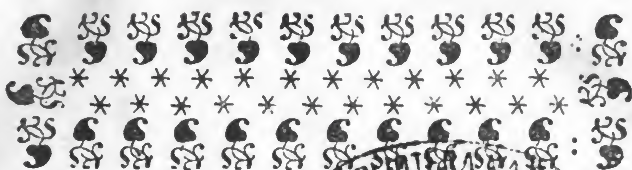




A COLOGNE.
Chez BALTAZAR DEGMOND,
& COMPAGNIE.

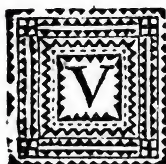


*M. DCLXXXXV.*





# PREFACE.



OICI une edition de mes ouvrages beaucoup plus exacte & plus correcte que les precedentes, qui ont toutes esté assez fautives. J'y ay joint cinq Epitres nouvelles que j'avois composées long-temps avant que d'être engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du même stile que mes autres écrits, & j'ose me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploiray point icy ma Preface, non plus que dans mes autres editions, à le gagner par des flateries, ou à le prevenir par des raisons dont





il doit s'aviser de lui-même. Je me contenteray de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les defauts de quantité d'Ecrivains de nostre siecle, je n'ay pas pretendu pour cela oster à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas pretendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi qu'assés méchant Poëte, ne fust pas bon Grammairien; & qu'il n'y eust point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Q**. quoique fort éloignés de la perfection de Virgile. Je veux bien aussi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi & de plusieurs autres que j'ay critiqués, & qui sont en effet d'ailleurs aussi bien que moi, tres-dignes de critique.

En un mot, avec la même ſincerité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis preſt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition : J'ay auſſi ajoûté au Poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en font la concluſion. Ils ne ſont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, & je me perſuade qu'ils conſoleront aiſément les Lecteurs de quelques vers que j'ay retranchez à l'Epiſode de l'Horlogere qui m'avoit toûjours paru un peu trop long. Il ſeroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a eſté composé à l'occaſion d'un differend aſſez leger qui s'émût dans une des plus celebres

Eglises de Paris, entre le Trésorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vray. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction & tous les Personnages y sont non seulement inventez : mais j'ay eu soin même de les faire d'un caractere directement opposée au caractere de ceux qui deservent cette Eglise, dont la pluspart, & principalement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a esté offensé de l'impression de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet personne qui y soit veritablement attaqué,

Un Prodigue ne s'aviſe guere de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne diray point comment je fus engagé à travailler à cette bagatele ſur une eſpece de défi qui me fut fait en riant par feu Monſeigneur le premier Preſident de Lamognon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort neceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échaper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençay à le connoiſtre dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui

vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'estoit un Homme d'un sçavoir étonnant, & passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité ; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goust des Anciens. Comme sa pieté estoit sincere, elle estoit aussi fort gaye, & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poësie de la saleté qui lui avoit esté jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui estre pas desagreable. Il m'appella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens, c'est à dire, à ses lectures

& à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y vis-je point? Quel treſor ſurprenant de probité & de juſtice! quel fonds inépuiſable de pieté & de zele! Bien que ſa vertu jettaſt un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre choſe au dedans, & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiecle auſſi corrompu que le noſtre. Je fus ſincerement épris de tant de qualitez admirables, & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une tres-forte attache. Les ſoins que je lui rendis, ne furent meſlez d'aucune raiſon d'intereſt mercenaire; & je ſongeay bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon credit. Il mourut dans le temps que cette

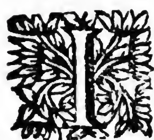
amitié eſtoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi toſt enlevez du monde, tandis que des miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte: car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de moüiller peut-être de larmes la Préface d'un livre de Satires & de plaiſanteries.





# DISCOURS AU ROY





*EUNE & vaillant Heros, dont la haute ſageſſe.*

*N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe :*

*Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,*

*Soûtiens tout par Toi-même, & vois tout par tes yeux*

*GRAND ROI, ſi juſqu'icy, par un trait de prudence :*

*J'ay demeuré pour Toy, dans un humble ſilence :*

*Ce n'eſt pas que mon cœur, vainement ſuſpendu,*

*Balance, pour t'offrir un encens qui t'eſt dû.*

*Mais je ſçay peu loüer, & ma Muſe tremblante*

*Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante.*

*Et dans ce haut éclat où Tu te viens offrir,*

*Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.*

*Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie.*

*Je meſure mon vol à mon foible genie ;*

*Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels*

*Qui d'un indigne encens profanent tes Autels ;*

*Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,*
*Osent chanter ton nom sans force & sans haleine.*
*Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,*
*T'ennuyer du recit de tes propres exploits.*
*L'un en stile pompeux habillant une eglogue,*
*De ses rares vertus Te fait un long prologue,*
*Et mesle, en se vantant soi-même à tout propros,*
*Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.*
*L'autre en vain se lassant à polir une rime.*
*Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,*
*Grand & nouvel effort d'un Esprit sans pareil!*
*Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.*
*Sur le haut Helicon leur veine méprisée,*
*Fut toûjours des neuf Sœurs la fable & la risée:*
*Calliope jamais ne daigna leur parler,*
*Et Pégase pour eux refuse de voler.*
*Cependant à les voir enflés de tant d'audace,*
*Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,*
*Ont diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,*
*Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.*
*C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,*
*Que Phebus a commis tout le soin de ta gloire:*
*Et ton Nom du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,*
*Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.*
*Mais plûtost sans ce Nom, dont la vive lumiere*

*Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere :*
*Ils verroient leurs écrits honte de l'Univers,*
*Pourrir dans la poussiere à la mercy des vers.*
*A l'ombre de ton Nom ils trouvent leur azile ;*
*Comme on void dans les chãps un Arbrisseau debile,*
*Qui sans l'heureux appui qui le tient attaché,*
*Languiroit tristement sur la terre couché.*

*Ce n'est pas que ma plume injuste & temeraire,*
*Veüille blâmer en eux le dessein de Te plaire.*
*Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,*
*Apollon en connoist qui Te peuvent loüer.*
*Oüi, je sçai, qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles*
*Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles ;*
*Mais je ne puis souffrir qu'un Esprit de travers*
*Qui pour rimer des mots pense faire des vers ;*
*Se donne en Te loüant une gêne inutile.*
*Pour chanter un Auguste, il faut estre un Virgile:*
*Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,*
*Qui ne pouvoit souffrir, qu'un Artisan grossier*
*Entreprist de tracer d'une main criminelle,*
*Vn portrait reservé pour le pinceau d'Apelle.*

*Moi donc, qui connois peu Phebus & ses douceurs:*
*Qui suis nouveau sevré sur le Mont des neuf Sœurs:*
*Attendant que pour Toi l'âge ait meuri ma Muse,*
*Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse :*

*Et tandis que ton bras des peuples redouté.*
*Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,*
*Et retient les Méchans par la peur des supplices :*
*Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,*
*Et gardant pour moi-même une juste rigueur,*
*Ie confie au papier les secrets de mon cœur.*
*Ainsi, dés qu'une fois ma verve se réveille :*
*Comme on void au printemps la diligente abeille,*
*Qui du butin des fleurs va composer son miel :*
*Des sottises du temps je compose mon fiel,*
*Ie vais de toutes parts où me guide ma veine,*
*Sans tenir en marchant une route certaine,*
*Et sans gêner ma plume en ce libre mêtier,*
*Je la laisse au hazard courir sur le papier.*
*Le mal est qu'en rimant ma Muse un peu legere*
*Nomme tout par son nom, & ne sçauroit rien taire.*
*C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,*
*Qui tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans*
*Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,*
*Ne vienne en ses écrits demasquer leur visage,*
*Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,*
*N'aille du fond du Puits tirer la verité.*
*Tous ces gens éperdus au seul nom de satire,*
*Fo[illegible]nt d'abord le procés à quiconque ose rire.*
*Ce s[illegible]nt eux que l'on voit, d'un discours insensé,*

*Publier dans Paris, que tout eſt renverſé :*
*Au moindre bruit qui court, qu'ũ Auteur les menace*
*De joüer des Bigots la trompeuſe grimace.*
*Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux :*
*C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux :*
*Mais biẽ que d'un faux zele il maſquẽt leur foibleſſe,*
*Chacun voit qu'en effet la Verité les bleſſe.*
*En vain d'un lâche orgueil leur eſprit reveſtu*
*Se couvre d'un manteau d'une auſtere vertu :*
*Leur cœur qui ſe connoiſt, & qui fuit la lumiere,*
*S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.*
*Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter?*
GRAND ROI, *c'eſt mon defaut, je ne ſçaurois flater.*
*Ie ne ſçai point au ciel placer un ridicule,*
*D'un Nain faire un Atlas, ou d'ũ lâche un Hercule :*
*Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,*
*A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.*
*On ne me verra point, d'une veine forcée,*
*Meſmes, pour te loüer, déguiſer ma penſée :*
*Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,*
*Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main ;*
*Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,*
*Qui pûſt en ta faveur m'arracher une rime.*
*Mais lors que je Te voi, d'une ſi noble ardeur,*
*T'appliquer ſans relâche aux ſoins de ta grandeur,*

*Faire honte à ces Rois que le travail étonne.*
*Et qui ſont accablez du faix de leur couronne :*
*Quand je voi ta Sageſſe, en ſes juſtes projets,*
*D'une heureuſe abondance enrichir tes Sujets :*
*Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre,*
*Nous faire de la mer une campagne libre ;*
*Et tes braves Guerriers, ſecondans ton grand cœur,*
*Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur :*
*La France ſous tes Loix maiſtriſer la fortune ;*
*Et nos vaiſſeaux domptans l'un & l'autre Neptune,*
*Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,*
*Au lieux, où le Soleil le forme en ſe levant :*
*Alors ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,*
*Ma Muſe toute en feu me previent, & Te louë.*
*Mais bientoſt la raiſon arrivant au ſecours :*
*Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours :*
*Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,*
*Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.*
*Auſſi-toſt je m'effraye, & mon eſprit troublé*
*Laiſſe-là le fardeau dont il eſt accablé :*
*Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,*
*Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,*
*Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,*
*Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.*



# SATIRE I.

DAMON ce grand Auteur dont la Muse fertile,
Amusa si long-temps, & la Cour & la Ville :
Mais qui n'estant vêtu que de simple bureau,
Passe l'esté sans linge, & l'Hyver sans manteau:
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée,
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere,
Et bien loin des Sergens, des Clers, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
Sans attendre qu'ici, la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;
Où que d'un bonnet verd le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
  Mais le jour qu'il partit plus défait & plus blême.
Que n'est un Penitent sur la fin d'un Caresme,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il distila sa rage en ces tristes adieux.

*Puiſqu'en ce lieux jadis aux Muſes ſi commode,*
*Le merite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,*
*Qu'un Poëte, dit-il, s'y void maudit de Dieu,*
*Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;*
*Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,*
*D'où jamais ni l'Huiſſier, ni le Sergent n'approche,*
*Et ſans laſſer le Ciel par des vœux impuiſſans,*
*Mettons-nous à l'abri des injures du temps:*
*Tandis que libre encor, malgré les deſtinées,*
*Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années:*
*Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler:*
*Et qu'il reſte à la Parque encor dequoy filer.*
*C'eſt-là, dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre,*
*Que George vive ici, puiſque George y ſçait vivre,*
*Qu'un million comptant par ſes fourbes acquis,*
*De Clerc jadis Laquais à fait Comte & Marquis,*
*Que Jaquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte*
*A plus causé de maux que la guerre & la peſte:*
*Qui de ſes revenus écrits par alphabet,*
*Peut fournir aiſément un Calepin complet.*
*Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.*
*Mais moi, vivre à Paris! Eh, qu'y voudrois-je faire?*
*Je ne ſçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,*
*Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.*
*Je ne ſçai point en lâche eſſuyer les outrages.*

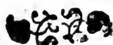
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages:
De mes Sonnets flateurs lasser tout l'Vnivers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers,
Pour un si bas emploi ma Muse est trop altiere,
Ie suis rustique & fier, & i'ai l'ame grossiere.
Ie ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom:
I'appelle un chat un chat, & Rôlet un frippon.
De servir un Amant, ie n'en ai pas l'adresse:
I'ignore ce grand art qui gagne une maistresse,
Et ie suis à Paris, triste, pauvre & reclus,
Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.
Mais pourquoi, d'ira-t-on, cette vertu sauvage,
Qui court à l'Hospital, & n'est plus en usage?
La richesse permet une iuste fierté,
Mais il faut estre souple avec la pauvreté.
C'est par là qu'un Auteur, que presse l'indigence,
Peut des astres malins corriger l'influence:
Et que le sort burlesque, en ce siecle de fer,
D'un Pedans, quand il veut, sçait faire un Duc & [Pair.
Ainsi de la Vertu, la Fortune se ioüe.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roüe,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carrosse où l'on le voit trainé:
Si dans les droits du Roi sa funeste science,
Par deux ou trois avis n'eust ravagé la France.

*Je ſçai qu'un juſte effroi l'éloignant de ces lieux,*
*L'a fait pour quelques mois diſparoître à nos yeux:*
*Mais en vain, pour un temps, une taxe l'exile :*
*On le verra bientoſt pompeux en cette Ville,*
*Marcher encor chargé des dépoüilles d'autrui,*
*Et joüir du Ciel même irrité contre lui*
*Tandis que Pelletier crotté juſqu'à l'échine,*
*S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine :*
*Sçavant en ce métier ſi cher aux beaux Eſprits,*
*Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.*
*Il eſt vrai que du Roi la bonté ſecourable*
*Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,*
*Et reparant du ſort l'aveuglement fatal,*
*Va tirer deſormais Phebus de l'hoſpital.*
*On doit tout eſperer d'un Monarque ſi juſte.*
*Mais ſans un Mecenas, à quoi ſert un Auguſte ?*
*Et fait comme je ſuis, au ſiecle d'aujourd'hui,*
*Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'appui ?*
*Et puis comment percer cette foule effroyable*
*De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable?*
*Qui, dés que ſa main s'ouvre, y courent les premiers*
*Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers.*
*Comme on voit les Frelons, troupe lâche & ſterile,*
*Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.*
*Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,*

*Que donne la faveur à l'importunité.*
*Saint Amand n'eut du Ciel que sa veine en partage*
*L'habit, qu'il eut sur lui, fut son seul heritage:*
*Un lit & deux placets composoient tout son bien:*
*Ou, pour en mieux parler, Saint Amand n'avoit rien.*
*Mais quoi, las de traîner une vie importune*
*Il engagea ce rien, pour chercher la Fortune:*
*Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour*
*Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.*
*Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée?*
*Il en revint couvert de honte & de risée.*
*Et la fiévre au retour terminant son destin.*
*Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.*
*Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode:*
*Mais des Fous aujourd'hui, c'est le plus incommode*
*Et l'esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,*
*N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.*
*Faut-il donc desormais jouër un nouveau rôle?*
*Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,*
*Et feüilletant Loïet allongé par Brodeau,*
*D'une robe à longs plis balayer le Barreau?*
*Mais à ce seul penser, je sens que je m'égare.*
*Moi? que j'aille crier dans ce païs barbare,*
*Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois*
*Errer dans les détours d'un Dédale de lois,*
*Et dans l'amas confus des chicanes énormes,*

Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes.
Où Patru gagne moins qu'Vot & le Mazier;
Et dont les Cicerons se font chez Péfournier.
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir Huguenot.
Saint Sorlin Jansenište, & Saint Pavin devot.
  Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune:
Où le vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en teste & la crosse à la main:
Où la Science triste, affreuse, & délaissée,
Est par tout des bons lieux comme infame chassée:
Où le seul art en vogue, est l'art de bien voler:
Où tout me choque: enfin, où je n'ose parler.
  Et quel homme si froid ne seroit plein de bile.
A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pourroit les souffrir? & qui, pour les blâmer,
Malgré Muse & Phebus n'apprendroit à rimer?
Non non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse:
Et sans aller rêver dans le double Vallon,
La colere suffit, & vaut un Apollon.
Tout-beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie:
A quoi bon ces grands mots? Doucement je vous prie:
Ou bien montez en chaire, & là comme un Docteur

*Allez de vos sermons endormir l'Auditeur ;*
*C'est là que bien ou mal, on a droit de tout dire.*
*Ainsi parle un esprit qu'irrite la Satire ,*
*Qui contre ses defauts croit estre en seureté ,*
*En raillant d'un censeur la triste austerité:*
*Qui fait l'hõme intrepide, & tremblant de foiblesse,*
*Attend pour croire en Dieu que la fiévre le presse ;*
*Et toûiours dans l'orage au Ciel levant les mains,*
*Dés que l'air est calmé , rit des foibles Humains.*
*Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde ,*
*Et regle les ressorts de la machine ronde ,*
*Ou qu'il est une vie au delà du trépas ,*
*C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoura pas.*
*Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,*
*Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tõ-[ne*
*Il vaut mieux, pour jamais me bãnir de ce lieu.*
*Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.*





# SATIRE II.

## A MONSIEUR DE MOLIERE.

*RAre & fameux Esprit, dont la fertile veine*
*Ignore en écrivant le travail & la peine;*
*Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,*
*Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.*
*Dans les combats d'esprit, sçavant Maître d'escrime*
*Enseigne moi, Moliere, où tu trouves la Rime.*
*On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher:*
*Jamais au bout du vers on ne te voit broncher,*
*Et sans qu'un long détour t'arreste, ou t'embarrasse,*
*A peine as-tu parlé, qu'elle même s'y place.*
*Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,*
*Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur:*
*Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,*
*En vain pour la trouver, ie travaille, & ie suë.*
*Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir.*
*Quand je veux dire* blanc, *la quinteuse dit* noir:
*Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,*
*Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure:*
*Si je pense exprimer un Auteur sans defaut,*
*La raison dit Virgile, & la Rime Kainaut.*

*Enfin quoi que je fasse, ou que je veüille faire,*
*La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.*
*De rage quelquefois ne pouvant la trouver,*
*Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver:*
*Et maudissant vingt fois le Demon qui m'inspire,*
*Je fais mille sermens de ne jamais écrire:*
*Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phebus,*
*Je la voi qui paroist, quand je n'y pense plus.*
*Aussi-tost, malgré moi, tout mon feu se rallume:*
*Je reprends sur le champ le papier & la plume,*
*Et de mes vains sermens perdant le souvenir,*
*J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.*
*Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrette,*
*Ma Muse au moins souffroit une froide epithete:*
*Je ferois comme un autre; & sans chercher si loin,*
*J'aurois toûjours des mots pour les coudre au besoin.*
*Si je loüois Philis,* En miracles feconde;
*Je trouverois bientost,* A nulle autre seconde.
*Si je voulois vanter un objet* Nompareil;
*Je mettrois à l'instant*, Plus beau que le Soleil.
*Enfin parlant toûjours d'*Astres *& de* Merveilles.
*De* Chef-d'œuvres des Cieux, *de* Beautez sans pareilles,
*Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,*
*Je pourrois aisément, sans genie, & sans art,*
*Et transposant cent fois & le Nom & le Verbe,*

*Dans mes vers recousus mettre en piece Malherbe.*
*Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses mots,*
*N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos:*
*Et ne sçauroit souffrir, qu'une phrase insipide*
*Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.*
*Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,*
*Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.*
*Maudit soit le premier dont la verve insensée*
*Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,*
*Et donnant à ses mots une étroite prison,*
*Voulut avec la rime enchainer la Raison.*
*Sans ce métier fatal au repos de ma vie,*
*Mes jours, pleins de loisir couleroient sans envie,*
*Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;*
*Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,*
*La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire,*
*Mon cœur exempt de soins, libre de passion,*
*Sçait donner une borne à son ambition,*
*Et fuyant des grandeurs la presence importune,*
*Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune:*
*Et je serois heureux, si, pour me consumer,*
*Un Destin envieux ne m'avoit fait rimer.*
*Mais depuis le moment que cette frenesie,*
*De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,*
*Et qu'un Demon jaloux de mon contentement,*
*M'inspira le dessein d'écrire poliment:*

*Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,*
*Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.*
*Tous les jours malgré moi, cloüé sur un Ouvrage,*
*Retouchant un endroit, effaçant une page,*
*Enfin passant ma vie en ce triste métier,*
*J'envie en écrivant le sort de Pelletier,*
*Bienheureux Scuderi dont la fertile plume*
*Peut tous les mois sans peine enfanter un Volume.*
*Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,*
*Semblent estre formez en dépit du bon sens;*
*Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,*
*Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.*
*Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,*
*Qu'importe que le reste y soit mis de travers?*
*Malheureux mille fois celui, dont la manie*
*Veut aux regles de l'Art asservir son genie!*
*Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir:*
*Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir:*
*Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,*
*Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.*
*Mais un esprit sublime, en vain veut s'élever*
*A ce degré parfait qu'il tâche de trouver:*
*Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire.*
*Il plaist à tout le monde, & ne sçauroit se plaire.*

*Toi donc qui vois les maux où ma Muse s'abîme,*
*De grace, enseigne moi l'Art de trouver la Rime:*
*Ou, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,*
*Moliere, enseigne moi l'Art de ne rimer plus.*





# SATIRE III.

A. QVel ſujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sõbre & ſevere.
Et ce viſage enfin plus paſle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un arreſt qui retranche un quartier ?
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de Biſques nourrie?
Où la joie en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine!
A-t-on par quelque Edit reformé la cuiſine,
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprés chez lui m'a forcé de diſner.
Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main :
Ah ! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y mãquez pas au moins. J'ay quatorze Bouteilles

D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priseroit sa séve, & sa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit joüer son rôle,
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole:
C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.
Quoi Lambert? Oüi Lambert. A demain. C'est assez.
Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe,
A peine estoit-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir:
Et montrant à mes yeux une allegresse entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere,
Mais puisque je vous voy, je me tiens trop content.
Vous étes un brave homme: Entrez, on vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute:
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poësle ardent, au milieu de l'Esté.
Le couvert estoit mis dans ce lieu de plaisance:
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tous Cirus, dans leurs longs cõplimens:
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un Coq y paroissoit en pompeux équipage.

Qui changeant sur ce plat & d'estat & de nom,
Par tous les Conviez s'est appellé Chappon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une estoit ornée
D'une langue en ragoust de persil couronnée:
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'assied: mais d'abord, nostre troupe serrée
Tenoit à peine au tour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de costé.
Jugez en cet estat, si je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chere;
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux Sermons de Cassaigne, ou de l'Abbé Cotin

Nôtre Hoste, cependant, s'adressant à la troupe:
Que vous semble, a-t-il dit, du goust de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œuf meslez dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il appreste.
Les cheveux cependant me dressoient à la teste:
Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoisonneur ne sceut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
Pensant qu'au moins le vin dûst reparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,



*Un Laquais effronté m'apporte ou rouge bord,*
*D'un Auvernat fumeux, qui meslé de Lignage,*
*Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;*
*Et qui rouge en couleur, mais fade & doucereux,*
*N'avoit rien qu'un goust plat, & qu'un déboire affreux,*
*A peine ay-je senti cette liqueur traitresse,*
*Que de ces vins meslez j'ai reconnu l'adresse.*
*Toutesfois avec l'eau que j'y mets à foison,*
*Mais qui l'auroit pensé? pour comble de disgrace;*
*Par le chaud qu'il faisoit nous n'aviõs point de glace.*
*Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Esté.*
*Au mois de Juin! Pour moi j'estois si transporté;*
*Que donnant de fureur tout le festin au Diable,*
*Je me suis veu vingt fois prest à quitter la table;*
*Et dûst-on m'appeller & fantasque & bourru,*
*J'allois sortir enfin: quand le rost a paru.*
*Sur un Liévre flanqué de six poulets étiques,*
*S'élevoient trois lapins, animaux domestiques.*
*Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,*
*Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.*
*Au tour de cet amas de viandes entassées,*
*Regnoit un long cordon d'Aloüettes pressées.*
*Et sur les bords du plat, six pigeons étalez*
*Presentoient pour renfort leurs squelettes brûlez.*
*A costé de ce plat paroissoient deux salades.*
*L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,*

*Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,*
*Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.*
*Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance,*
*Ont loüé du festin la superbe ordonnance:*
*Tandis que mon Faquin, qui se voyoit priser,*
*Avec un ris mocqueur les prioit d'excuser.*
*Sur tout certain Hableur; à la gueule affamée,*
*Qui vint à ce festin, conduit par la fumée:*
*Et qui s'est dit Profés dans l'ordre des Costeaux,*
*A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.*
*Je riois de le voir, avec sa mine étique,*
*Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique.*
*En lapins de garenne eriger nos Clapiers*
*Et nos pigeons Cauchois, en superbes ramiers:*
*Et pour flater nostre Hoste, observant son visage,*
*Composer sur ses yeux, son geste & son langage.*
*Quand nôtre Hoste charmé m'avisant sur ce point.*
*Qu'avez-vous dõc, dit-il, que vous ne mãgez point,*
*Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiette,*
*Et les morceaux entiers restent sur vostre assiette.*
*Aimez-vous la muscade? on en a mis par tout.*
*Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût*
*Ces Pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.*
*J'aime à voir aux lapins cette chair blãche & mol-*
*[le,*
*Ma foy tout est passable, il le faut confesser:*

*Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.*
*Quand on parle de sauce il faut qu'on y raffine.*
*Pour moy, j'ayme sur tout que le poivre y domine:*
*J'en suis fourni, Dieu sçait, & j'ay tout Pelletier.*
*Roulé dans mon office en cornets de papier.*
*A tous ces beaux discours, j'estois comme une pierre,*
*Ou comme la Statuë est au festin de Pierre;*
*Et sans dire un seul mot, j'avalois au hazard,*
*Quelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.*
*Cependant mon Hableur, avec une voix haute,*
*Porte à mes Campagnards la santé de nostre Hoste:*
*Qui tous deux pleins de joie, en jettans un grand cri,*
*Avec un rouge bord acceptent son deffi.*
*Un si galant exploit réveillant tout le monde,*
*On a porté par tout des verres à la ronde,*
*Où les doigts des Laquais dans la crasse tracez*
*Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.*
*Quand un des Conviez d'un ton melancholique,*
*Lamentant tristement une chanson bacchique,*
*Tous mes Sots à la fois ravis l'écouter,*
*Détonnant de concert, se mettent à chanter.*
*La Musique sans doute estoit rare & charmante:*
*L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,*
*Et l'autre l'appuiant de son aigre fausset,*
*Semble un violon faux qui jure sous l'archet.*
*Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence,*

*Arrive sous le nom de jambon de Mayence.*
*Un Valet le portoit, marchant à pas contez,*
*Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.*
*Deux Marmitons crasseux revestus de serviettes,*
*Lui servoiẽt de Massiers, & portoient deux assiettes,*
*L'une de champignons, avec des ris de veau,*
*Et l'autre de pois verds, qui se noyoient dans l'eau.*
*Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,*
*Chez tous les conviez la joie est redoublée :*
*Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,*
*D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.*
*Le vin au plus muët fournissant des paroles,*
*Chacun a debité ses maximes frivoles,*
*Reglé les interests de chaque Potentat,*
*Corrigé la Police, & reformé l'Estat ;*
*Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guerre,*
*A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre:*
*Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,*
*De propos en propos on a parlé de vers.*
*Là, tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,*
*Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.*
*Mais nôtre Hoste sur tout, pour la justesse & l'art,*
*Elevoit jusqu'au Ciel Theophile & Ronsard.*
*Quand un des Cãpagnards relevant sa moustache,*
*Et son feutre à grands poils ombragé d'ũ pennache,*
*Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,*

Morbleu! dit il, la Serre est un charmant Auteur;
Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sçai pourquoi je baaille en la lisant.
Le Païs sans mentir, est un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau François.
Je ne sçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Heros chez Kainaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement,
On dit qu'on la drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme... Ah! je sçai ce que vous voulez dire,
A répondu nôtre Hoste, Un Auteur sans defaut,
La raison dit Virgile, & la Rime Kainaut.
Justement. A mon gré, la piece est assez plate:
Et puis blâmer Kainaut... Avez vous vû l'Astrate
C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'Anneau Royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en sa piece est une piece entiere;
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
Il est vrai que Kainaut est un Esprit profond :
A repris certain Fat, qu'à sa mine discrette

*Et son maintien jaloux j'ay reconnu Poëte,*
*Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.*
*Ma foy, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,*
*A dit mon Campagnard avec une voix claire,*
*Et déja tout boüillant de vin & de colere.*
*Peut-estre, a dit l'Auteur paslissant de courroux:*
*Mais vous, pour en parler vous y connoissez-vous?*
*Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.*
*Vous? Mon Dieu, mêlez-vous de boire je vous prie,*
*A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.*
*Je suis donc un Sot? Moi? vous en avez menti:*
*Reprend le Campagnard, & sans plus de langage*
*Lui jette, pour deffi son assiette au visage:*
*L'autre esquive le coup, & l'assiette volant*
*S'en va frapper le mur & revient en roulant.*
*A cet affront, l'Auteur se levant de la table,*
*Lance à mon Campagnard un regard effroyable:*
*Et chacun vainement se ruant entre-deux,*
*Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux,*
*Aussi-tost sous leurs pieds les tables renversées,*
*Font voir un long débris de bouteilles cassées:*
*En vain à lever tout les Valets sont fort prompts,*
*Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.*
*Enfin, pour arrester cette lutte barbare,*
*De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les separe,*
*Et leur premiere ardeur passant en un moment,*

*On a parlé de paix & d'accommodement.*
*Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,*
*J'ai gagné doucement la porte sans rien dire :*
*Avec un bon serment, que si pour l'avenir,*
*En pareille cohuë on me peut retenir,*
*Je consens d'un bon cœur pour punir ma folie,*
*Que tous les vins pour moi deviennēt vins de Brie,*
*Qu'à Paris le gibier manque tous les Hyvers,*
*Et qu'à peine au mois d'Aoust, l'on mange des pois verds.*





# SATIRE IV.

## A MONSIEUR L'ABBE' LE VAYER.

*D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins sage*
*Croit toûjours seul avoir la sagesse en partage:*
*Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons*
*Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?*
*Un Pedant enyvré de sa vaine science,*
*Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,*
*Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,*
*Dans sa teste entassez, n'a souvent fait qu'un Sot:*
*Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote*
*La Raison ne voit goute, & le bon Sens radote.*
*D'autre part un Galant, de qui tout le métier*
*Est de courir le jour de quartier en quartier,*
*Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,*
*De ses froides douceurs fatiguer le beau monde;*
*Condamne la science, & blâmant tout écrit,*
*Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit:*
*Que c'est des gens de cour le plus beau privilege,*
*Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un college.*
*Un Bigot orgueilleux, qui dans sa vanité;*

Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les Humains, de sa pleine puissance,
Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos, de demons & de flâmes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiser ces matieres,
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres:
Il conteroit plûtost, combien dans un printemps,
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens:
Et combien la Neveu devant son mariage,
A de fois au public vendu son P***.
Mais sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots:
N'en déplaise à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.
Tous les hômes sont fous: & malgré tous leurs soins,
Ne different entre eux que du plus & du moins.
Côme on void qu'en un bois, que cent routes separêt,
Les Voyageurs sans guide assez souvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement.
Chacun suit dans le monde une route incertaine,

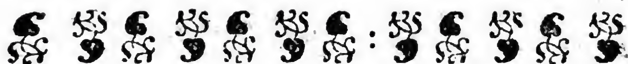
*Selon que son erreur le jouë & le promene;*
*Et tel y fait l'habile, & nous traitte de Fous,*
*Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous,*
*Mais quoi que sur ce point la Satire publie:*
*Chacun veut en sagesse eriger sa folie ,*
*Et se laissant regler à son esprit tortu ,*
*De ses propres defauts se fait une vertu.*
*Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connêtre :*
*Le plus sage est celui qui ne pense point l'être :*
*Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,*
*Se regarde soi-même en severe censeur ,*
*Rend à tous ses defaux une exacte justice ,*
*Et fait sans se flater le procés à son vice :*
*Mais chacun pour soi-même est toûjours indulgent.*
*Un Avare idolâtre, & fou de son argent :*
*Rencontrant la disette au Sein de L'abondance,*
*Appelle sa folie une rare prudence,*
*Et met toute sa gloire, & son souverain bien :*
*Agrossir un tresor qui ne lui sert de rien.*
*Plus il le void accru, moins il en sçait l'usage.*
*Sans mentir l'avarice est une étrange rage ,*
*Dira cet autre Fou , non moins privé de sens,*
*Qui jette, furieux, son bien à tous venans ,*
*Et dont l'ame inquiete à soi-même importune.*
*Se fait un embaras de sa bonne fortune.*
*Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?*

*L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,*
*Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage & prude,*
*Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,*
*Attendant son destin, d'un quatorze, ou d'un sept,*
*Voit sa vie, ou sa mort sortir de son cornet.*
*Que si d'un sort facheux la maligne inconstance*
*Vient par un coup fatal faire tourner la chance:*
*Vous le verrez bien-tost les cheveux herissez,*
*Et les yeux vers le ciel, de fureur élancez,*
*Ainsi qu'un possedé que le Prêtre exorcise,*
*Fester dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise.*
*Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,*
*Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.*
*Mais laissons-le plûtost en proye à son caprice,*
*Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice.*
*Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison,*
*D'un charme bien plus doux enyvre la raison,*
*L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie:*
*Chapelain veut rimer, & c'est là sa folie:*
*Mais bien que ces durs vers d'épithetes enflez,*
*Soient des moindres grimauds chés Ménage siflez:*
*Lui-même il s'applaudit, & d'un esprit tranquille,*
*Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.*
*Que feroit il, helas! si quelque Audacieux*
*Alloit pour son malheur lui desiller les yeux:*
*Lui faisãt voir ses vers & sans force, & sãs graces,*

Montez ſur deux grãds mots, cõme ſur deux échaſſes:
Ses termes ſans raiſon l'ũ de l'autre écartez,
Et ſes froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour, où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé:
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bien-heureux entendre l'harmonie:
Enfin un Medecin fort expert en ſon art,
Le guerit par adreſſe, ou plûtoſt par hazard:
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire,
Moi? vous payer? lui dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'oſte du Paradis.
J'approuve ſon couroux. Car, puis qu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt-elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La Fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles:
C'eſt un Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent comme Joli, perd ſon temps à prêcher.
En vain certains réveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,

*Et s'en formants en terre une divinité,*
*Pensent aller par elle à la felicité.*
*C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.*
*Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,*
*Je les estime fort: mais je trouve en effet,*
*Que le plus fou souvent est le plus satisfait.*





# SATIRE V.

## A MONSIEUR LE MARQUIS DANGEAU.

*LA Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere;*
*Quand, sous l'étroite loi d'une vertu severe,*
*Un homme issu d'un sang fecond en Demi-dieux.*
*Suit comme toi, la trace où marchoient ses ayeux.*
*Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la molesse*
*N'a rien pour s'appuier qu'une vaine noblesse,*
*Se pare insolemment du merite d'autrui,*
*Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui,*
*Je veux que la valeur de ses ayeux antiques,*
*Ait fourni de matiere aux plus vieilles Chroniques,*
*Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,*
*Ait de trois fleurs de Lis doté leur écusson.*
*Que sert ce vain amas d'une inutile gloire?*
*Si de tant de Heros celebres dans l'histoire,*
*Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers.*
*Que de vieux parchemins, qu'ont épargnez les vers:*
*Si tout sorti qu'il est d'une source divine,*
*Son cœur dément en lui sa superbe origine:*
*Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,*
*S'endort dans une lâche & molle oisiveté?*

Cependant à le voir, avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de sa haute naissance :
On diroit que le Ciel est soûmis à sa loi,
Et que Dieu l'a paistri d'autre limon que moi.
Dites-nous grand Heros, Esprit rare & sublime,
Entre tant d'animaux qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un Coursier qui fier & plein de cœur
Fait paroître en courant sa boüillante vigueur,
Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
Mais la posterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est venduë au hazard,
Sans respect des Ayeux dont elle est descenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charruë :
Pourquoi donc voulez-vous, que par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouït point d'une apparence vaine.
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous estes sorti de ces Heros fameux :
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux;
Ce zele pour l'honneur cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix ? Fuiez-vous l'injustice?
Sçavez-vous sur un mur repousser des assauts,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques;
Alors soiez issu des plus fameux Monarques :

*Venez de mille Ayeux : & si ce n'est assez,*
*Feüilletez à loisir tous les siecles passez.*
*Voyez de quel Guerrier il vous plait de descendre:*
*Choisissez de Cesar, d'Achille, ou d'Alexandre :*
*En vain un lâche esprit voudroit vous démentir,*
*Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.*
*Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,*
*Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,*
*Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous,*
*Sont autant de témoins, qui parlent contre vous,*
*Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,*
*Ne sert plus que de jour à vôtre ignominie.*
*En vain tout fier d'un sang, que vous deshonorez,*
*Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.*
*En vain vous-vous couvrez des vertus de vos Peres:*
*Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres :*
*Je ne voi rien en vous, qu'un lâche, un imposteur,*
*Un traître, un scelerat, un perfide, un menteur,*
*Un fou, dont les accés vont jusqu'à la furie,*
*Et d'un tronc fort illustre, une branche pourie.*
*Je m'emporte peut-être : & ma Muse en fureur*
*Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur :*
*Il faut avec les Grands un peu de retenuë,*
*Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race est connuë.*
*Depuis quand? Repondez. Depuis mille ans entiers;*
*Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers,*

*C'est beaucoup: Mais enfin les preuves, en sõt claires:*
*Tous les livres sont pleins des titres de vos Peres:*
*Leurs noms sont échapez du naufrage des temps:*
*Mais qui m'assurera, qu'en ce long cercle d'ans*
*A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidelles,*
*Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles?*
*Et comment sçavez-vous, si quelque audacieux*
*N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;*
*Et si leur sang tout pur avecque leur noblesse,*
*Et passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece?*
*Que maudit soit le jour, où cette vanité*
*Vint ici de nos mœurs soüiller la pureté.*
*Dans les tẽps bienheureux du monde en son enfance,*
*Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence:*
*Chacun vivoit content, & sous d'égales loix:*
*Le merite y faisoit la Noblesse & les Rois:*
*Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,*
*Un Heros de soi-même empruntoit tout son lustre,*
*Mais enfin, par le temps le merite avili*
*Vid l'honneur en roture & le vice ennobli;*
*Et l'orgueil d'un faux titre appuiant sa foiblesse,*
*Maistrisa les humains sous le nom de Noblesse.*
*De là vinrent en foule & Marquis & Barons:*
*Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.*
*Aussi-tost maint Esprit fecond en rêveries,*
*Inventa le Blazon avec les Armoiries,*

*De ses termes obscurs fit un langage à part,*
*Composa tous ces mots de* Cimier *&* *d'*Ecart,
*De* Pal, *de* Contrepal, *de* Lambel *& de* Face,
*Et tout ce que Segond dans son Mercure entasse.*
*Une vaine folie enyvrant la raison;*
*L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison.*
*Alors, pour soûtenir son rang & sa naissance,*
*Il falut étaler le luxe & la dépence;*
*Il falut habiter un superbe palais,*
*Faire par les couleurs distinguer ses Valets:*
*Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,*
*Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.*
*Bien-tost pour subsister, la Noblesse sans bien,*
*Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;*
*Et bravant des Sergens la timide cohorte,*
*Laissa le Creancier se morfondre à sa porte.*
*Mais pour comble, à la fin le Marquis en prison*
*Sous le faix des procés vit tomber sa Maison.*
*Alors, pour subvenir à sa triste indigence,*
*Le Noble, du Faquin rechercha l'alliance;*
*Et trafiquant d'un nom jadis si precieux,*
*Par un lâche contract vendit tous ses Ayeux.*
*Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,*
*Rétablit son honneur à force d'infamie.*
*Car si l'éclat de l'or ne releve le sang.*
*En vain on fait briller la splendeur de son rang:*

*L'amour de vos Ayeux passe en vous pour manie,*
*Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.*
*Mais quand un homme est riche, il vaut toûjours*
*son prix :*
*Et l'eust-on veu porter la mandille à Paris,*
*N'eust-il de son vrai nom ni titre ni memoire,*
*D'Hozier lui trouvera cent Ayeux dans l'Histoire.*
*Toi donc, qui de merite & d'honneurs revestu,*
*Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu,*
*Dangeau, qui dans le rang où ton Prince t'apelle,*
*Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,*
*Et plus brillant par soi, que par l'éclat des Lys,*
*Dedaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis :*
*Fuir d'un honteux loisir la douceur importune,*
*A ses sages conseils asservir la Fortune ;*
*Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,*
*Montrer à l'Univers, ce que c'est qu'estre Roi.*
*Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,*
*Va par mille beaux faits meriter son estime,*
*Sers un si noble Maître ; & fais voir qu'aujourd'hui,*
*La France a des Sujets qui sont digne de lui.*





# SATIRE VI.

QVi frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres
cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux Demon durant les nuits entieres,
Rassemble ici les Chats; de toutes les goutieres?
J'ay beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'Enfer est chez-moï
L'un miaule en grondant, comme un Tygre en furie;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats.
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour, ne fut l'Abbé de P***
Tout conspire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les Coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le Voisinage:
Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux
A fait pour mes pechez trop voisin de chez-nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreste,
De cent coups de marteau me va fendre la teste.
J'entens déja partout les charettes courir,
Les Massons travailler, les boutiques s'ouvrir:

*Tandis que dans les airs mille cloches émuës,*
*D'un funebre concert font retentir les nuës:*
*Et se mélant au bruit de la gréle & des vents,*
*Pour honorer les morts, font mourir les vivans.*

*Encor, je benirois la bonté souveraine,*
*Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine:*
*Mais si seul en mon lit, je peste avec raison:*
*C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.*
*En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse*
*D'un peuple d'importuns, qui fourmillent sans cesse:*
*L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé;*
*Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.*
*Là d'un enterrement la funebre ordonnance,*
*D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance:*
*Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,*
*Font aboyer les chi.ns, & jurer les passans,*
*Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage:*
*Là je trouve une croix de funeste presage:*
*Et des couvreurs grimpez au toit d'une maison,*
*En font pleuvoir l'ardoise, & la tuile à foison.*
*Là sur une charette une poûtre bralante.*
*Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente:*
*Six chevaux attelez à ce fardeau pesant,*
*Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant:*
*D'un carrosse en passant; il accroche une rouë,*
*Et du choc le renverse en un grand tas de bouë,*

*Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,*
*Dans le même embarras se vient embarrasser :*
*Vingt carrosses bien-tost arrivants à la file,*
*Y sont en moins de rien suivis de plus de mille:*
*Et pour surcroist de maux, un sort malencontreux*
*Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs,*
*Chacun pretend passer : l'un mugit, l'autre jure,*
*Des Mulets en sonnant augmente le murmure :*
*Et bien-tost cent Chevaux dans la foule apellez,*
*De l'embarras qui croist ferment les défilez,*
*Et par tout des passans enchaînant les brigades,*
*Au milieu de la paix, font voir les barricades.*
*On n'entend que des cris poussez confusément,*
*Dieu, pour s'y faire oüir, tonneroit vainement:*
*Moi dõc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,*
*Le jour déja baissant, & qui suis las d'attendre,*
*Ne sçachant plus tantost à quel Saint me vouër,*
*Je me mets au hazard de me faire roüer.*
*Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;*
*Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse.*
*Et n'osant plus paroistre en l'estat où je suis,*
*Sans songer où je vais, je me sauve où je puis,*
*Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,*
*Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.*
*On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,*
*Veüille inonder ces lieux d'un deluge nouveau.*

*Pour traverser la ruë, au milieu de l'orage,*
*Un ais sur deux pavez forme un étroit passage :*
*Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :*
*Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;*
*Et les nombreux torrents qui tombent des goutieres,*
*Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres,*
*J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,*
*La frayeur de la nuit precipite mes pas.*
*Car si-tost que du soir les ombres pacifiques*
*D'un double cadenas font fermer les boutiques,*
*Que retiré chez lui, le paisible Marchand*
*Va revoir ses billets & compter son argent ;*
*Que dãs le Marché-neuf tout est calme, & trãquil(le,*
*Les voleurs à l'instant s'emparent de la Ville,*
*Le bois le plus funeste & le moins frequenté.*
*Est au prix de Paris, un lieu de seureté.*
*Malheur donc à celui qu'une affaire imprévuë*
*Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.*
*Bientost quatre Bandits lui serrant les costez :*
*La bourse: il faut se rendre : ou bien non, resistez :*
*Afin que vostre mort, de tragique memoire,*
*Des massacres fameux aille grossir l'histoire.*
*Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de sommeil.*
*Tous les jours je me couche avecque le Soleil.*
*Mais en ma chãbre à peine ay-je éteint la lumiere,*
*Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere,*

*Des Filoux effrontez, d'un coup de pistolet,*
*Ebranlent ma fenestre, & percent mon volet.*
*J'entens crier partout, au meurtre, on m'assassine.*
*Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.*
*Tremblant & demi mort je me leve à ce bruit,*
*Et souvent sans pourpoint; je cours toute la nuit.*
*Car le feu, dont la flâme en ondes se déploye,*
*Fait de nostre cartier une seconde Troye:*
*Où maint Grec affamé, maint avide Argien,*
*Au travers des charbons, va piller le Troyen.*
*Enfin, sous mille crocs la maison abysmée,*
*Entraine aussi le feu qui se perd en fumée*
*Je me retire donc encor pasle d'effroi:*
*Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.*
*Je fais pour reposer un effort inutile:*
*Ce n'est qu'à prix d'argent, qu'ō dort en cette Ville:*
*Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,*
*Avoir loin de la ruë un autre appartement.*
*Paris est pour un Riche un païs de Cocagne:*
*ans sortir de la ville, il trouve la campagne:*
*peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verds,*
*eceler le printemps au milieu des hyvers:*
*foulant le parfum de ses plantes fleuries*
*ller entretenir ses douces réveries.*
*Mais moi, grace au Destin, qui n'ai ni feu ni lieu,*
*me loge où je puis, & comme il plaist à Dieu.*



# SATIRE VII.

*MUse changeons de stile, & quittons la Satire :*
*C'est un méchant mestier que celui de médire :*
*A l'Auteur qui l'embrasse il est toûjours fatal.*
*Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal,*
*Un Poëte aveuglé d'une telle manie,*
*En courant à l'honneur trouve l'ignominie.*
*Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,*
*A cousté bien souvent des larmes à l'Auteur.*
*Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique*
*Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,*
*Ne craint point du public les jugemens divers,*
*Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.*
*Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,*
*Qu'on blâme en le lisant & pourtãt qu'on veut lire:*
*Dans ses plaisans accés qui se croit tout permis.*
*De ses propres rieurs se fait des ennemis.*
*Un discours trop sincere aisément nous outrage,*
*Chacun dans ce miroir pense voir son visage,*
*Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,*
*Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.*
*Muse, c'est donc en vain que la main vous demange.*

*S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange :*
*Et cherchons un Heros parmi cet univers,*
*Digne de nostre encens, & digne de nos vers.*
*Mais à ce grand effort en vain je vous anime :*
*Je ne puis, pour loüer, rencontrer une rime.*
*Dés que j'y veux rêver, ma veine est aux abois :*
*J'ay beau frotter mon front, j'ay beau mordre mes doigts,*
*Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,*
*Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle :*
*Je pense estre à la gêne, & pour un tel dessein,*
*La plume & le papier resistent à ma main.*
*Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaitte,*
*Alors certes alors, je me connois Poëte :*
*Phebus, dés que je parle, est prest à m'exaucer.*
*Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.*
*Faut-il peindre un frippon fameux dans cette ville?*
*Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.*
*Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?*
*Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.*
*Je sens que mon esprit travaille de genie.*
*Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie?*
*Mes vers comme un torrent, coulent sur le papier :*
*Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,*
*Bardou, Maroy, Bursaut, Colleter, Titreville,*
*Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille,*

*Aussi-tost je triomphe, & ma Muse en secret,*
*S'estime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.*
*C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,*
*Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.*
*En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un;*
*Ma plume auroit regret d'en épargner aucun,*
*Et si-tost qu'une fois la verve me domine,*
*Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine,*
*Le merite pourtant m'est toûjours precieux:*
*Mais tous Fat me déplaist & me blesse les yeux.*
*Je le poursuis par tout, comme un chien fait sa proie,*
*Et ne le sens jamais, qu'aussi-tost je n'aboie.*
*Enfin sans perdre temps en de si vains propos,*
*Je sçai coudre une rime au bout de quelques mots:*
*Souvent j'habille en vers une maligne prose:*
*C'est par là que je vaut, si je vaut quelque chose.*
*Ainsi soit que bien-tost, par une dure loi,*
*La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi;*
*Soit que le Ciel me garde un cours long & trãquille,*
*A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,*
*Deust ma Muse par là choquer tout l'Univers,*
*Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.*

*Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie.*
*Modere ces boüillons de ta melancolie,*
*Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer;*
*N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer*

*Hé*

*Hé quoi? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,*
*Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,*
*Et vangeant la vertu par des traits éclatans,*
*Alloit oster le masque aux vices de son temps:*
*Ou bien quand Juvenal, de sa mordante plume,*
*Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,*
*Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,*
*L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?*
*Et que craindre, aprés tout, d'une fureur si vaine?*
*Personne ne connoist ni mon nom ni ma veine:*
*On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,*
*Grossir impunément les feüillets d'un* Recüeil.
*A peine quelquefois je me force à les lire,*
*Pour plaire à quelque Ami que charme la Satire:*
*Qui me flatte peut-estre, & d'un air imposteur,*
*Rit tout haut de l'ouvrage, & tous bas de l'Auteur.*
*Enfin, c'est mon plaisir, je me veux satisfaire:*
*Je ne puis bien parler, & ne sçaurois me taire,*
*Et dês qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,*
*Je n'ay point de repos qu'il ne soit en écrit:*
*Je ne resiste point au torrent qui m'entraine.*
*Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine.*
*Ma main, pour cette fois, commence à se lasser:*
*Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.*



# SATIRE VIII.

## A MONSIEUR M**
## Docteur de Sorb.

*De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,*
*Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer.*
*De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,*
*Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.*
*Quoi? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,*
*Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,*
*Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,*
*Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oüi sans doute.*
*Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.*
*L'homme de la nature est le chef & le Roi,*
*Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage*
*Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.*
*Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot:*
*Mais delà je conclus que l'homme est le plus sot.*
*Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,*
*Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire.*
*Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.*
*Répon-moi donc, Docteur, & mets-toi sur les bancs.*
*Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'ame,*
*Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme,*

*Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,*
*Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.*
*Or cette égalité, dont se forme le Sage,*
*Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?*
*La Fourmi tous les ans traversant les guerets,*
*Grossit ses magasins des trésors de Cerés;*
*Et dés que l'Aquillon ramenant la froidure,*
*Vient de ses noirs frimats attrister la nature;*
*Cet animal tapi dans son obscurité*
*Joüit l'hyver des biens conquis durant l'esté:*
*Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante.*
*Paresseuse au printemps en hyver diligente,*
*Affronter en plain champ les fureurs de Janvier,*
*Ou demeurer oisive au retour du Belier.*
*Mais l'homme sans arrest, dans sa course insensée,*
*Voltige incessamment de pensée en pensée,*
*Son cœur toûjours flottant entre mille embarras,*
*Ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.*
*Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.*
*Moi, j'irois épouser une femme coquette?*
*J'yrois par ma constance aux affronts endurci.*
*Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Bussi?*
*Assez de Sots sans moi feront parler la Ville:*
*Disoit, le mois passé, ce Marquis indocile,*
*Qui depuis quinze jours dans le piege arresté.*
*Entre les bons Maris pour exemple cité,*

*Croit que Dieu, tout exprés, d'une coste nouvelle,*
*A tiré pour lui seul une femme fidelle.*
*Voilà l'homme en effet : Il va du blanc au noir.*
*Il condamne au matin ses sentimens du soir.*
*Importun à tout autre, à soi-même incommode,*
*Il change à tous moments d'esprit comme de mode;*
*Il tourne au moindre vent, il tõbe au moindre choc,*
*Aujourd'hui dãs un casque, & demain dãs un froc.*
*Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,*
*Soi-même se bercer de ses propres chimeres,*
*Lui seul de la nature est la base & l'appui,*
*Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.*
*De tous les animaux il est, dit-il, le maistre.*
*Qui pourroit le nier ? poursuis-tu. Moi peut-estre.*
*Mais sans examiner de quel air au passant,*
*L'Ours pressé de la faim se montre obeïssant :*
*Et combien un Lion ou Gétule ou Numide,*
*Craint d'estre recherché de vol & d'homicide.*
*Ce Maistre pretendu qui leur donne des lois,*
*Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois ?*
*L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine*
*Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.*
*Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :*
*Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher.*
*Hé laissez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?*
*A peine le Soleil fait ouvir les boutiques.*

N'importe, leve-toi. Pourquoi faire aprés tout?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer.
On n'en peut trop avoir ; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure :
Euſt-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet :
Parmi les tas de blé vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'õ vous égorge
Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un heritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire? il faut partir, les Matelots ſon preſts.
Ou ſi pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-toſt l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Ceſars,
Et cherchant ſur la brêche une mort indiſcrette,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos :
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.

*Quoi donc à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexãdre?*
*Qui? cét écervelé qui mit l'Asie en cendre?*
*Ce fougueux l'Angely qui de sang alteré,*
*Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré?*
*L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une Province*
*Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage Prince,*
*S'en alla follement, & pensant estre Dieu.*
*Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu,*
*Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,*
*De sa vaste folie emplir toute la terre.*
*Heureux! si de son temps, pour cent bonnes raisons,*
*La Macedoine eust eu des petites-Maisons,*
*Et qu'un sage Tuteur l'eust en cette demeure,*
*Par avis de Parens, enfermé de bonne-heure.*
*Mais sans nous égarer dans ces digressions;*
*Traiter, comme Senaut, toutes les passions;*
*Et les distribuant par classes & par titres,*
*Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres:*
*Laissons-en discourir la Chambre ou Coeffeteau:*
*Et voions l'homme enfin par l'endroit le plus beau.*
*Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes*
*Fait voir d'honnestes mœurs, des coûtumes civiles,*
*Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois.*
*Observe une police, obeït à des lois.*
*Il est vrai. Mais pourtant, sans lois & sans police,*
*Sans craindre Archers, Prevost, ni suppost de Justice.*

*Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,*
*Pour détrousser les loups, courir les grands chemins?*
*Jamais pour s'agrandir, vit-on dans sa manie*
*Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?*
*L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?*
*Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours?*
*A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,*
*Déchirant à l'envi leur propre Republique,*
Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combatre follement pour le choix des Tyrans?
*L'animal le plus fier qu'enfante la nature,*
*Dans un autre animal respecte sa figure,*
*De sa rage avec lui modere les accés,*
*Vit sans bruit, sans debats, sans noise, sans procés,*
*Un Aigle sur un champ pretendant droit d'aubeine*
*Ne fait point apeller un Aigle à la huitaine.*
*Jamais contre un renard chicanant un Poulet,*
*Un renard de son sac n'alla charger Rolet.*
*Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuissance*
*Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audience,*
*Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,*
*De ce burlesque mot n'a sali ses arrests.*
*On ne connoist chez eux ni Placets, ni Requestes,*
*Ni haut, ni bas Conseil, ni Chambre des Enquestes*
*Chacun l'un avec l'autre en toute seureté,*
*Vit sous les pures loix de la simple équité.*

L'homme seul l'homme seul en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'estoit peu que sa main conduite par l'Enfer,
Eust paistri le salpestre, eust aiguisé le fer :
Il faloit que sa rage à l'univers funeste,
Allast encor de loix embroüiller un Digeste ;
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des Docteurs,
Accablast l'équité sous des monceaux d'Auteurs,
Et pour comble de maux apportast dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuieuse eloquence.

Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter?
L'homme a ses passions, on n'en sçauroit douter,
Il a comme la Mer ses flots & ses caprices ;
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux ?
Dont la vaste science embrassant toutes choses,
A foüillé la nature, en a percé les causes ?
Les animaux ont-ils des Universitez ?
Voit on fleurir chez eux des quatre Facultez ;
Y voit on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endosser l'écarlate, & se fourrer d'hermine ?
Non sans doute, & jamais chez eux un Medecin
N'empoisonna les bois de son art assassin :
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une Ecole.

*Mais sans chercher au fond si nostre esprit deceu*
*Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sceu,*
*Toi-même, répon-moi. Dans le siecle où nous sõmes,*
*Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes?*
*Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir;*
*Dit un pere, à son fils dont le poil va fleurir.*
*Pren-moi le bon parti; laisse-là tous les livres.*
*Cent frãcs au denier cinq cõbien font-ils? Vintg livres*
*C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir*
*Que de biens, que d'hõneurs, sur toi s'en võt pleuvoir*
*Exerce toi; mon fils, dans ces hautes sciences;*
*Prens au lieu d'un Platon, le Guidon des Finances.*
*Sçache quelle Province enrichit les Traitans:*
*Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.*
*Endurci-toi le cœur; sois Arabe, Corsaire,*
*Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.*
*Ne va point sottement faire le genereux.*
*Engraisse-toi, mon fils, du suc des Malheureux:*
*Et trompant de Colbert la prudence importune,*
*Va par tes cruautez meriter la Fortune.*
*Aussi-tost tu verras Poëtes, Orateurs,*
*Rheteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,*
*Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,*
*De tes titres pompeux enfler leur dedicaces,*
*Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,*
*Que tu sçais de leur art, & le fort & le fin.*

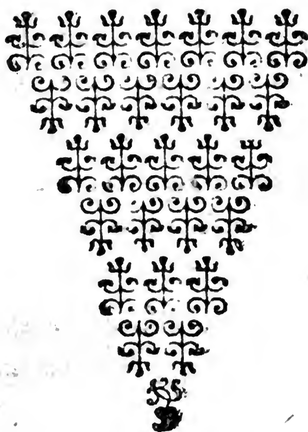
*Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage:*
*Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage:*
*Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,*
*La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.*
*Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des Belles.*
*Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.*
*L'or même à la laideur donne un teint de beauté:*
*Mais tout devient affreux avec la pauvreté.*
*C'eſt ainſi qu'à ſon fils, un Uſurier habile*
*Trace vers la richeſſe une route facile:*
*Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret,*
*Cinq & quatre font neuf, oſtez deux, reſte ſept.*
*Aprés cela, Docteur, va paſlir ſur la Bible,*
*Va marquer les écüeils de cette Mer terrible.*
*Perce la ſainte horreur de ce Livre divin.*
*Confonds dans un Ouvrage & Luther & Calvin:*
*Débroüille des vieux Temps les querelles celebres.*
*Eclairci des Rabins les ſçavantes tenebres;*
*Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin*
*Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,*
*Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,*
*Te paye en l'acceptant d'un,* Je vous remercie.
*Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,*
*Quitte-là le bonnet la Sorbonne & les bancs;*
*Et prenant deſormais un emploi ſalutaire,*
*Met-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:*

*Laiſſe-là ſaint Thomas s'accorder avec Scot,*
*Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eſt qu'un ſot,*
*Un Docteur? diras-tu, parlez de vous, Poëte:*
*C'eſt pouſſer un peu loin vôtre Muſe indiſcrete.*
*Mais ſans perdre en diſcours le temps hors de ſaiſon,*
*L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raiſon?*
*N'eſt-ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidelle?*
*Oüi: Mais de quoi lui ſert, que ſa voix le rappelle;*
*Si ſur la foi des vents tout preſt à s'embarquer,*
*Il ne voit point d'écüeil qu'il ne l'aille choquer?*
*Et que ſert à C*** la raiſon qui lui crie,*
*N'écry plus, gueri toi d'une vaine furie;*
*Si tous ces vains conſeils, loin de la reprimer,*
*Ne font qu'accroiſtre en lui la fureur de rimer?*
*Tous les jours de ſes vers, qu'à grand bruit il recite,*
*Il met chez lui voiſins, parens, amis en fuite.*
*Car lors que ſon Demon commence à l'agiter,*
*Tout, juſqu'à ſa Servante, eſt preſt à deſerter.*
*Un Aſne pour le moins inſtruit par la nature,*
*A l'inſtinct qui le guide obeït ſans murmure:*
*Ne va point follement de ſa bizarre voix,*
*Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.*
*Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route.*
*L'hõme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute.*
*Reglé par ſes avis fait tout à contre temps,*
*Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.*

*Tout lui plaist & déplaist, tout le choque & l'oblige.*
*Sans raison il est guai, sans raison il s'afflige.*
*Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,*
*Défait, refait, augmente, oste, éleve, détruit.*
*Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Pantheres.*
*S'effraier sottement de leurs propres chimeres,*
*Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,*
*Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?*
*Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la Beste folle,*
*Sacrifier à l'homme, adorer son idole,*
*Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents,*
*Demander à genoux la pluye, ou le beau temps?*
*Non. Mais cent fois la beste a vû l'homme hypocondre,*
*Adorer le metal que lui même il fit fondre:*
*A vû dans un païs les timides mortels*
*Trembler aux pieds d'un Singe assis sur leurs autels;*
*Et sur les bords du Nil, les Peuples imbecilles,*
*L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles:*
*Mais pourquoi, diras tu, cet exemple odieux?*
*Que peut servir ici l'Egypte & ses faux Dieux!*
*Quoi? me prouverez-vous par ce discours profâne,*
*Que l'homme, qu'un Docteur est au dessous d'un asne?*
*Un asne, le joüet de tous les animaux,*
*Un stupide animal, sujet à mille maux:*

*Dont le nom ſeul en ſoi comprend une Satire?*
*Oüi d'un aſne: & qu'a-t-il qui nous excite à rire?*
*Nous nous mocquõs de lui, mais s'il pouvoit un jour,*
*Docteur, ſur nos defauts s'exprimer à ſon tour:*
*Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & ſage*
*De la parole enfin lui permettoit l'uſage:*
*Qu'il pûſt dire tout haut, ce qu'il ſe dit tout bas,*
*Ah! Docteur, entre nous que ne diroit il pas?*
*Et que peut il penſer, lors que dans une ruë,*
*Au milieu de Paris il promene ſa veuë:*
*Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,*
*Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez?*
*Que dit il quand il voit, avec la mort en trouſſe,*
*Courir chez un malade un aſſaſſin en houſſe:*
*Qu'il trouve de Pedans un Eſcadron fouré,*
*Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré:*
*Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie,*
*Mener tuer un homme avec ceremonie.*
*Que penſe-t il de nous? lors que ſur le Midi*
*Un hazard au Palais le conduit un Jeudi;*
*Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale*
*La Chicane en fureur mugir dans la grand' Sale?*
*Que dit il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,*
*Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers?*
*O! que ſi l'aſne alors, à bon droit miſanthrope,*
*Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope,*

*De tous costez, Docteur, voiant les homme fous*
*Qu'il diroit de bon cœur, sans en estre jaloux,*
*Content de ses chardons, & secoüant la teste,*
*Ma foi, non plus que nous l'homme n'est qu'une beste.*



# SATIRE IX.

*C'Est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler:*
*Vous avez des defauts que je ne puis celer.*
*Assez & trop long-temps ma lâche complaisance*
*De vos jeux criminels a nourri l'insolence.*
*Mais puisque vous poussez ma patience à bout,*
*Une fois en ma vie il faut vous dire tout.*
*On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices*
*Discourir en Caton des vertus & des vices,*
*Décider du merite & du prix des Auteurs,*
*Et faire impunément la leçon aux Docteurs,*
*Qu'estant seul à couvert des traits de la Satire,*
*Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.*
*Mais moi qui dans le fond sçais bien ce que j'en crois,*
*Qui conte tous les jours vos defauts par mes doigts;*
*Je ris, quand je vous vois si foible & si sterile*
*Prendre sur vous le soin de reformer la ville,*
*Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant.*
*Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.*
*Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,*
*Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte?*
*Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports*
*Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressort?*

*Qui vous à pû ſouffler une ſi folle audace ?*
*Phebus a-t-il pour vous applani le Parnaſſe ?*
*Et ne ſçavez-vous pas, que ſur ce Mont ſacré*
*Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas degré,*
*Et qu'à moins d'être au rãg d'Horace ou de Voiture,*
*On rampe dans la fange avec l'Abbé de P*** ?*

*Que ſi tous mes efforts ne peuvent reprimer*
*Cet aſcendant malin qui vous force à rimer,*
*Sãs perdre en vains diſcours, tout le fruit de vos veil- [les;*
*Oſez chanter du Roi les auguſtes merveilles:*
*Là, mettant à profit vos caprices divers,*
*Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;*
*Et par l'eſpoir du gain voſtre Muſe animée,*
*Vendroit au poids de l'or une once de fumée.*
*Mais en vain, direz-vous, je penſe vous tenter*
*Par l'éclat d'un fardeau trop peſant à porter,*
*Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un Orphée.*
*Entonner en grands vers,* la Diſcorde étouffée :
*Peindre* Bellonne en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuiant ſur ſes ramparts.
*Sur un ton ſi hardi, ſans eſtre temeraire;*
*Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere.*
*Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard:*
*Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art :*
*Quoi qu'un tas de grimauds vante nôtre éloquence.*
*Le plus ſeur eſt pour nous, de garder le ſilence.*

*Un Poëme insipide & sottement flateur*
*Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur:*
*Enfin de tels projets passent nostre foiblesse.*
*Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,*
*Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté*
*Cache le noir venin de sa malignité.*
*Mais deussiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,*
*Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,*
*Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrêtien:*
*Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,*
*Et du bruit dangereux d'un livre temeraire,*
*A vos propres perils enrichir le Libraire?*
*Vous-vous flattez peut-estre en vostre vanité:*
*D'aller comme un Horace à l'immortalité:*
*Et déja vous croyez, dans vos rimes obscures,*
*Aux Saumaizes futurs preparer des tortures.*
*Mais combien d'Ecrivains d'abord si bien receus,*
*Sont de ce fol espoir honteusement deceus?*
*Combiẽ pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,*
*Dont les vers en paquet se vendent à la livre?*
*Vous pourrez voir un temps vos écrits estimez,*
*Courir de main en main par la ville semez:*
*Puis delà tout poudreux, ignorez sur la terre,*
*Suivre chez l'epicier Neuf-Germain & la Serre:*
*Ou de trente feüillets reduits peut-estre à neuf,*
*Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.*

*Le bel honneur pour vous, en voiant vos Ouvrages*
*Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,*
*Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,*
*Servir de ſecond tôme aux airs du Savoyard!*
*Mais je veux que le ſort, par un heureux caprice,*
*Faſſe de vos écrits proſperer la malice:*
*Et qu'enfin voſtre livre, aille au gré de vos vœux,*
*Faire ſifler Cotin chez nos derniers Neveux.*
*Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,*
*Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,*
*Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,*
*Que l'effroi du public, & la haine des ſots?*
*Quel demon vous irrite, & vous porte à médire?*
*Un livre vous déplaiſt, Qui vous force à le lire?*
*Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.*
*Un Auteur ne peut-il pourrir en ſeureté?*
*Le Jonas inconnu ſeche dans la pouſſiere:*
*Le David imprimé n'a point veu la lumiere:*
*Le Moïſe commence à moiſir par les bords:*
*Quel mal cela fait-il? ceux qui ſont morts ſont morts*
*Le tombeau contre vous ne peut-il les deffendre?*
*Et qu'ō fait tant d'Auteurs pour remuër leur cēdre?*
*Que vous a fait Perrain, Bardin, Mauroy, Bourſaut,*
*Colletet, Pelletier, Titreville, Kainaut,*
*Dont les noms en cent lieux, placez cōmme en leurs niches?*
*Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches?*

*Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour !*
*Ils ont bien ennuié le Roy, toute la Cour ;*
*Sans que le moindre edit, ait pour punir leur crime,*
*Retranché les Auteurs, où ſuprimé la rime.*
*Eſcrive qui voudra chacun à ce métier*
*Peut perdre impunément de l'encre & du papier,*
*Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,*
*Peut conduire un Heros au douziéme volume.*
*Delà vient que Paris voit chez lui de tout temps,*
*Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:*
*Et n'a point de portail, où, juſques aux corniches,*
*Tous les piliers ne ſoient enveloppez d'affiches.*
*Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir, & ſans nom,*
*Viendrez regler les droits & l'eſtat d'Apollon,*
*Mais vous, qui rafinez ſur les écrits des autres,*
*De quel œil penſez-vous qu'on regarde les vôtres?*
*Il n'eſt rien en ce temps à couvert de vos coups;*
*Mais ſçavez-vous auſſi, comme on parle de vous?*
*Gardez-vous, dira l'un, de cet Eſprit critique:*
*On ne ſçait bien ſouvent quelle mouche le pique:*
*Mais c'eſt un jeune fou qui ſe croit tout permis,*
*Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.*
*Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,*
*Et croit regler le monde au gré de ſa cervelle.*
*Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?*
*Peut-on ſi bien prêcher, qu'il ne dorme au ſermon?*

*Mais lui qui fait ici le Regent du Parnaſſe ;*
*N'eſt qu'un gueux revêtu des depoüilles d'Horace.*
*Avant lui Juvenal avoit dit en Latin.*
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
*L'un & l'autre avãt lui s'eſtoient plaints de la rime*
*Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime :*
*Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.*
*J'ai peu lû ces Auteurs :mais tout n'iroit que mieux.*
*Quand de ces médiſans l'engeance toute entiere*
*Iroit la teſte en bas rimer dans la riviere.*

*Voilà comme on vous traite: & le monde effrayé*
*Vous regarde déja comme un homme noié.*
*En vain quelque Rieur prenant voſtre deffenſe ,*
*Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.*
*Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours trẽblant d'effroi,*
*Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.*
*Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles ?*
*Et faudra-t il ſans ceſſe eſſuyer des querelles ?*
*N'entẽdrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?*
*Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ;*
*Répondez, mon Eſprit, ce n'eſt plus raillerie :*
*Dites... Mais, direz-vous : pourquoi cette furie?*
*Quoi: pour un maigre Auteur, que je gloze en paſsãt,*
*Eſt-ce un crime aprés tout, & ſi noir & ſi grand?*
*Et qui voiant un Fat s'applaudir d'un ouvrage ,*
*Où la droite raiſon trébuche à chaque page ,*

*Ne s'écrie aussi-tost* : L'impertinent Auteur :
L'ennuieux Escrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?
*Est-ce donc là medire, où parler franchement ?*
*Non, non, la médisance y va plus doucement.*
*Si l'on vient à chercher, pour quel secret mystere,*
*Alidor à ses frais bastit un Monastere*,
Alidor, *dit un Fourbe*, il est de mes amis.
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fût Commis.
C'est un homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.
*Voilà joüer d'adresse, & médire avec art.*
*Et c'est avec respect enfoncer le poignard.*
*Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,*
*Fuit ce ton radouci que prend la médisance :*
*Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,*
*De choquer un Auteur qui choque le bon sens,*
*De railler d'un Plaisant qui ne sçait pas nous plaire ;*
*C'est ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.*
*Tous les jours à la cour, un Sot de qualité*
*Peut juger de travers avec impunité :*
*A Malherbe, à Racan, preferer Theophile,*
*Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.*
*Un Clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,*
*Peut aller au Parterre attaquer Attila :*

*Et si le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,*
*Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.*
*Il n'est valet d'Auteur, ni copiste à Paris,*
*Qui la balance en main ne pese les écrits.*
*Dés que l'impression fait éclore un Poëte,*
*Il est esclave né de quiconque l'achete :*
*Il se soûmet lui-même aux caprices d'autrui,*
*Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.*
*Un Auteur à genoux, dans une humble préface,*
*Au Lecteur qu'il ennuie, a beau demander grace;*
*Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité;*
*Qui lui fait son procés de pleine autorité :*
*Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire?*
*On sera ridicule, & je n'oserai rire?*
*Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,*
*Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?*
*Loin de les décrier, je les ay fait paroistre,*
*Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoistre,*
*Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.*
*Et qui sçauroit sans moi que Cotin a prêché?*
*La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre :*
*C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.*
*En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,*
*Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.*
Il a tort, *dira l'un,* Pourquoi faut-il, qu'il nomme?
Attaquer Chapelain ! ha ? c'est un si bon homme:

Balſac en fait l'éloge en cens endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en proſe ?
*Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?*
*En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,*
*Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?*
*Ma Muſe, en l'attaquant, charitable & diſcrete,*
*Sçait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte.*
*Qu'on vante en lui la foy, l'honneur, la probité:*
*Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité :*
*Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,*
*On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.*
*Mais que pour un modele on montre ſes écrits,*
*Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits:*
*Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire,*
*Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :*
*Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier ;*
*J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier.*
*Faire dire aux roſeaux, par un nouvel organe,*
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'aſne.
*Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit,*
*Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit?*
*Quand un livre au Palais ſe vend & ſe debite,*
*Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite :*
*Que Billaine l'étale au deuxiéme Pilier :*
*Le dégouſt d'un Cenſeur peut-il le décrier !*

*En vain contre le Cid un Ministre se ligue.*
*Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.*
*L'Academie en corps a beau le censurer,*
*Le Public revolté s'obstine à l'admirer.*
*Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,*
*Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere.*
*En vain il a receu l'encens de mille Auteurs,*
*Son livre en paroissant dément tous ses flateurs.*
*Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le jouë,*
*Qu'il s'en prenne à ses vers que Phebus desavouë,*
*Qu'il s'en prẽne à sa Muse Allemande en François.*
*Mais laissant Chapelain pour la derniere fois,*
*La Satire, dit-on, est un mestier funeste,*
*Qui plaist à quelque gens, & choque tout le reste;*
*La suite en est à craindre, en ce hardi métier*
*La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.*
*Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse:*
*A de plus doux emplois occupez vostre Muse:*
*Et laissez à Feüillet * reformer l'Univers.*
*Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?*
*Irai-je dans une Ode, en phrases de Malherbe,*
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe:
Délivrer de Sion le peuple gemissant:
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant;
Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, *mal à propos*, les palmes Idumées?

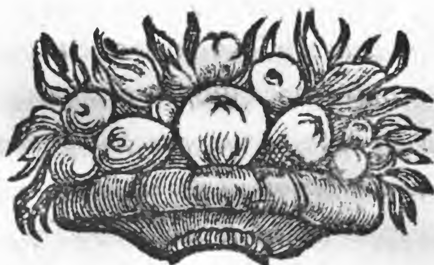
* Fameux Predicateur.

*Viendrai*

Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des haistres,
Faire dire aux Echos des sottises champestres?
Faudra-t-il de sens froid & sans estre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par metaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un Esprit de mollesse hebeté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les Esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire paslir le vice;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bõ mot
Va vanger la raison des attentats d'un Sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lelie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira des quinze ans la haine d'un sot livre,
Et sur ce Mont fameux, où j'osai le chercher,
Fortifia mes pas & m'apprit à marcher:

*C'est pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.*
*Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :*
*Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,*
*Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.*
*Puisque vous le voulez, je vais changer de stile,*
*Je le declare donc. Kainaut est un Virgile :*
*Boursaut comme un Soleil en nos ans a paru :*
*Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru :*
*Cotin à ses Sermons trainant toute la terre,*
*Fend les flots d'Auditeurs, pour aller à sa chaire:*
*Saufal est le Phenix des esprits relevez :*
*Perrin.... Bon, mon esprit, courage, poursuivez:*
*Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie,*
*Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?*
*Et Dieu sçait aussi-tost que d'Auteurs en courroux,*
*Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous.*
*Vous les verrez bien-tost feconds en impostures,*
*Amasser contre vous des volumes d'injures,*
*Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,*
*Et d'un mot innocent faire un crime d'estat.*
*Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,*
*Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :*
*Qui méprise Cotin, n'estime point son Roy,*
*Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loy*
*Mais quoi? répondrez vous: Cotin nous peut-il nuire?*
*Et par ses cris enfin que sçauroit-il produire?*

*erdire à mes vers, dont peut-estre il fait cas.*
*ntrée aux pensions, où je ne pretens pas?*
*n, pour loüer un Roi, que tout l'Univers louë,*
*: langue n'attend point que l'argent la denouë,*
*sans esperer rien de mes foibles écrits,*
*onneur de le loüer, m'est un trop digne prix.*
*me verra toûjours sage dans mes caprices,*
*ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,*
*peint du nom, d'Autenr tant de Sots revestus.*
*i marquer mon respect & tracer ses vertus.*
*vous croi, mais pourtant on crie, on vous menace.*
*crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.*
*é, mon Dieu! craignez tout d'ũ Auteur en couroux.*
*ui peut... Quoi? Je m'entens. Mais encor? Taisez-*
*vous.*





# SATIRE X.
## DU SIEUR D***.

*NOn, je ne feray pas ce qu'on veut que je fasse,*
*En deusse je souffrir ce dont on me menasse;*
*Deussent tous mes parens me priver de leur bien,*
*On veut me marier, & je n'en ferai rien:*
*J'estime mon repos plus que mon heritage,*
*Et pour mieux l'asseurer, je fuis le mariage;*
*C'est un lien fatal à nostre liberté,*
*Le plus heureux Epoux est toujours mal traitté:*
*L'Hymen avec la joye a tant de sympathie,*
*Qu'on a que deux bons jours, l'entrée & la sortie;*
*Si l'on en trouve plus, c'est par un cas fortuit,*
*L'on a cent mauvais jours, pour une bonne nuit:*
*La plus grande douceur qu'on trouve au mariage,*
*Ne vient que de l'espoir qu'on conçoit du veuvage,*
*Et rien ne doit jamais y faire consentir,*
*Que pour avoir un jour le plaisir d'en sortir.*
*Quoi, s'attacher toujours à la même personne?*
*Ne la pouvoir quitter, si la mort ne l'ordonne!*
*Attendre son bon-heur d'un funeste trepas,*
*Et voir incessamment ce que l'on n'aime pas,*

*Nourrir mille chagrins, mille remords dans l'ame,*
*Et mourir de dépit de voir vivre une femme.*
*J'aime trop mon repos, pour vouloir m'exposer*
*A toutes les douleurs qu'un Hymen peut causer :*
*Un Contract me deplait, on fait mieux son affaire.*
*Sans l'avis d'un Curé, ny le seing d'un Notaire,*
*Quand on a prononcé ce malheureux Oüy ,*
*Le plaisir de l'amour est tout evanoüy ,*
*On croit tout aussi-tost estre la chose deuë,*
*L'on s'empresse bien mieux pour une deffenduë.*
*Et quand le nō d'Amant se change en nō d'Epoux,*
*L'Amour perd aussi-tost ce qu'elle a de plus doux,*
*Veut-on se faire aimer, & se faire caresse,*
*Qu'on en demeure au nō d'Amant & de Maîtresse:*
*Lors que l'on fait l'amour, on veut toujours se voir,*
*Et l'on aime bien plus par choix que par devoir.*
*Le legitime enfin ne fait point mon affaire ,*
*Et le nom de Mary ne peut me satisfaire :*
*estime cent fois mieux vivre sur le commun.*
*Que m'aller enrôler sous un joug importun ;*
*Au moins on peut quitter alors que bon nous semble,*
*t l'on n'est pas contraint de demeurer ensemble.*
*'on n'a pas ces Contracts qui peuvent engager,*
*t si l'on n'est pas bien, l'on peut au moins changer.*
*-t-on quelque defaut, on fait tout son possible,*
*ors que l'on fait l'amour pour le rendre invisible:*

*Mais est on mariée, on ne se contraint plus,*
*Et tous ces petits soins passent pour des abus ;*
*On devient negligé dés la premiere année,*
*C'est une belle fleur qui est bien-tost fanée ,*
*Tous ces ajustemens ne faisoient pas un ply.*
*Et rendoient en un mot, un Galant accomply.*
*Il ne lavoit ses mains qu'avec de l'eau d'Ange,*
*Sa Perruque & ses Gants n'estoient que fleur d'orange.*
*Et celui qui n'estoit que Civette, & qu'Iris ,*
*Sent maintenant le Bouc, au lieu de l'Ambregris,*
*Il semble avoir toûjours mille procés en teste,*
*Et ce Galant esprit est devenu tout beste ;*
*Il est toûjours chagrin & ne dis pas un mot,*
*Depuis qu'il a pris femme, il est devenu sot :*
*Aussi quand on en prend on cour risque de l'estre,*
*L'Epoux en ce cas-là n'est pas toûjours le maitre:*
*Son pouvoir ne sçauroit éviter son malheur ;*
*Si l'on ne m'en croit pas, qu'on voye le Vasseur :*
*Je le peux bien citer, la chose est fort publique,*
*On sçait qu'il est Cocu par arrest authentique ;*
*Damis l'est comme lui, Colin l'est en secret,*
*Si je les contois tous, je n'aurois jamais fait :*
*Il faudroit remonter jusques au premier Homme,*
*Sçavoir si le serpent ne le trompa qu'en pomme :*
*Peut-estre le fut-il, du moins ; s'il ne le fut ,*

*l estoit tres facile, & fort peu s'en fallut :*
*'e n'est pas toutefois que j'en veüille connoistre;*
*ar s'il ne le fut pas, il pouvoit du moins l'estre :*
*Et moi, qui ne veut pas me mettre en ce danger,*
*'e fuis le mariage, & n'y veut pas songer.*





# SATIRE XI.

## Contre les Gens de &c.

*Quel est donc ce Cahos, & quelle extravagance*
*Agite maintenant l'esprit de nostre France.*
*Quel demon infernal a mis des changemens,*
*Et tant de nouveautez dans tous nos reglemens.*
*On fait & l'on defait, on retabli, on casse,*
*Rien ne demeure entier quelque chose qu'en fasse:*
*On retranche les Saints on les refête aprés*
*On plaide au Chatelet quand on fête au Palais.*
*On trouve à reformer, même sur la reforme,*
*L'ancien droit à present est un droit tout difforme.*
*On ne le connoist plus tant on le voit changé.*
*Si de même on vouloit reformer le Clergé,*
*Si l'on vouloit oster la moitié de leurs Dixmes.*
*La reforme pourroit bien reformer des crimes.*
*Ces trop grands revenus perdent beaucoup de gens,*
*Et les riches Pasteurs sont toujours indigens:*
*Pourquoi ceux qui devroient imiter les Apôtres,*
*Ont-ils seuls plus de biens qu'il n'en faut pour dix autres?*
*On devroit bien regler un tel déreglement,*
*Et montrer aux Pasteurs à vivre sobrement.*

*On ne voit que des gens de Mitres & de Crosses*
*Faire aujourd'hui rouler des superbes carrosses,*
*Sans ce ressouvenir qu'autrefois l'Eternel*
*Ne monta qu'une Anesse en un jour solemnel.*
*On parle des imposts dont la France est remplie,*
*Tout le monde en murmure, & tout le mõde en crie:*
*Qu'est ce en comparaison de tant d'injustes droits,*
*Qu'aujourd'hui les Pasteurs levent en tãt d'endroits:*
*Tout le monde en naissant doit à la Sacristie,*
*Il faut payer l'entrée, & payer la sortie.*
*Enfin, tous les Pasteurs par un fatal accord*
*Trouvent dequoi gagner en la vie, en la mort.*
*Bonne condition qui donne dequoi vivre,*
*En lisant seulement quatre fuëillets d'un Livre,*
*Recitant tous les jours trois ou quatre Oraisons,*
*Trouvent dequoi fournir aux frais de leurs maisons:*
*Que le Breviaire est bon dãs le Siecle où nous sõmes:*
*Un Pasteur est toujours le plus heureux des hommes,*
*Veut-on se marier, faut acheter un ban,*
*On en achete deux, le Pasteur vous les vend,*
*Vous ne les auriez pas, s'il manquoit une obole:*
*Comment nommer cela, si ce n'est monopole?*
*Qu'un sacré Partisan a mis injustement*
*Aux yeux de tout Paris sur ce grand Sacrement:*
*Voulez-vous, vous dit-on, la grosse Sonnerie?*
*C'est ainsi que vous dit une de ces harpies,*

Monopole jamais monta-t-il à tel point;
Et Messieurs les Pasteurs, n'en rougissez-vous point?
Ah! que tous ces imposts vous couvrẽt de reproches,
En nous faisant payer pour le son d'une cloche!
On sonne donc enfin, & pour vos cinq escus,
On vous donne du son, mais du son tant & plus.
Un infame crieur, de qui l'ame inhumaine,
Ne voit aucun vivant qu'avec beaucoup de peine,
Ce funeste corbeau qui ne vit que de morts,
Marchande insolemment pour enterrer les corps.
Choisissez-vous, dit-il, l'endroit de vostre fosse,
Plus elle est prés du Chœur, & plus la sõme est grosse.
Il faut tãt, prés les fonds, tãt prés le Maître-Autel,
Entre tous les imposts, en voyons nous un tel?
Et qui peut plus choquer les droits de la nature,
Que de vendre à des morts le droit de sepulture?
Je passe volontiers sur le tour de bâton,
Dont un Pasteur avare attrape le teston.
Je suis fort Catholique, & je n'ai point d'envie
De censurer ici les Censeurs de ma vie.
Je crois que ce qu'ils font, a de bonnes raisons,
Et que tous leurs Patrons font bien leurs guerisons,
Qu'on guerit de tous maux en leur offrant un cierge,
Qu'on en guerit plûtost s'il est de cire vierge:
Que qui ne guerit pas n'a pas assez de foy,
Et je croi tout cela parce que je le doy.

*Pour moi, je ne veux pas penetrer le myſtere ;*
*Mon Paſteur me la dit, c'eſt à moi de me taire.*
*Je crois tout ce qu'il dit, s'il fait mal à ſon dan:*
*Mais je ſouffre à regret que l'on achete un ban,*
*Et que les Ornemens qui ſervent à l'Egliſe*
*Soient de different prix, comme la marchandiſe,*
*Si vous-voulez les beaux à vôtre enterrement,*
*Il faut tant, vous dit-on, pour un tel parement.*
*Et pour l'argenterie, un crieur vous demande*
*Si vous voulez avoir la petite ou la grande,*
*Le prix eſt different, il vous coûtera tant,*
*Et ſi, l'on ne fait rien, ſi l'argent n'eſt comptant.*
*Jamais aucun credit ne ſe fait à l'Egliſe :*
*N'avez-vous point d'argẽt, la croix de bois eſt miſe.*
*Taiſons-nous toutefois, car il eſt dangereux*
*De parler des Paſteurs, & de mal parler d'eux.*
*Telles gens ne ſont pas des ſujets de Satire :*
*Muſe, va prendre ailleurs quelque ſujet pour rire.*





# DISCOURS SUR LA SATIRE.

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'estois bien preparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je sçavois que la nation des Poëtes, & sur tout des mauvais Poëtes, est une nation farouche qui prend feu tres-aisément ; & que ces Esprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pûst estre. Aussi, oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir ; quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne ; j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances, au déplaisir d'un Auteur

irrité, qui se voioit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire, par ses ouvrages.

Mais j'avouë, que j'ai esté un peu surpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient estre spectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de se réjoüir avec les honnestes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé la Satire précedente, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais, puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & sans exemple, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes; il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satiriques j'ai esté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plûtost quelle licence, ne s'est-il point

donnée dans ses ouvrages ? Ce n'étoit pas seulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : c'estoit des gens de la premiere qualité de Rome : c'estoit des personnes consulaires. Cependant Scipion & Lælius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il estoit, indigne de leur amitié, & vrai-semblablement dans les occasions ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses écrits non plus qu'à Terence : ils ne s'aviserent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit joüez dans ses Satires, & ils ne crûrent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

*num Lælius, aut qui*
*Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,*
*Ingenio offensi aut læso doluere Metello,*
*Famosisve Lupo cooperto versibus ?*

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & souvent des Nobles & des Patriciens, il descendoit jusqu'à la lie du peuple,

*Primores populi arripuit, populumque tributim.*

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces sortes de liber-

tez peuvent estre permises. Voions donc Horace qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires ? & Fabius le grand causeur, & Tigellius le Fantasque, & Nasidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposez. O la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque, n'estoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne sçavoit pas que Fabius estoit un Chevalier Romain qui avoit composé un Livre de droit: que Tigellius fut en son temps un Musicien cheri d'Auguste : que Nasidienus Rufus estoit un ridicule celebre dans Rome: que Cassius Nomentanus estoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'ayent pas fort leu les Anciens, & ne soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeller les gens par leur nom : il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils fai-

ſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voiez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus Preteur de Fondi:

*Fundos Aufido Luſco Prætore libenter*
*Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,*
*Prætextam & latum clavum, &c.*

*Nous abandonnaſmes*, dit-il, *avec joie, le Bourg de Fondi, dont eſtoit Preteur un certain Aufidius Luſcus, mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de la folie de ce Preteur, auparavant Commis, qui faiſoit le Senateur & l'homme de qualité.* Peut-on deſigner un homme plus preciſement, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoiſtre? On me dira peut-eſtre, qu'Aufidius eſtoit mort alors: Mais Horace parle là d'un voiage fait depuis peu. Et puis comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage?

*Turgidus Alpinus jugulat dũ Memnona, dũque*
*Diffingit Rheni luteum caput: hæc ego ludo.*

*Pendant*, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me joüe en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en ces Satires, & ſi Alpinus en cet endroit, eſt un nom ſuppoſé, l'Auteur du Poëme

de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le regne du plus poli de tous les Empereurs: Mais vivons-nous ſous un regne moins poli? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguſte, ſoit moins dégoûté que lui des méchans Livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le regne de Neron. Il ne raille pas ſimplement les ouvrages des Poëtes de ſon temps: il attaque les vers de Neron meſme. Car enfin tout le monde ſçait & toute la Cour de Neron le ſçavoit; que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perſe fait une raillerie ſi amere dans ſa premiere Satire, eſtoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il eſtoit, ait fait punir Perſe; & ce Tyran ennemi de la raiſon, & amoureux, comme on ſçait, de ſes ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes vers, & ne creut pas que l'Empereur, en cette occaſion, deuſt prendre les intereſts du Poëte.

Pour Juvenal qui floriſſoit ſous Trajan: il eſt un peu plus reſpectueux envers

les grands Seigneurs de ſon ſiecle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires, ſur ceux du regne precedent: mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiecle. A peine eſt-il entré en matiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Eſcrivains de ſon temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Thezeide* de Codrus, & *l'Oreſte* de celui-ci, & *le Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Aouſt, *& Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes; Regnier qui eſt preſque noſtre ſeul Poëte Satirique, a eſté veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empeſche pas neanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur qui *aſſignoit ſes Creanciers ſur ſept & quatorze*, & du ſieur de Provins *qui avoit changé ſon balandran en manteau court*, & du Couſin *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la reparer*, & de Pierre du

Puys, & de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes Censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la Republique des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul vers deux Poëtes de son temps en ridicule?

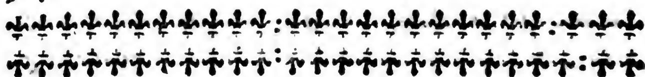
*Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi:*

dit un Berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mævius en cet endroit sont des noms supposez; puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Censeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discretion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célebre Neuf-Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de sa Poësie? Le banniront-ils du Parnasse,

lui & tous les Poëtes de l'antiquité, pour établir la seureté des Sots & des Ridicules ? Si cela est, je me consolerai aisément de mon exil : il y aura du plaisir à estre relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils estre plus sages que Scipion & Lælius, plus delicats qu'Auguste, plus cruels que Neron? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques ; d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je voi bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas estre détrompez : il leur fâche d'avoir admiré serieusement des ouvrages, que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnez à oublier dans leur vieillesse, ces mesmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur, comme des chef-d'œuvres de l'Art. Je les plains sans doute : mais quel remede ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goust particulier renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës sur le papier ? & au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les Livres deviendront-ils desormais un azile invio-

lable, où toutes les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie, où l'on n'oſera toucher ſans profanation? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere, dans ma derniere Satire; il eſt bon d'y renvoier le Lecteur.





# EPISTRE I.

## AU ROI.

*GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la Satire*
*Pour toi seul desormais j'avois fait vœu d'écrire.*
*Dés que je prens la plume, Apollon éperdu*
*Semble me dire : Arreste ; insensé que fais-tu ?*
*Où vas-tu t'embarquer ? regagne les rivages.*
*Cette mer où tu cours est celebre en naufrages.*
*Ce n'est pas que ma main, cõme une autre à tõ char,*
*Grand Roi, ne pûst lier* Alexandre & Cesar ;
*Ne pûst, sans se peiner, dans quelque ode insipide,*
*T'exalter aux dépens, &* de Mars & d'Alcide :
*Te livrer* le Bosphore, & *d'un vers incivil*
*Proposer au* Sultant *de te ceder* le Nil.
*Mais pour te bien loüer, une raison severe*
*Me dit, qu'il faut sortir de la route vulgaire :*
*Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,*
*Phebus même auroit peur, s'il entroit sur les rangs :*
*Que par des vers tous neufs, avouez du Parnasse,*
*Il faut de mes dégousts justifier l'audace ;*
*Et si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,*
*Que je preste aux Cotins des armes contre moi.*

*Est ce là cét Auteur, l'effroi de la Pucele,*
*Qui devoit des bons vers nous tracer le modele:*
*Ce Censeur, diront-ils, qui nous reformoit tous?*
*Quoi? ce Critique affreux n'ē sçait pas plus que nous.*
*N'avons nous pas cent fois, en faveur de la France,*
*Comme lui, dãs nos vers, pris* Memphis *&* Bizance:
*Sur les bords de* l'Euphrate *abattu* le Turban,
*Et coupé, pour rimer,* les Cedres du Liban?
*De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,*
*Se revestir encore des nos phrazes usées?*
*Que répondrois-je alors? Honteux & rebutté*
*J'aureis beau me complaire en ma propre beauté,*
*Et de mes tristes vers admirateur unique,*
*Plaindre en les relisant l'ignorance publique.*
*Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur*
*Il est fâcheux, Grand Roi, de se voir sans Lecteur:*
*Et d'aller du recit de ta gloire immortelle,*
*Habiller chés Francœur * le sucre & la canelle.*
*Ainsi, craignant toûjours un funeste accident,*
*J'imite de Conrart le silence prudent:*
*Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriere,*
*Et regarde le champ, assis sur la barriere.*
*Malgré moi toutefois, un mouvement secret*
*Vient flater mon esprit qui se taist à regret.*
*Quoi? dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,*
*Des vertus de mon Roi spectateur inutile,*

* Fameux Epicier.

*Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,*
*Que ma tremblante voix commence à se glacer?*
*Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle*
*N'ose le suivre aux champs de l'Isle, & de Bruxelle:*
*Sans le chercher au bords de l'Escaut & du Rhein,*
*La paix l'offre à mes yeux plus calme & plus serein.*
*Oüi, Grand Roi, laissons là les sieges, les batailles:*
*Qu'un autre aille en rimãt renverser des murailles,*
*Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu*
*S'aille couvrir de sang, de poussiere, & de feu.*
*A quoi bon, d'une Muse au carnage animée,*
*Echauffer ta valeur déja trop allumée?*
*Joüissons à loisir du fruit de tes bien-faits:*
*Et ne nous lassons point des douceurs de la Paix.*
*Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,*
*Et ces vaisseaux tout prests à quitter le rivage?*
*Disoit au Roi Pyrrhus, un sage Confident,*
*Conseiller tres-sensé d'un Roi tres-imprudent.*
*Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'apelle.*
*Quoi faire? L'assieger. L'entreprise est fort belle,*
*Et digne seulement d'Alexandre ou de vous:*
*Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous?*
*Du reste des Latins la conqueste est facile.*
*Sans doute on les peut vaincre: est-ce tout? La Sicile*
*Delà nous tend les bras, & bien-tost sans effort*
*Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.*

*En*

*n demeurez-vous là? Dés que nous l'aurons prise,*
*ne faut qu'un bon vent & Carthage est conquise:*
*'s chemins sont ouverts: qui peut nous arrester?*
*vous entens, Seigneur, nous allons tout domter:*
*ous allons traverser les sables de Lybie;*
*sservir en passant l'Egypte, l'Arabie;*
*ourir delà le Gange en de nouveaux païs;*
*aire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs;*
*t ranger sous nos loix tout ce vaste Hemisphere:*
*'ais de retour enfin, que pretendez-vous faire?*
*'lors, cher Cineas, victorieux, contens,*
*'ous pourrons rire à l'aise, & prendre du bon tẽps.*
*lé, Seigneur, dés ce jour, sans sortir de l'Epire,*
*'u matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?*
*e conseil estoit sage & facile à gouster:*
*yrrhus vivoit heureux, s'il eût pû l'écouter;*
*lais à l'ambition d'opposer la prudence,*
*'est aux Prelats de Cour précher la residence.*
*Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi*
*Approuve un Faineant sur le thrône endormi.*
*lais quelques vains lauriers que promette la guerre*
*'n peut estre Héros sans ravager la terre.*
*l est plus d'une gloire. En vain aux Conquerans*
*'erreur parmi les Rois donne les prémiers rangs:*
*:ntre les grands Heros ce sont les plus vulgaires.*
*'haque siecle est fecond en heureux temeraires,*

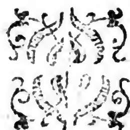
*Chaque climat produit des Favoris de Mars,*
*La Seine à des Bourbons : le Tibre a des Cesars.*
*On a veu mille fois des fanges Mæotides*
*Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides,*
*Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses projets,*
*Sçache en un calme heureux maintenir ses Sujets,*
*Qui du bonheur public ait cimenté la gloire,*
*Il faut, pour le trouver, courir toute l'Histoire.*
*La Terre compte peu de ces Rois bienfaisans.*
*Le Ciel à les former se prepare long-temps ;*
*Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée*
*Vit renaistre les jours de Saturne & de Rhée :*
*Qui rendit de son joug l'Univers amoureux :*
*Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux :*
*Qui soûpiroit le soir, si sa main fortunée.*
*N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.*
*Le cours ne fut pas long d'un Empire si doux.*
*Mais, où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?*
GRAND ROI, *sans recourir aux histoires antiques.*
*Ne T'avons nous pas veu dans les plaines Belgiques*
*Quand l'Ennemy vaincu desertant ses remparts,*
*Au devant de ton joug couroit de toutes parts,*
*Toi-même te borner au fort de ta victoire,*
*Et chercher dans la Paix une plus juste gloire ?*
*Ce sont là les exploits que tu dois avouër :*

*c'est par-là* GRAND ROI, *que je te veut louër.*
*ſez d'autres, ſans moi, d'un ſtile moins timide,*
*ivront aux champs de Mars ton courage rapide:*
*nt de ta valeur effrayer l'univers,*
*camper devant Dôle au milieu des hyvers.*
*ur moi loin des combats, ſur un ton moins terrible,*
*dirai les exploits de ton regne paiſible.*
*peindray les plaiſirs en foule renaiſſans :*
*s oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans.*
*n verra par quels ſoins ta ſage prévoyance,*
*u fort de la famine entretint l'abondance.*
*n verra les abus par ta main réformez ;*
*a licence & l'orgueil en tous lieux réprimez:*
*u débris des Traitans ton épargne groſſie :*
*es ſubſides affreux la rigueur adoucie :*
*e Soldat dans la paix ſage & laborieux :*
*os Artiſans groſſiers rendus induſtrieux ;*
*t nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,*
*ue payoit à leur art le luxe de nos villes.*
*antoſt je traceray tes pompeux Bâtimens,*
*u loiſir d'un Heros nobles amuſemens,*
*entens déja fremir les deux mers étonnées.*
*e voir leurs flots unis au pied des Pyrenées.*
*éja de tous coſtez la Chicane aux abois,*
*'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles lois.*
*) que ta main par là va ſauver de pupilles !*

*Que de ſçavans plaideurs deſormais inutiles :*
*Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins genereux ?*
*L'Univers ſous ton regne a t-il des mal-heureux?*
*Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,*
*Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,*
*Dont la triſte indigence oſe encore approcher ,*
*Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?*
*C'eſt par Toi qu'on va voir les Muſes enrichies ,*
*De leur longue diſette à jamais affranchies.*
GRAND ROI, *pourſui toûjours, aſſure leur repos.*
*Sans elles un Heros n'eſt pas long-temps Heros :*
*Bientôt quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire*
*Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.*
*En vain pour s'exemter de l'oubli du cercüeil,*
*Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil.*
*En vain malgré les vents aux bords de l'Heſperie*
*Enée enfin porta ſes Dieux & ſa Patrie,*
*Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiez*
*Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.*
*Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'appelle,*
*Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,*
*Pour t'immortaliſer , tu fais de vains efforts.*
*Apollon te la doit : ouvre-lui tes treſors.*
*En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.*
*Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.*
*Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté ,*

*Vont pour toi déposer à la Posterité !*

*Pour moi qui sur ton nom, déja brûlant d'écrire*
*Sens au bout de ma plume expirer la Satire,*
*Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.*
*Toutefois, si quelqu'un de mes foibles écrits*
*Des ans injurieux peut éviter l'outrage,*
*Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage:*
*Et comme tes exploits étonnans les Lecteurs*
*Seront à peine creus sur la foi des Auteurs;*
*Si quelque Esprit malin les veut traitter de fables,*
*On dira quelque jour pour les rendre croiables:*
*B*** qui dans ses vers pleins de sincerité*
*Jadis à tout son siecle a dit la verité;*
*Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,*
*A pourtant de ce Roi parlé comme l'Histoire.*





# EPISTRE II.

## A MONSIEUR L'ABBE' DES ROCHES.

*A Quoi bon réveiller mes Muses endormies,*
*Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies?*
*Penses-tu qu'aucun d'eux veüille subir mes loix,*
*Ni suivre une raison qui parle par ma voix?*
*O le plaisant Docteur, qui sur les pas d'Horace,*
*Vient prêcher diront-ils, la reforme, au Parnasse!*
*Nos écrits sont mauvais: les siens valent-il mieux?*
*J'entens déja d'ici L*** furieux*
*Qui m'apelle au combat, sans prendre un plus long (terme.*
*De l'encre, du papier dit-il, qu'on nous enferme.*
*Voyons qui de nous deux plus aisé dans ses vers.*
*Aura plutost rempli la page & le revers.*
*Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime:*
*Je le laisse tout seul verser rime sur rime,*
*Et souvent de dépit contre moi s'exercant,*
*Punir de mes defauts le papier innocent.*
*Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te noircis- (se,*
*Que fais-tu cependant seul en ton Benefice?*
*Attens-tu qu'ũ Fermier payant quoi qu'ũ peu tard.*
*De ton bien pour le moins daigne te faire part?*

*Vas-tu grand deffenſeur des droits de ton Egliſe,*
*De tes Moines mutins reprimer l'entrepriſe?*
*Croi moi, dût Auſanet t'aſſurer du ſuccés,*
*Abbé, n'entreprend point même un juſte procés,*
*N'imite point ces Fous dont la ſotte avarice*
*Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice,*
*Qui toûjours aſſignans & toûjours aſſignés,*
*Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnés*
*Soûtenons bien nos droits: Sot eſt celui qui donne.*
*C'eſt ainſi devers aën que tout Normand raiſonne.*
*Ce ſont là les leçons, dont un pere Manceau*
*Inſtruit ſon Fils novice au ſortir du berceau.*
*Mais pour toi qui nourri bien en deça de l'Oiſe*
*As ſuccé la vertu Picarde & Champenoiſe,*
*Non, non, tu n'iras point ardent Beneficier,*
*Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.*
*Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe*
*Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe;*
*Conſulte moi d'abord, & pour la reprimer,*
*Retiens bien la leçon que je te vais rimer*
*Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel Chapitre:*
*Deux Voyageurs à jeun rencontrerent une huître;*
*Tous deux la conteſtoient: lors que dans leur chemin*
*La Juſtice paſſa, la balance à la main.*
*Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.*
*Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.*

*La Justice pesant ce droit litigieux*
*Demande l'huistre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,*
*Et par ce bel arrest terminant la bataille:*
*Tenés voilà, dit-elle, à chacune une écaille.*
*Des sottises d'autrui nous vivons au Palais:*
*Messieurs, l'huistre étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.*





# EPISTRE III.

## MONSIEUR ARNAUD.

*Qui, sans peine au travers des sophismes de Claude,*
*rnaud, des Novateurs tu decouvres la fraude,*
*t romps de leurs erreurs les filets captieux.*
*ais que sert que ta main leur desille les yeux?*
*toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,*
*ests d'embrasser l'Eglise, au Prêche les rappelle?*
*on, ne croi pas que Claude habile à se tromper*
*it insensible aux traits dont tu le sçais frapper:*
*lais un Demon l'arreste, & quand ta voix l'attire,*
*ui dit: Si tu te rens, sçais tu ce qu'on va dire?*
*ãs son heureux retour lui mõtre un faux malheur:*
*ui peint de Charenton l'heretique douleur,*
*t balançant Dieu même en son ame flottante,*
*ait mourir dans son cœur la verité naissante.*
*es superbes mortels, le plus affreux lien,*
*'en doutons point, Arnaud, c'est la honte du bien.*
*es plus nobles vertus cette adroite ennemie,*
*eint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,*
*sservit nos esprits sous un joug rigoureux,*
*t nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.*
*ar elle la vertu devient lâche & timide.*
*ois-tu ce Libertin en public intrepide*

Qui prêche contre un Dieu, que dãs son ame il croit?
Il iroit embrasser la verité qu'il voit :
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie,

C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchõs hors de nous nos vertus & nos vices.
Miserables joüets de nostre vanité,
Faisons au moins l'aveu de nôtre infirmité!
A quoi bon, quand la fiévre en nos artéres brûle,
Faire de nostre mal, un secret ridicule?
Le feu sort de vos yeux petillans & troublés :
Vôtre pouls inégal marche à pas redoublés :
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien vous (di-je,
Répondra ce Malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps cangrené;
Et la fiévre demain se rendant la plus forte,
Un benitier aux piés, va l'étendre à la porte.
Prevenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grace il nous donne;
Hâtons-nous: le temps fuit, & nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déja loin de moi.

*Mais quoi?toûjours la honte en esclaves nous lie.*
*i,c'est toi qui nous perds, ridicule folie.*
*est toi qui fit tomber le premier Mal-heureux ,*
*jour que d'un faux bien sottement amoureux.*
*n'osant soupçonner sa femme d'imposture ,*
*u Demon par pudeur il vendit la Nature.*
*las ! avant ce iour qui perdit ses Neveux ;*
*us les plaisirs couroient au devant de ses vœux.*
*faim aux animaux ne faisoient point la guerre.*
*blé,pour se donner sans peine ouvrant la terre;*
*'attendoit point qu'un Bœuf pressé de l'éguillon*
*raçast à pas tardifs un penible sillon.*
*a vigne offroit par tout des grappes toûjours pleines*
*t des ruisseaux de laict serpentoient dās les plaines.*
*lais dés ce jour Adam décheu de son estat.*
*'un tribut de douleurs paya son attentat.*
*falut qu'au travail son corps rendu docile*
*orçast la terre avare à devenir fertile.*
*e chardon importun herissa les guerets :*
*e Serpent venimeux rempa dans les forests :*
*a Canicule en feu desola les campagnes :*
*Aquilon en fureur gronda sur les montagnes:*
*Alors pour se couvrir durant l'aspre saison,*
*l falut aux Brebis dérober leur toison.*
*La peste en même temps,la guerre & la famine*
*Des malheureux humains jurerent la ruine:*

*Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,*
*Que la mauvaise Honte exerçe dans les cœurs.*
*De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.*
*L'Avare des premiers en proye à ses caprices,*
*Dans un infame gain mettant l'honnesteté,*
*Pour toute honte alors, comta la pauvreté.*
*L'honneur & la vertu n'oserent plus paroistre.*
*La pieté chercha les deserts & le Cloistre.*
*Depuis on n'a point veu de cœur si détaché*
*Qui par quelque lien ne tinst à ce peché.*
*Triste & funeste effet du premier de nos crimes!*
*Moi-même, Arnaud, ici qui te prêche en ces rimes,*
*Plus qu'aucun des Mortels par la Honte abattu,*
*En vain j'arme contre elle une foible vertu.*
*Ainsi toûjours douteux, chancelant, & volage,*
*A peine du limon, où le vice m'engage,*
*J'arrache un pied timide, & sors en m'agitant,*
*Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.*
*Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zele*
*Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,*
*Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,*
*D'un geste, d'un regard je me sens allarmer;*
*Et même sur ces vers que je te viens d'écrire,*
*Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.*



# EPISTRE IV.

## AU ROI.

*EN vain pour te loüer, ma Muse toûjour prête,*
*Vingt foi de la Holande a tenté la conquête:*
*Ce païs, où cent murs n'ont pu te resister,*
GRAND ROI, *n'est pas en vers si facile à domter.*
*Des Villes que tu prens les noms durs & barbares.*
*N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres.*
*Pour trouver un beau mot, il faut depuis l'Issel,*
*Sans pouvoir s'arrester, courir jusqu'au Tessel.*
*Oüi, par tout de son nom chaque place munie,*
*Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.*
*Et qui peut sans fremir aborder Vvorden?*
*Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden?*
*Quelle Muse à rimer en tous lieux disposée*
*Oseroit approcher des bords du Zuiderzée?*
*Comment en vers heureux assieger Doësbourg,*
*Zutphen, Vvagheninghen, Harderviick, Knotzembourg?*
*Il n'est fort entre ceux que tu prens par centaines,*
*Qui ne puisse arrêter un Rimeur six semaines?*

Et par tout sur le Vvhal, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, & le Poëte à sec.
Encor, si tes exploits moins grands & moins rapides
Laissoient prendre courage à nos Muses timides;
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'Art nous pourriõs nous sauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaste carriere;
Pegaze s'effarouche & recule en arriere;
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue est à toi,
Que ma Muse est encore au camp devant Orsoi.
Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Le malheur sera grand, si nous nous y noyons.
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons:
Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroiable,
Que la verité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venéz donc, & sur tout gardez bien d'ennuier.
Vous sçavez des grands vers les disgraces tragiques:
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adulle * entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ses eaux,
Appuié d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.
Lors qu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.

* Montagne d'où le Rhin prend, sa source.

*ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives*
*voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,*
*ui toutes accourant vers leur humide Roi ,*
*ar un recit affreux redoublent ſon effroi.*
*apprend qu'un Heros conduit par la victoire,*
*de ſes bords fameux flétri l'antique gloire.*
*ue Rymberg & Vezel terraſſez en deux jours*
*'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.*
*ous l'avons veu, dit l'une, affronter la tempeſte*
*e cent foudres d'airan tournez contre ſa tête.*
*marche vers Tholus : & tes flots en couroux*
*u prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.*
*l a de Jupiter la taille & le viſage :*
*t depuis ce Romain, * dont l'inſolent paſſage*
*ur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,*
*amais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.*
*Le Rhin tremble & fremit à ces triſtes nouvelles;*
*e feu ſort à travers ſes humides prunelles.*
*'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois*
*it appris à couler ſous de nouvelles loix :*
*t de mille rempars mon onde environnée*
*e ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée.*
*h! periſſent mes eaux ! ou par d'illuſtres coups,*
*ontrons qui doit ceder des Mortels ou de nous.*
*A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe ,*
*l prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.*

* Iules Ceſar.

*Son front cicatricé rend ſon air furieux,*
*Et l'ardeur du combat étincele en ſes yeux.*
*En ce moment il part, & couvert d'une nuë.*
*Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.*
*Là contemplant ſon cours; il voit de toutes parts.*
*Ses pâles défenſeurs par la frayeur épars.*
*Il voit cent bataillons, qui loin de ſe défendre;*
*Attendent ſur des murs l'ennemi pour ſe rendre.*
*Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix;*
*Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,*
*Eſt-ce ainſi que voſtre ame aux perils aguerrie*
*Soûtient ſur ces remparts l'honneur & la patrie?*
*Vôtre ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,*
*Du Rhin prés de Tolhus fend les flots écumeux.*
*Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,*
*N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée?*
*Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,*
*Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras:*
*Et la faux à la main, parmi vos mareſcages,*
*Allez couper vos joncs, & preſſer vos laictages.*
*Ou, gardant les ſeuls bords qui vous peuvēt couvrir.*
*Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.*
*Ce diſcours d'un Guerrier que la colere enflâme*
*Reſſuſcite l'honneur déja mort en leur ame:*
*Et leurs cœurs s'allumans d'un reſte de chaleur,*
*La honte fait en eux l'effet de la valeur.*

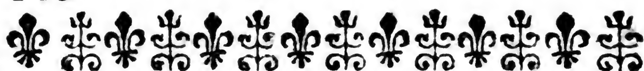
*'s marchent droit au fleuve, où LOUIS en personne*
*éja prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.*
*'ar son ordre Grammont * le premier dans les flots*
*S'avance, soûtenu des regards du Heros.*
*Son coursier écumant sous son Maître intrepide,*
*Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.*
*Revel le suit de prés : sous ce Chef redouté*
*Marche des Cuirassiers l'escadron indomté.*
*Mais déja devant eux une chaleur guerriere*
*Emporte loin du bord le boüillant l'Esdiguiere †,*
*Vivonne, Nantoüillet, & Coëslin, & Salart :*
*Chacun d'eux au peril veut la premiere part.*
*Vendôme que soûtient l'orgueil de sa naissance,*
*Au même instant dans l'onde impatient s'élance.*
*La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,*
*Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.*
*LOUIS les animant du feu de son courage,*
*Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.*
*Par ses soins cependant, trente legers vaisseaux*
*D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.*
*Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.*
*Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.*
*Il s'avance en couroux. Le plomb vole à l'instant,*
*Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.*
*Du salpestre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;*

* Monsieur le Comte de Guiche.
† Monsieur le Comte de Saux.

*Et des coups redoublez tout le rivage fume.*
*Déja du plomb mortel plus d'un Brave est atteint.*
*Sous les fougueux Coursiers l'ōde écume & se plaint.*
*De tant de coups affreux la tempeste orageuse*
*Tient un temps sur les eaux la Fortune douteuse.*
*Mais LOVIS d'un regard sçait bientôt la fixer.*
*Le Destin à ses yeux n'oseroit balancer.*
*Bien-tost avec Grāmont courent Mars & Bellonne.*
*Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.*
*Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacez,*
*Vn bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passez:*
*Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,*
*Force les escadrons & gagne les batailles:*
*Enguien de son hymen le seul & digne fruit,*
*Par lui dés son enfance à la victoire instruit.*
*L'Ennemi renversé fuit & gagne la plaine.*
*Le Dieu lui-même cede au torrent qui l'entraîne,*
*Et seul, desesperé, pleurant ses vains efforts*
*Abandonne à LOVIS la victoire & ses bords.*
*Du Fleuve ainsi domté la déroute éclatante*
*A Vvurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante:*
*Vvurts l'espoir du païs, & l'appui de ses murs,*
*Vvurts... ah quel nom,* GRAND ROI ! *quel Hector*
*que ce Vvurts !*
*Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,*
*Que j'allois à tes yeux étaller de merveilles !*

*Bien-tost on eut veu Skinq dans mes vers emporté*
*De ses fameux remparts démentir la fierté.*
*Bientôt.... mais Vvurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.*
*Finissons, il est temps : aussi-bien si la rime*
*Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,*
*Je ne sçai pour sortir de porte qu'Hildelsheim.*

*O ! que le Ciel soigneux de nôtre poësie,*
GRAND ROI, *ne nous fit-il plus voisins de l'Asie!*
*Bien-tost victorieux de cent peuples altiers,*
*Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.*
*Il n'est plaine en ces lieux si seche & si sterile,*
*Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.*
*Là plus d'un Bourg fameux par son antique nom*
*Vient offrir à l'oreille un agreable son.*
*Quel plaisir! de te suivre aux rives du Scamandre:*
*D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :*
*De juger, si les Grecs qui briserent ses tours,*
*Firent plus en dix ans que* LOVIS *en dix jours.*
*Mais pourquoi sans raison desesperer ma veine?*
*Est-il dans l'Univers de plage si lointaine,*
*Où ta valeur,* GRAND ROI, *ne te puisse porter,*
*Et ne m'offre bien-tôt des exploits à chanter?*
*Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :*
*Puis qu'ainsi dãs deux mois tu prens quarãte Villes;*
*Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,*
*Je t'attend dans deux ans au bords de l'Hellespont.*



# EPISTRE V.

## A MONSIEUR DE GUILLERAGUES.

*Esprit né pour la cour, & maître en l'art de plaire,*
*Guilleragues, qui sçais & parler & te taire.*
*Apprend moi, si je dois ou me taire ou parler.*
*Faut-il dans la Satire encor me signaler,*
*Et dans ce champ fecond en plaisantes malices,*
*Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices ?*
*Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater :*
*Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter*
*Aspiroit moins au nom de discret & de sage :*
*Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mō visage.*
*Maintenant que le temps a meuri mes desirs,*
*Que mon âge amoureux de plus sages plaisirs*
*Bientost s'en va frapper à son neuviéme lustre,**
*J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.*
*Que d'une égale ardeur mille Auteurs animez*
*Aiguisent contre moi leurs traits envenimez :*
*Que tout jusqu'à Pinchesne & m'insulte & m'accable ;*
*Aujourd'hui vieux Lion je suis doux & traitable:*
*Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.*
*Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés.*

* A la quarente & unième année.

*ıe ſens plus l'aigreur de ma bile premiere,*
*aiſſe aux froids Rimeurs une libre carriere.*
*Ainſi donc Philoſophe à la raiſon ſoûmis,*
*défauts deſormais, ſont mes ſeuls ennemis.*
*t l'erreur que je fuis: c'eſt la vertu que j'aime.*
*nge à me cõnoître, & me cherche en moi-même.*
*t là l'unique étude où je veux m'attacher.*
*,l'aſtrolabe en main, un autre aille chercher*
*Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe:*
*aturne à nos yeux peut faire un Paralaxe:*
*Rohaut vainement ſeche pour concevoir,*
*nment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir:*
*que Bernier compoſe & le ſec & l'humide*
*corps ronds & crochus errans parmi le vuide.*
*r moi ſur cette mer, qu'ici bas nous courons,*
*nge à me pourvoir d'eſquif & d'avirons,*
*gler mes deſirs, à prevenir l'orage,*
*auver, s'il ſe peut, ma raiſon du naufrage.*
*eſt au repos d'eſprit que nous aſpirons tous:*
*s ce repos heureux ſe doit chercher en nous.*
*Fou rempli d erreurs, que le trouble accompagne,*
*ıalade à la ville, ainſi qu'à la campagne,*
*vain monte à cheval, pour tromper ſon ennui,*
*hagrin monte en croupe & galope avec lui.*
*crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,*
*rche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?*

*Possedé d'un ennui, qu'il ne sçauroit domter.*
*Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.*
*C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,*
*Où le Perse est bruslé de l'astre qu'il adore.*
*De nos propres malheurs Auteurs infortunés,*
*Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.*
*A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?*
*Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde*
*Est ici, comme aux lieux où meurit le coco,*
*Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco **
*On ne le tire point des veines du Potose. †*
*Qui vit content de rien, possede toute chose.*
*Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins*
*Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.*
*O! que si cet hyver, un rhume salutaire*
*Guerissant de tous maux mon avare Beau-pere*
*Pouvoit bien confessé l'étendre en un cercueil,*
*Et remplir sa maison d'un agreable deuil!*
*Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence*
*D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense!*
*Disoit, le mois passé, doux, honneste & soumis*
*L'Heritier affamé de ce riche Commis,*
*Qui, pour lui preparer cette douce journée,*
*Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.*
*La mort vient de saisir le vieillard catherreux.*
*Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux?*

* Capitale du Perou. † Mõtagne où sont les mines d'argẽt.

*Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,*
*Déja nouveau seigneur, il vante sa noblesse.*
*Quoi-que fils de Meusnier, encor blanc du moulin,*
*Il est prêt à fournir ses titres en vélin.*
*En mille vains projets à toute heure il s'égare.*
*Lé voila fou, superbe, impertinent, bizarre,*
*Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuieux.*
*Il vivroit plus content, si, comme ses Ayeux,*
*Dans un habit conforme à sa vraye origine,*
*Sur le mulet encore il chargeoit la farine.*
*Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,*
*Que le faste éblouït d'un bonheur apparent.*
*L'argent, l'argent, dit-on: Sans lui tout est sterile.*
*La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.*
*L'argent en honnête homme erige un scelerat.*
*L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.*
*Qu'importe, qu'ẽ tous lieux on me traitte d'infame,*
*Dit ce Fourbe sans foi, sans honneur & sans ame?*
*Dans mon coffre tout plein de rares qualités,*
*J'ai cent mille vertus en loüis bien comtés.*
*Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?*
*C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.*
*Mais pour moi, que l'éclat ne sçauroit decevoir,*
*Qui mets au rang des biens, l'esprit & le sçavoir,*
*J'estime autant Patru, mêmes dans l'indigence,*
*Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.*

*Non que je sois du goust de ce Sage * insensé,*
*Qui d'un argent commode esclave embarrassé,*
*Jetta tout dans la mer, pour crier : Je suis libre.*
*De la droite raison, je sens mieux l'equilibre:*
*Mais je tiens qu'ici bas, sans faire tant d'apprêts,*
*La vertu se contente, & vit à peu de frais.*
*Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues?*
*Ce que j'avance ici, croi moi, cher Guilleragues,*
*Ton Ami dés l'enfance ainsi l'a pratiqué.*
*Mon Pere soixante ans au travail appliqué*
*En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,*
*Un revenu leger, & son exemple à suivre.*
*Mais bien-tost amoureux d'un plus noble métier,*
*Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,*
*Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,*
*J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.*
*La Famille en paslit & vit en fremissant*
*Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant :*
*On vit avec horreur une Muse effrenée*
*Dormir chez un Greffier la grasse matinée.*
*Délors à la richesse il falut renoncer.*
*Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en passer :*
*Et sur tout redoutant la basse servitude,*
*La libre verité fut mon unique étude.*
*Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,*
*Qui l'eust creu que pour moi le sort dut se fléchir.*

* Crates Philosophe Cynique.

*Mais*

*Mais du plus grand des Rois la Bonté ſans limite,*
*Toujours prête à courir au devant du merite,*
*Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,*
*Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.*
*La Brigue ni l'Envie à mon bonheur contraires,*
*Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,*
*Ne purent, dans leur courſe arrêter ſes bienfaits.*
*C'en eſt trop : mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.*
*Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë,*
*On me verra dormir au branle de ſa rouë.*
*Si quelque ſoin encore agite mon repos,*
*C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Heros.*
*Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,*
*La nuit, lors que je dors, en ſurſaut me réveille;*
*Me dit : que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,*
*Par des vers immortels ont deu ſe meriter.*
*C'eſt là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.*
*Mais ſi, dans le beau feu du zele qui m'enflâme,*
*Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,*
*Je puis, ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur;*
*Guilleragues, plain toi de mon humeur legere :*
*Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,*
*Ou d'un vil interêt reconnoiſſant la loi,*
*Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.*





# EPISTRE VI.

## A MONSIEUR DE LAMOGNON, AVOCAT GENERAL.

*Oui, Lamognon, je fuis les Chagrins de la Ville,*
*Et contre eux la cãpagne est mon unique azile.*
*Du Lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?*
*C'est un petit Village, * ou plûtost un Hameau*
*Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,*
*D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.*
*La Seine au pied des Monts que son flot vient laver*
*Voit du sein de ses eaux vingt Isles s'élever*
*Qui partageant son cours en diverses manieres*
*D'une riviere seule, y forment vingt rivieres.*
*Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,*
*Et de noyers souvent du Pasteur insultés.*
*Le Village au dessus forme un amphitheâtre.*
*L'Habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre,*
*Et dans le roc qui cede & se coupe aisément,*
*Chacun sçait de sa main creuser son logement.*
*La maison du Seigneur seule un peu plus ornée*
*Se presente au dehors de murs environnée.*
*Le Soleil en naissant la regarde d'abord:*
*Et le mont la deffend des outrages du Nord.*
*C'est là, cher Lamognon, que mon esprit tranquille*

* Haurisse proche la Roche Guion.

*Met à profit les jours que la Parque me file.*
*Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,*
*J'achete à peu de frais de solides plaisirs.*
*Tantôt un livre en main errant dans les préries*
*J'occupe ma raison d'utiles rêveries.*
*Tantost cherchant la fin d'un vers que je construi,*
*Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.*
*Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,*
*J'amorce en badinant le poisson trop avide ;*
*Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair*
*Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.*
*Une table au retour propre & non magnifique*
*Nous presente un repas agreable & rustique.*
*Là, sans s'assujetir aux dogmes du B****
*Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mãge est sain.*
*La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,*
*Et mieux que Bergerat * l'appetit l'assaizonne.*
*O fortuné séjour ; ô champs aimés des Cieux !*
*Que pour jamais foulant vos prés delicieux,*
*Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,*
*Et connus de vous seuls oublier tout le monde !*
*Mais à peine du sein de vos vallons cheris,*
*Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,*
*Qu'ẽ tous lieux les Chagrins m'attendẽt au passage.*
*Un Cousin abusant d'un facheux parentage.*
*Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débotter,*

* Fameux Traiteur.

*Chez vingt Juges pour lui j'aille solliciter.*
*Il faut voir de ce pas les plus considerables.*
*L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.*
*Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.*
*Hier, dit-on, de vous on parla chés le Roi,*
*Et d'attentat horrible on traita la Satire.*
*Et le Roi, que dit-il? Le Roi se prit à rire.*
*Contre vos derniers vers on est fort en couroux.*
*P*** a mis au jour un livre contre vous,*
*Et chez le Chapelier du coin de nôtre place*
*A l'entour d'un castor j'en ay leu la préface.*
*L'autre jour sur un mot la Cour vous condamna.*
*Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.*
*Un écrit scandaleux sous vôtre nom se donne.*
*D'un pasquin qu'on a fait au Louvre on vous soupçonne.*
*Moi? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.*
*Douze ans sont écoulés, depuis le jour fatal,*
*Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,*
*Donna pour mon malheur un trop heureux volume.*
*Toûjours depuis ce temps en proie aux sots discours*
*Contre eux la verité m'est un foible secours.*
*Vient-il de la Province une satire fade,*
*D'un Plaisant du païs insipide boutade?*
*Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi:*
*Et le sot Campagnard le croit de bonne foi.*

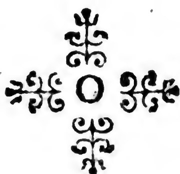
*J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.*
*Non à d'autres, dit-il, on connoît vôtre ſtile.*
*Combien de temps ces vers vous ont-ils bien couſté?*
*Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en verité.*
*Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges?*
*Ah! Monſieur, vos mépris vous ſervent de loüanges.*
*Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,*
*Juge, ſi toûjours triſte, interrompu, troublé,*
*Lamognon, j'ai le temps de courtiſer les Muſes.*
*Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,*
*Croit que pour m'inſpirer ſur chaque evenement*
*Apollon doit venir au premier mandement*
*Un bruit court que le Roi va tout reduire en poudre,*
*Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre;*
*Que Cambrai des François l'épouvantable écueil*
*A veu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil;*
*Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite*
*De Philippe vainqueur rend la gloire complete.*
*Dieu ſçait, cõme les vers chez vous s'en võt couler?*
*Dit d'abord un Ami qui veut me cageoler,*
*Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles*
*Croit que l'on fait les vers, cõme l'on prend les villes*
*Mais moi dont le genie eſt mort en ce moment.*
*Je ne ſçais que répondre à ce vain compliment,*
*Et juſtement confus de mon peu d'abondance,*
*Je me fais un chagrin du bon-heur de la France.*

*Qu'heureux est le Mortel qui du monde ignoré,*
*Vit content de soi-même en un coin retiré !*
*Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,*
*N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,*
*Qui de sa liberté forme tout son plaisir,*
*Et ne rend qu'à lui seul conte de son loisir.*
*Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,*
*Et du peuple inconstant il brave les caprices.*
*Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,*
*Sur les bords du Permesse aux loüanges nouris,*
*Nous ne sçaurions briser nos fers, & nos entraves,*
*Du Lecteur dedaigneux honorables esclaves.*
*Du rang où nôtre esprit une fois s'est fait voir.*
*Sans un fâcheux éclat, nous ne sçaurions déchoir.*
*Le Public enrichi du tribut de nos veilles*
*Croit qu'on doit ajoûter merveilles sur merveilles.*
*Au comble parvenus il veut que nous croissions :*
*Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.*
*Cependant tout décroist, & moi-même à qui l'âge*
*D'aucune ride encor n'a flétri le visage,*
*Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,*
*J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.*
*Ma Muse qui se plait dans leurs routes perduës*
*Ne sçauroit plus marcher sur le pavé des ruës.*
*Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,*
*Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.*

*Ne demande donc plus, par quelle humeur ſauvage,*
*Tout l'Eſté loin de toi demeurant au village*
*J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,*
*Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.*
*C'eſt à toi, Lamognon, que le rang, la naiſſance,*
*Le merite éclatant, & la haute éloquence*
*Appelent dans Paris aux ſublimes emplois,*
*Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des lois.*
*Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.*
*Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie,*
*Que l'Oppreſſeur ne montre nn front audacieux,*
*Et Thémis pour voir clair a beſoin de te yeux.*
*Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,*
*Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,*
*Il me faut du repos, des prés, & des foreſts.*
*Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,*
*Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,*
*Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.*
*Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits*
*Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix ,*
*Auſſi-toſt ton Ami redoutant moins la ville*
*T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville.*
*Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,*
*Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,*
*Pour monter à cheval rappelant mon audace,*
*Apprenti Cavalier galoper ſur ta trace.*

*Tantost sur l'herbe assis au pied de ces côteaux,*
*Où Polycrene * épand ses liberales eaux ;*
*Lamognon, nous irons libres d'inquietude*
*Discourir des vertus dont tu fais ton étude :*
*Chercher quels sont les biens veritables & faux :*
*Si l'honnête homme en soi doit souffrir des defaux:*
*Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,*
*Ou la vaste science, ou la vertu solide.*
*C'est ainsi que chez Toi tu sçauras m'attacher.*
*Heureux ! si les Facheux promts à nous y chercher*
*N'y viennent point semer l'ennuieuse tristesse.*
*Car dans ce grand concours d'hômes de toute espece,*
*Que sans cesse à Baville attire le devoir ;*
*Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le soir,*
*Quelquefois de Facheux arrivent trois volées*
*Qui du parc à l'instant assiegent les allées.*
*Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux !*
*Qui sçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.*

* Fontaine à une demie-lieuë de Baville ainsi nommée par feu Monseigneur le premier President de Lamognon.





# EPISTRE VII.

## A MONSIEUR RACINE.

*Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur*
*Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!*
*Jamais Iphigenie en Aulide immolée*
*N'a cousté tant de pleurs à la Grece assemblée,*
*Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé*
*N'en a fait sous son nom verser la Chanmeslé.*
*Ne croi pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,*
*Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages.*
*Si tost que d'Apollon un genie inspiré*
*Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,*
*En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,*
*Ses Rivaux obscurcis autour de lui croassent,*
*Et son trop de lumiere importunant les yeux*
*De ses propres Amis lui fait des Envieux.*
*La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,*
*Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,*
*Faire au poids du droit sens pezer tous ses écrits,*
*Et donner à ses vers leur legitime prix.*
*Avant qu'un peu de terre obtenu par priere*
*Pour jamais sous la tombe eust enfermé Moliere,*
*Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés*
*Furent des sots Esprits à nos yeux rebuttés.*

L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes pieces
En habit de Marquis, en robbes de Comtesses
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secoüoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.
Le Vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un deffenseur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis lui declarant la guerre
Vouloit vanger la Cour immolée au parterre.
Mais si-tost que, d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eût rayé du nombre des Humains;
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comedie avec lui terrassée
En vain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du Theâtre Comique.

Toi donc, qui t'eslevant sur la Scene Tragique
Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'Esprits
De Corneille vieilli sçais consoler Paris,
Cesse de t'estonner, si l'Envie animée
Attachant à ton nom sa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le Merite en repos s'endort dans la paresse:

*Mais par les Envieux un genie excité*
*Au comble de son art est mille fois monté*
*Plus on veut l'affoiblir, plus il croist & s'élance.*
*Au Cid persecuté, Cinna doit sa naissance,*
*Et peut-être ta plume aux Censeurs de Pyrrhus*
*Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.*
*Moi-même, dont la gloire ici moins répanduë*
*Des pasles Envieux ne blesse point la veuë,*
*Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis*
*De bonne heure a pourveu d'utiles Ennemis:*
*Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,*
*Qu'au foible & vain talent dõt la France me louë.*
*Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,*
*Tous les jours en marchant m'empêche de broncher:*
*Je songe à chaque trait que ma plume hazarde,*
*Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.*
*Je sçais sur leurs avis corriger mes erreurs,*
*Et je mets à profit leurs malignes fureurs.*
*Si-tost que sur un vice ils pensent me confondre,*
*C'est en m'en guerissant que je sçais leur répondre:*
*Et plus en criminel ils pensent m'eriger,*
*Plus croissant en vertu je songe à me vanger.*
*Imite mon exemple; & lors qu'une Cabale,*
*Un tas de vains Auteurs follement te ravale;*
*Profite de leur haine, & de leur mauvais sens:*
*Ri du bruit passager de leurs cris impuissans.*

*Que peut contre tes vers une Ignorance vaine?*
*Le Parnasse françois annobli par ta veine*
*Contre tous ces complots sçaura te maintenir,*
*Et soulever pour toi l'équitable Avenir.*
*Et qui voyant un jour la douleur vertueuse*
*De Phédre malgré soi perfide, incestueuse,*
*D'un si noble travail justement étonné,*
*Ne benira d'abord le siecle fortuné*
*Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles*
*Vid naître sous ta main ces pompeuses merveilles?*
*Cependant laisse ici gronder quelques Censeurs,*
*Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.*
*Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire?*
*Que l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire?*
*Pourveu qu'ils sçachent plaire au plus puissant des Rois:*
*Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois;*
*Qu'Enguien en soit touché, que Colbert, & Vivone,*
*Que la Rochefoucaut, Marsillac, & Pompone,*
*Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,*
*A leurs traits delicats se laissent penetrer.*
*Et pleust au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage*
*Que Montauzier voulust leur donner son suffrage.*
*C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.*
*Mais pour un tas grossier de frivoles Esprits*

*Admirateurs zelés de toute œuvre insipide,*
*Que non loin de la place, où Brioché preside,*
*Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,*
*Il s'en aille admirer le sçavoir de P****





# EPISTRE VIII.

## AU ROI.

*Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse*
*d'écrire.*
*Tu sçais bien, que mon stile est né pour la Satire:*
*Mais mon esprit contraint de la desavoüer*
*Sous ton regne étonnant ne veut plus que loüer.*
*Tantost, dans les ardeurs de ce zele incommode,*
*Je songe à mesurer les syllabes d'une ode.*
*Tantost, d'une Eneïde auteur ambitieux,*
*Je m'en forme déja le plan audacieux.*
*Ainsi toûjours flatté d'une douce manie,*
*Je sens de jour en jour deperir mon genie,*
*Et mes vers, en ce stile, ennuieux, sans appas,*
*Deshonnorent ma plume, & ne t'honorent pas.*
*Encor, si ta valeur à tout vaincre obstinée*
*Nous laissoit pour le moins respirer une année.*
*Peut-estre mon esprit promt à ressusciter,*
*Du temps qu'il a perdu sçauroit se raquiter.*
*Le Parnasse François non exemt de tous crimes*
*Offre encore à mes vers des sujets & des rimes.*
*Mais apeine Dinan & Limbourg sont forcés,*
*Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassés.*

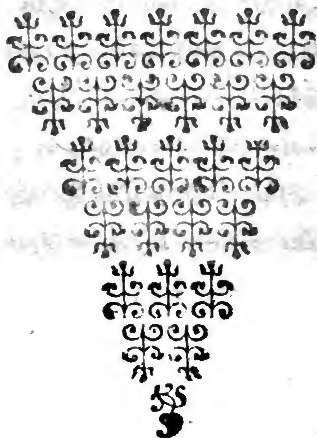
*Ton courage affamé de peril & de gloire*
*Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.*
*Souvent ce qu'un seul jour te voit executer,*
*Nous laisse pour un an d'actions à conter.*
*Que si quelquefois las de forcer des murailles,*
*Le soin de tes Sujets te rappelle à Versailles,*
*Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus.*
*Te voyant de plus prés je T'admire encor plus.*
*Dans les nobles douceurs d'ũ séjour plein de charmes*
*Tu n'és pas moins heros qu'au milieu des allarmes.*
*De ton thrône agrandi portant seul tout le faix,*
*Tu cultives les arts, tu répans les bienfaits,*
*Tu sçais recompenser jusqu'aux Muses critiques.*
*Ah! croi moi c'en est trop. Nous autres Satiriques*
*Propres à relever les sottises du temps,*
*Nous sommes un peu nés, pour estre mécontens.*
*Nôtre Muse souvent paresseuse & sterile*
*A besoin pour marcher de colere & de bile.*
*Nôtre stile languit dans un remerciment:*
*Mais,* GRAND ROI, *nous sçavons nous plaindre élegãment.*
*O! que si je vivois sous les regnes sinistres*
*De ces Rois nés valets de leurs propres Ministres,*
*Et qui jamais en main ne prenant le timon,*
*Aux exploits de leurs tẽps ne prêtoient que leur nõ!*
*Que, sans les fatiguer d'une loüange vaine,*
*Aisément les bons mots couleroient de ma veine!*

*Mais toûjours sous ton regne il faut se récrier.*
*Toûjours, les yeux aux Ciel, il faut remercier.*
*Sans cesse à T'admirer ma Critique forcée,*
*N'a plus en écrivant de maligne pensée,*
*Et mes chagrins sans fiel & presque évanoüis,*
*Font grace à tout le siecle en faveur de LOUIS.*
*En tous lieux cependant la Pharsale * approuvée*
*Sans crainte de mes vers va la teste levée.*
*La Licence par tout regne dans les écrits.*
*Déja le mauvais Sens reprenant les esprits*
*Songe à nous redonner des poëmes Epiques,*
*S'empare des discours mêmes Academiques.*
*Perrin a de ses vers obtenu le pardon:*
*Et la Scene Françoise est en proye à P****
*Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume,*
*J'amasse de tes faits le penible volume,*
*Et ma Muse occupée à cet unique emploi*
*Ne regarde, n'entend, ne connoist plus que Toi.*
*Tu le sçais bien pourtant, cette ardeur empressée*
*N'est point en moi l'effet d'une ame interessée.*
*Avant que tes bienfaits courussent me chercher,*
*Mon zele impatient ne se pouvoit cacher.*
*Je n'admirois que Toi. Le plaisir de le dire*
*Vint m'aprendre à loüer au sein de la Satire.*
*Et depuis que tes dons sont venus m'accabler,*
*Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,*

*Quelquefois, le diray-je, un remords legitime*
*Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.*
*Il me sẽble,* GRAND ROI, *dãs mes nouveaux écrits,*
*Que mon encens payé n'est plus du même prix.*
*J'ai peur que l'Univers, qui sçait ma recompense,*
*N'impute mes transports à ma reconnoissance,*
*Et que par tes presens mon vers décredité*
*N'ait moins de poids pour Toi dans la posterité.*
*Toutefois, je sçai vaincre un remords qui Te blesse.*
*Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse,*
*A peindre tes exploits ne doit point s'engager,*
*Qui d'un si juste soin se pourra donc charger?*
*Ah! plûtost de nos sons redoublons l'harmonie.*
*Le zele à mon esprit tiendra lieu de genie.*
*Horace tant de fois dans mes vers imité,*
*De vapeurs en son temps, comme moi, tourmenté,*
*Pour amortir le feu de sa ratte indocile,*
*Dans l'encre quelquefois sçût égayer sa bile.*
*Mais de la même main qui peignit Tullius,* *
*Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius,* †
*Il sçeut flechir Glycere, il sçeut vanter Auguste,*
*Et marquer sur la lyre une cadence juste.*
*Suivons les pas fameux d'un si noble Ecrivain.*
*A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,*
*Au recit que pour Toi, je suis prêt d'entreprendre,*

* Senateur Romain. † Fameux Musicien, le plus estimé de son temps, & fort cheri d'Auguste.

*Je croi voir les rochers accourir pour m'entendre ;*
*Et déja mon vers coule à flots précipités :*
*Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arrestés.*
*Horace eut cent talens : mais la Nature avare*
*Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizare.*
*Vous passés en audace & Perse & Juvenal :*
*Mais sur le ton flateur Pinchêne est vôtre égal.*
*A ce discours,* GRAND ROI, *que pourrois-je répondre?*
*Je me sens sur ce point trop facile à confondre ,*
*Et sans trop relever des reproches si vrais ,*
*Je m'arreste à l'instant, j'admire, & je me tais.*





# EPISTRE IX.

## A MONSEIGNEUR LE M. DE SEIGNELAY SECRETAIRE D'ESTAT.

*Dangereux Ennemi de tout mauvais Flatteur,*
*Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule Auteur*
*Prêt a porter ton nom, de* l'Ebre jusqu'au Gange
*Croit te prendre aux filets d'une sotte loüange.*
*Aussi-tost ton esprit promt à se revolter*
*S'échappe, & rompt le piege où l'on veut l'arrêter.*
*Il n'en est pas ainsi de ces Esprits frivoles,*
*Que tout Flatteur endort au son de ses paroles,*
*Qui dans un vain Sonnet placés au rang des Dieux*
*Se plaisent à fouler l'Olympe radieux,*
*Et fiers du haut étage, où la Serre les loge,*
*Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.*
*Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.*
*Non, que tu sois pourtant de ces rudes Esprits*
*Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flatte.*
*Tu souffres la loüange adroite & delicate,*
*Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.*
*Mais un Auteur novice à répandre l'encens*
*Souvent à son Heros, dans un bizarre ouvrage,*
*Donne de l'encensoir au travers du visage:*

*Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,*
*Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.*
*Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.*
*Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,*
*Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele emporté,*
*Au lieu de peindre en lui la noble activité,*
*La solide vertu, la vaste intelligence,*
*Le zele pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,*
*La constante équité, l'amour pour les beaux arts,*
*Lui donnoit les vertus d'Alexandre & de Mars,*
*Et, pouvant justement l'égaler à Mecene,*
*Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene:*
*Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouïs*
*Bien-tost dans ce tableau reconnoîtroient LOUIS,*
*Et, glaçant d'un regard la Muse & le Poëte,*
*Imposeroient silence à sa verve indiscrete.*
*Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,*
*Et ne s'aplaudit point des qualités d'autrui.*
*Que me sert en effet qu'un admirateur fade*
*Vante mon embonpoint, si je me sens malade,*
*Si dans cet instant même un feu seditieux*
*Fait boüillonner mon sang, & petiller mes yeux.*
*Rien n'est beau que le Vrai; Le Vrai seul est aimable.*
*Il doit regner par tout, & même dans la fable,*
*De toute fiction l'adroite fausseté*
*Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.*

*Sçais-tu, pourquoi mes vers sõt lûs dãs les Provinces,*
*Sont recherchés du Peuple, & receus chés les Princes!*
*Ce n'est pas que leurs sons agreables, nombreux,*
*Soient toujours à l'oreille également heureux,*
*Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,*
*Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure:*
*Mais c'est qu'en eux le Vrai du Mensonge vainqueur*
*Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur:*
*Que le Bien & le Mal y sont prisés au juste.*
*Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguste,*
*Et que mon cœur toujours conduisant mon esprit*
*Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.*
*Ma pensée au grand jour partout s'offre & s'expose,*
*Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.*
*C'est par là quelquefois que ma rime surprend.*
*C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,*
*Ni tous ces vains amas de frivoles sornetes*
*Montre, Miroir d'amours, amitiés, amourettes*
*Dont le titre souvent est l'unique soutien,*
*Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.*
*Mais peut-être enyvré des vapeurs de ma Muse*
*Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.*
*Cessons de nous flatter. Il n'est Esprit si droit*
*Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.*
*Sans cesse on prend le masque, & quittãt la Nature,*
*On craint de se montrer sous sa propre figure.*

*Par là le plus sincere assés souvent déplaît.*
*Rarement un Esprit ose être ce qu'il est.*
*Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,*
*Cet Hōme à toujours fuir qui jamais ne vous quitte?*
*Il n'est pas sans esprit : mais né triste, & pezant,*
*Il veut être folâtre, évaporé, plaisant.*
*Il s'est fait de la joye une loi necessaire,*
*Et ne déplaist enfin, que pour vouloir trop plaire*
*La simplcité plaît sans étude & sans art.*
*Tout charme en un Enfant dont la langue sans fard.*
*A peine du filet encor débarassée*
*Sçait d'un air innocent bégayer sa pensée.*
*Le faux est toujours fade, ennuieux, languissant:*
*Mais la Nature est vraye, & d'abord on la sent.*
*C'est elle seule en tout qu'on admire, & qu'on aime.*
*Un Esprit né chagrin plaît par son chagrin même.*
*Chacun pris dans son air est agreable en soi.*
*Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.*
*Ce Marquis étoit né doux, commode, agreable.*
*On vantoit en tous lieux son ignorance aimable :*
*Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,*
*Il a pris un faux air, une sotte hauteur.*
*Il ne veut plus parler que de rime & de prose.*
*Des Auteurs décriés il prend en main la cause.*
*Il rit du mauvais goust de tant d'hommes divers,*
*Et va voir l'Opera, seulement pour les vers.*

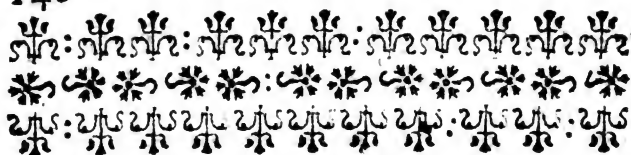
*Voulant ſe redreſſer ſoi-même on s'étropie,*
*Et d'un original on fait une copie.*
*L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.*
*Rien n'eſt beau, je reviens, que par la verité.*
*C'eſt par elle qu'on plaiſt, & qu'on peut long-temps (plaire*
*L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere,*
*En vain, par ſa grimace, un Bouffon odieux*
*A table nous fait rire, & divertit nos yeux.*
*Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.*
*Prenés-le teſte-à-teſte, oſtés-lui ſon theâtre.*
*Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un Coquin tenebreux,*
*Son viſage eſſuié n'a plus rien que d'affreux.*
*J'aime un eſprit aiſé qui ſe montre, qui s'ouvre,*
*Et qui plaiſt d'autant plus, que plus il ſe découvre.*
*Mais la ſeule Vertu peut ſouffrir la clarté.*
*Le Vice toujours ſombre aime l'obſcurité.*
*Pour paroître au grand jour, il faut qu'il ſe déguiſe.*
*C'eſt lui qui de nos mœurs a banni la franchiſe.*
*Jadis l'homme vivoit au travail occupé,*
*Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.*
*On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.*
*Le Normand même alors ignoroit le parjure.*
*Aucun Rheteur encore arrangeant le diſcours*
*N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours.*
*Mais ſi-toſt qu'aux Humains faciles à ſeduire*
*L'Abondance eut donné le loiſir de ſe nuire.*

*La Molleſſe amena la fauſſe Vanité.*
*Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté.*
*Pour éblouïr les yeux la Fortune arrogante*
*Affecta d'étaler une pompe inſolente.*
*L'or éclata par tout ſur les riches habits.*
*On polit l'émeraude, on tailla le rubis,*
*Et la laine & la ſoye en cent façons nouveles*
*Apprirent à quitter leurs couleurs natureles.*
*La trop courte Beauté monta ſur des patins.*
*La Coquette tendit ſes laqs tous les matins,*
*Et mettant la ceruſe & le plâtre en uſage*
*Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.*
*L'ardeur de s'enrichir chaſſa la Bonne-foi.*
*Le Courtizan n'eut plus de ſentimens à ſoi.*
*Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.*
*On vid par tout regner la baſſe flatterie.*
*Le Parnaſſe ſur tout fecond en Impoſteurs*
*Diffama le papier par ſes propos menteurs.*
*De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires*
*Stances, Odes, Sonnets, Epitres liminaires,*
*Où toujours le Heros paſſe pour ſans pareil,*
*Et fuſt-il louche & borgne eſt reputé Soleil.*
*Ne crois pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,*
*Que d'un frivole encens malignement avare*
*J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'univers.*
*La loüange agreable eſt l'ame des beaux vers.*

*Mais*

*Mais je tiens cõme toi qu'il faut qu'elle ſoit vraye,*
*Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye.*
*Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,*
*Et ſans crainte à tes yeux, on pourroit t'exalter.*
*Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës,*
*Il faudroit peindre en toi des verités connuës :*
*Décrire ton eſprit ami de la raiſon,*
*Ton ardeur pour ton Roi puiſée en ta maiſon,*
*A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,*
*Ta probité ſincere, utile, officieuſe.*
*Tel, qui haït à ſe voir peint en de faux portraits,*
*Sans chagrin voit tracer ſes veritables traits.*
*Condé mêmes Condé, ce heros formidable,*
*Et non moins qu'aux Flamans aux Flatteurs redoutable*
*Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit pinceau*
*Traçoit de ſes exploits le fidele tableau :*
*Et dans Seneffe en feu contemplant ſa peinture*
*Ne deſavoüiroit pas Malherbe ni Voiture.*
*Mais, malheur au poëte inſipide, odieux*
*Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuieux.*
*Il auroit beau crier,* premier Prince du monde,*
Courage ſans pareil, lumiere ſans ſeconde.
*Ses vers jettés d'abord, ſans tourner le feüillet,*
*Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet.* †

* Commencement du Poëme de Charlemagne.
† Fameux valet de pied de Monſeigneur le Prince.



# LETTRE
## A MONSEIGNEUR LE DUC DE VIVONE SUR SON ENTRÉE DANS LE FARE DE MESSINE.

MONSEIGNEUR,

*Sçavez-vous bien qu'un des plus seurs moyens pour empécher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire; Je veux que vous le soyés? Depuis que vous m'avez deffendu le serieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs vôtre derniere action a quelque chose de si grand, qu'en verité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile heroïque. Cependant je ne sçaurois me resoudre à ne vous pas obeïr en tout ce que vous m'ordonnés. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un serieux fade, ou de vous ennuier par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin, & dans le temps que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres, qui au defaut de la mienne pourront peut-être vous amuser agreable-*

*ment. Elles ſont dattées des champs Elyſées. L'une eſt de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du recit de vôtre dernier Combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en feliciter.*

*Voici celle de Balzac. Vous la reconnoiſtrés aiſément à ſon ſtile qui ne ſçauroit dire ſimplement les choſes, ni deſcendre de ſa hauteur.*

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elyſées 2. Juin.

Le bruit de vos actions reſſuſcite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un ſommeil eternel. Il fait parler le Silence même. La belle! l'éclatante! la glorieuſe conqueſte que vous avez faite ſur les Ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoûtumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mere nourrice de l'Italie. Les tonneres de cette flotte qui vous fermoit les avenuës de ſon port, n'ont fait que ſaluer vôtre entrée. Sa reſiſtance ne vous a pas arrêté plus long-temps qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de vôtre courſe, elle n'a pas ſeulement interrompu l'ordre de vôtre marche. Vous avez contraint à ſa veuë le Sud & le Nord de vous obeïr. Sans châtier la mer comme Xerxes vous l'avez renduë diſciplinable. Vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Eſpagnol humble. Aprés cela que ne peut-on point dire de vous? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune & du temps qu'elle produiſoit les Alexandres & les Céſars, n'a rien produit de ſi grand que ſous le regne de LOUIS XIV. Elle a donné aux François ſur ſon declin

ce que Rome n'a-pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans vôtre siecle en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entreveu l'idée dans les Romans & dans les Poëmes Heroïques. N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire, qu'au-de-là du Cocyte le merite n'est plus connu. Le vôtre, MONSEIGNEUR, est vanté ici d'une commune voix des deux côtez du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour mêmes de l'oubli. Il trouve des partizans zelés dans le païs de l'Indifference. Il met l'Acheron dans les interêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous si prevenuë des principes du Portique, si endurcie dans l'Ecole de Zenon, si fortifiée contre la joïe & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle! au moment que l'on vous nomme, & qui ne soit preste de dire avec vôtre Malherbe

*A la fin c'est trop de silence*
*En si beau sujet de parler.*

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous medite sans cesse dans mon repos; je m'occupe tout entier de vôtre idée, dans les longues heures de nôtre loisir: je crie continuellement, le grand Personnage! & si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumiere, que pour joüir de la souveraine felicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche avec combien de respect je suis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur BALZAC.

*Je ne sçai, MONSEIGNEUR, si ces violentes exagerations vous plairont, & si vous ne trouverez point que le stile de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en soit, jamais à mon avis il n'a prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous à en juger. Mais auparavant lisés, je vous prie, la Lettre de Voiture.*

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elysées 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand interest aux affaires des Vivans, & ne soyons pas trop portez à rire, je ne sçaurois pourtant m'empêcher de me réjouïr des grandes choses que vous faites au dessus de nôtre teste. Serieusement, vôtre dernier Combat fait un bruit de Diable aux Enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître vôtre gloire, dans un pays où l'on ne connoist point le Soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne sçai pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens, & le Roi depuis quelque temps nous les envoye ici fort doux & fort honnestes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Mediterranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il est dans toute son étenduë un seul Corsaire en seureté, & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulez que Thunis & Alger subsistent. Nous avons ici les Césars,

les Pompées , & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans vôtre maniere d'écarter tout ce qui s'oppose à vous. Sur tout César vous trouve tres-Cesar. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics . aux Theodorics, & à tous ces autres Conquerans en *ics* qui ne parlent fort bien de vôtre action : & dans le Tartare même, je ne sçai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confesse ingenûment, qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'est une verité dont vos Ennemis tombent d'accord. Neanmoins à voir le bien que vous avez fait à Messine , j'estime pour moi, que vous tenez beaucoup plus de l'Ange que du Diable : hors que les Anges ont la taille un peu plus legere que vous, & n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à-part, l'Enfer est extrêmement déchainé en vôtre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à vôtre conduite ; c'est le peu de soin que vous prenés quelquefois de vôtre vie. On vous aime assez en ce païs ci, pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez moi, MONSEIGNEUR , je l'ai déja dit en l'autre Monde, C'est fort peu de chose qu'un Demidieu, quand il est mort. Il n'est rien tel que d'estre vivant. Et pour moi, qui sçais maintenant par experience ce que c'est que de ne plus estre ; je fais ici la meilleure contenance que je puis ; Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fust-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein mêmes que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les rassembler : mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laissé en par-

tant à ces ſept Maîtreſſes que je ſervois, comme vous ſçavez, ſi fidelement toutes ſept a la fois. Pour mon eſprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a aſſuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous ſoupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjoûment. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de vôtre façon que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour leſquels je donnerois volontiers le panegyrique de Pline & deux de mes meilleures Lettres. Suppoſé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plûtôt. Car en verité, vous ne ſçauriez croire quelle incommodité c'eſt, que de n'avoir pas tout ſon eſprit: Sur tout lorſqu'on écrit à un Homme comme vous. C'eſt ce qui fait que mon ſtile aujourd'hui eſt ſi changé. Sans cela vous me verriez encore rire comme autrefois avec mon Compere le Brochet, & je ne ſerois pas reduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous diſant je ſuis

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur VOITURE.

*Voila les deux Lettres telles que je les ai receuës. Je vous les envoye écrites de ma main: parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, ſi je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit & une imitation du ſtile de ces deux Ecrivains. Vous ſçavez bien que Balzac & Voiture ſont deux hommes inimitables. Quand il ſeroit vrai pourtant que j'aurois eu recours à cette invention pour*

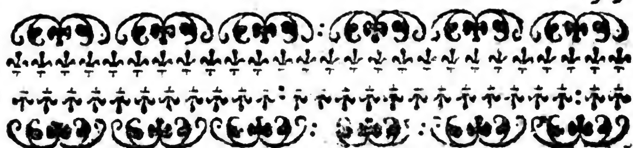
*vous divertir, aurois-je si grand tort ? & ne devroit-on pas au contraire m'estimer d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des loüanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement ? En un mot pourrois-je mieux faire voir avec quelle sincerité & quel respect. Je suis*

*MONSEIGNEUR,*

Vôtre, &c.



# L'ART POËTIQUE EN VERS.



# L'ART POËTIQUE.

## CHANT PREMIER.

*C'Est en vain qu'au Parnasse un temeraire Auteur*
*Pense de l'Art des vers atteindre la hauteur ;*
*S'il ne sent point du Ciel l'influence secrete,*
*Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte.*
*Dans son genie étroit il est toûjours captif.*
*Pour lui Phebus est sourd, & Pegaze est retif.*
*O Vous donc, qui brûlans d'une ardeur perilleuse*
*Courés du bel esprit la cariere épineuse ,*
*N'allés pas sur des vers sans fruit vous consumer,*
*Ni prendre pour genie une amour de rimer.*
*Craignés d'un vain plaisir les trompeuses amorces,*
*Et consultés long-temps vostre esprit & vos forces.*
*La Nature fertile en Esprits excellens ,*
*Sçait entre les Auteurs partager les talens.*
*L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme.*
*L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'Epigramme.*

*Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits.*
*Racan chanter Philis, les Bergers, & les bois.*
*Mais souvent un Esprit qui se flate, & qui s'aime,*
*Méconnoist son genie, & s'ignore soi-même.*
*Ainsi * Tel autrefois, qu'on vit avec Faret*
*Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,*
*S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,*
*Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,*
*Et poursuivant Moïse au travers des deserts,*
*Court avec Pharaon se noier dans les mers.*
*Quelque sujet qu'on traite ou plaisant, ou sublime,*
*Que toûjours le Bon sens s'accorde avec la Rime.*
*L'un l'autre vainement ils semblent se haïr,*
*La Rime est une esclave, & ne doit qu'obeïr.*
*Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,*
*L'esprit à la trouver aisément s'habituë,*
*Au joug de la Raison sans peine elle fléchit,*
*Et loin de la gêner la sert & l'enrichit.*
*Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,*
*Et pour la ratraper, le sens court aprés elle.*
*Aimés donc la Raison. Que toûjours vos écrits*
*Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.*
*La plusspart emportés d'une fougue insensée*
*Toûjours loin du droit sens vōt chercher leur pensée.*
*Ils croiroient s'abaisser dans leur vers monstrueux,*
*S'ils pensoient ce qu'un autre à pû penser cōme eux.*

* Saint Amant. Moïse sauvé.

*Evitons ces excez. Laissons à l'Italie*
*De tous ces faux brillans l'éclatante folie.*
*Tout doit tendre au Bon sens: mais pour y parvenir*
*Le chemin est glissant & penible à tenir.*
*Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tost on se noye.*
*La Raison pour marcher n'a souvent qu'une voye.*
*Un Auteur quelquefois trop plein de son objet*
*Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.*
*S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face:*
*Il me proméne aprés de terrasse en terrasse:*
*Ici s'offre un perron, là regne un corridor,*
*Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or:*
*Il compte des plafonds les ronds & les ovales.*
Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.*
*Je saute vingt feüillets pour en trouver la fin,*
*Et je me sauve à peine au travers du jardin.*
*Fuiés de ces Auteurs l'abondance sterile,*
*Et ne vous chargez point d'un détail inutile.*
*Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebuttant.*
*L'esprit rassasié le rejette à l'instant.*
*Qui ne sçait se borner, ne sceut jamais écrire.*
*Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.*
*Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.*
*J'évite d'estre long, & je deviens obscur.*
*L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nuë*
*L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nuë.*

* Vers de Scuderi.

Voulez-vous du Public meriter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un stile trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endor-(me.
On lit peu ces Auteurs nês pour nous ennuier
Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux! qui dans ses vers sçait d'une voix legere
Passer du grave au doux, du plaisant au severe.
Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi-que vous écriviez, évitez la bassesse.
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du Bon sens, le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, pleut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes.
Le plus mauvais Plaisant eut ses approbateurs,
Et, jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce stile enfin la Cour desabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf, du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.

*Que ce stile jamais ne soüille vostre ouvrage.*
*Imitons de Marot l'élegant badinage,*
*Et laissons le Burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.*
*Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brebeuf,*
*Même en une Pharsale, entasser sur les rives,*
De morts & de mourãs cent montagnes plaintives. *
*Prenés mieux vôtre ton : Soiés simple avec art,*
*Sublime sans orgueil, agreable sans fard.*
*N'offrés rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.*
*Ayez pour la cadence une oreille severe.*
*Que toûjours dans vos vers, le sens coupant les mots,*
*Suspende l'hemistiche, en marque le repos.*
*Gardés qu'une voyele à courir trop hastée,*
*Ne soit d'une voyele en son chemin heurtée.*
*Il est un heureux choix de mots harmonieux.*
*Fuiez des mauvais sons le concours odieux.*
*Le Vers le mieux rempli, la plus noble pensée*
*Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.*
*Durant les premiers ans du Parnasse François,*
*Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.*
*La Rime, au bout des mots assemblez sans mesure,*
*Tenoit lieu d'ornemens, de nombre, & de césure.*
*Villon sçût le premier, dans ces siecles grossiers,*
*Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers.*
*Marot bien-tost aprés fit fleurir les Ballades,*
*Tourna des Triolets, rima des Mascarades,*

* Vers de Brebeuf.

A des refrains reglez asservir les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre methode
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin :
Mais sa Muse, en François parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pedantesque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de si haut
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et reduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage Escrivain la langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps sert encor de modele.
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussi-tost commence à se détendre,
Et de vos vains discours promt à se détacher,
Ne suit point un Auteur qu'il faut toujours chercher.

Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toujours embarraſſées.
Le jour de la raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que noſtre idée eſt plus, ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.
Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée
Dans vos plus grãds excez vous ſoit toujours ſacrée.
En vain vous me frappés d'un ſon melodieux ;
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux ,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Soleciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi-qu'il faſſe, un méchant Ecrivain.
Travaillés à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide , & qui court en rimant
Marque moins, trop d'eſprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau qui ſur la molle arene
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier ſur un terrain fangeux.
Haſtez-vous lentement, & ſans perdre courage
Vingt fois ſur le métier remettez voſtre ouvrage.

Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez.
Ajoûtez quelquefois, & ſouvent effacez.
C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillẽt.
Des traits d'eſprit ſemez de temps en temps petillẽt.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu,
Que le debut, la fin, répondent au milieu:
Que d'un art delicat les pieces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties:
Que jamais du ſujet le Diſcours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la cenſure publique?
Soyez-vous à vous-même un ſevere Critique.
L'Ignorance toûjours eſt prête à s'admirer.
Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adverſaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur:
Mais ſçachez de l'Ami, diſcerner le Flateur.
Tel vous ſẽble aplaudir, qui vous raille & vous jouë
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous louë.
Un Flateur auſſi-toſt cherche à ſe recrier.
Chaque vers qu'il entend, le fait extazier.
Tout eſt charmant, divin, aucun mot ne le bleſſe.
Il trépigne de joie, il pleure de tendreſſe,
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux.
La Verité n'a point cét air impetueux.

*Un sage Ami toûjours rigoureux, inflexible,*
*Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.*
*Il ne pardonne point les endroits negligez.*
*Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangez.*
*Il reprime des mots l'ambitieuse emphaze.*
*Ici le sens le choque, & plus loin c'est la phraze.*
*Vôtre construction semble un peu s'obscurcir:*
*Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.*
*C'est ainsi que vous parle un Ami veritable.*
*Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable*
*A les proteger tous se croit interessé,*
*Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.*
*De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.*
*Ah! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,*
*Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid,*
*Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.*
*Ce tour ne me plaist pas. Tout le monde l'admire.*
*Ainsi toûjours constant à ne se point dédire;*
*Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,*
*C'est un titre chez-lui pour ne point l'effacer.*
*Cependant, à l'entendre, il cherit la critique.*
*Vous avez sur ses vers un pouvoir Despotique.*
*Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flater,*
*N'est rien qu'un piege adroit pour vous les reciter.*
*Aussi-tost il vous quitte, & content de sa Muse*
*S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.*

Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs
Nôtre siecle est fertile en sots Admirateurs,
Et sans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a chez les Courtisans
De tout temps rencontré de zelés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.



# CHANT II.

TElle qu'une Bergere, au plus beau jour de Fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens
Telle, aimable en son air, mais humble dans sõ stile,
Doit éclater sans pompe une élegante Idylle:
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers presomptueux.
Il faut que sa douceur flate, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là de depit la fluste & le haubois,
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.

*Au contraire, cet Autre abject en son langage*
*Fait parler ses Bergers, comme on parle au village.*
*Ses vers plats & grossiers dépoüillez d'agrément,*
*Toujours baisent la terre, & rampent tristement.*
*On diroit que Ronsard sur ses* pipeaux rustiques,
*Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,*
*Et changer, sans respect de l'oreille & du son,*
*Lycidas en Pierot, & Phylis en Thoinon.*

*Entre ces deux excez la route est difficile.*
*Suivés, pour la trouver, Theocrite & Virgile.*
*Que leurs tendres écrits par les Graces dictez*
*Ne quittent point vos mains jour & nuit feüilletez.*
*Seuls dãs leurs doctes vers ils pourrõt vous apprẽdre*
*Par quel art sans bassesse un Auteur peut descendre*
*Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,*
*Au combat de la flute animer deux Bergers;*
*Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce,*
*Chãger Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce*
*Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois*
*Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois.*
*Telle est de ce Poëme & la force & la grace.*
*D'un tõ un peu plus haut, mais pourtãt sans audace.*
*La plaintive Elegie en longs habits de deüil*
*Sçait les cheveux épars gemir sur un cercueil.*
*Elle peint des Amans la joie, & la tristesse,*
*Flate, menace, irrite, appaise une Maitresse:*
*Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,*
*C'est peu d'estre Poëte, il faut estre amoureux.*

* Virg. Eglog. 4.

*Leurs transports les plus doux ne sont que phrases*
*vaines.*
*Ils ne sçavent jamais que se charger de chaines,*
*Que benir leur martyre, adorer leur prison,*
*Et faire quereler les sens & la raison.*
*Ce n'estoit pas jadis, sur ce ton ridicule*
*Qu'Amour dictoit les vers que souspiroit Tibule :*
*Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,*
*Il donnoit de son Art les charmantes leçons.*
*Il faut que le cœur seul parle dans l'Elegie.*
*L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'energie*
*Eslevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,*
*Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.*
*Aux Athletes dans Pise, elle ouvre la bariere,*
*Châte un Vainqueur poudreux au bout de la cariere*
*Mene Achille sanglant aux bords du Simoïs,*
*Ou fait flechir l'Escaut sous le joug de Loüis.*
*Tantost comme une Abeille ardente à son ouvrage,*
*Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage :*
*Elle peint les festins, les danses, & les ris,*
*Vante un baiser cueilli sur les levres d'Iris*
Qui mollement resiste, & par un doux caprice, *
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
*Son stile impetueux souvent marche au hazard.*
*Chez elle un beau desordre est un effet de l'art.*
*Loin ces Rimeurs craintifs, dôt l'esprit plegmatique*

* Horat. Ode 12. lib. 2.

*Garde dans ses fureurs un ordre didactique :*
*Qui chantant d'un Heros les progrez éclatans,*
*Maigres Historiens, suivront l'ordre des temps.*
*Ils n'osent un moment perdre un sujet de veuë.*
*Pour prendre Dole, il faut que l'Isle soit renduë,*
*Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,*
*Ait fait déja tomber les rempars de Courtrai.*
*Apollon de son feu leur fut toûjours avare.*
*On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizare*
*Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,*
*Inventa du Sonnet les rigoureuses lois :*
*Voulut, qu'en deux Quatrains de mesure pareille*
*La Rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,*
*Et qu'ensuite, six vers artistement rangez*
*Fussent en deux Tercets par le sens partagez.*
*Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :*
*Lui-même en mesura le nombre & la cadence:*
*Deffendit qu'un vers foible y put jamais entrer,*
*Ni qu'un mot déja mis osast s'y remontrer.*
*Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.*
*Un Sonnet sans defauts vaut seul un long Poëme:*
*Mais en vain mille Auteurs y pensent arriver,*
*Et cet heureux Phénix est encore à trouver.*
*A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville*
*En peut-on admirer deux ou trois entre mille.*
*Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier,*

*N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.*
*Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,*
*La meſure eſt toujours trop longue ou trop petite.*
*L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,*
*N'eſt ſouvent, qu'un bon mot de deux rimes orné.*
*Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées*
*Furent de l'Italie en nos vers attirées.*
*Le Vulgaire éblouï de leur faux agrément,*
*A ce nouvel appas courut avidement*
*La faveur du Public excitant leur audace,*
*Leur nombre impetueux inonda le Parnaſſe.*
*Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.*
*Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.*
*La Tragedie en fit ſes plus cheres delices.*
*L'Elegie en orna ſes douloureux caprices.*
*Un Heros ſur la Scene eut ſoin de s'en parer,*
*Et ſans Pointe un Amant n'oſa plus ſoûpirer.*
*On vit tous les Bergers, dans leur plaintes nouvelles,*
*Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles.*
*Chaque mot eut toûjours deux viſages divers.*
*La proſe la receut auſſi bien que les vers.*
*L'Avocat au Palais en heriſſa ſon ſtile,*
*Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.*
*La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,*
*La chaſſa pour jamais des diſcours ſerieux,*
*Et dans tous ces écrits la declarant infame,*

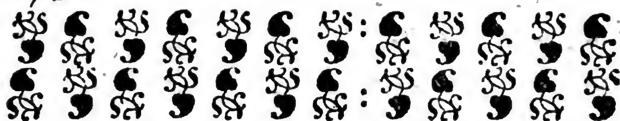
*Par*

*Par grace lui laissa l'entrée en l'Epigramme:*
*Pourveu que sa finesse éclatant à propos*
*Roulast sur la pensée, & non pas sur les mots.*
*Ainsi de toutes parts les desordres cesserent.*
*Toutefois à la Cour les Turlupins resterent,*
*Insipides Plaisans, Bouffons infortunez,*
*D'un jeu de mots grossiers partisans surannez.*
*Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine*
*Sur un mot en passant ne jouë & ne badine,*
*Et d'un sens détourné n'abuse avec succés:*
*Mais fuiez sur ce point un ridicule excés,*
*Et n'allez pas toûjours d'une pointe frivole*
*Aiguiser par la queuë une Epigramme folle.*
*Tout Poëme est brillant de sa propre beauté.*
*Le Rondeau né Gaulois a la naïveté.*
*La Ballade asservie à ses vieilles maximes*
*Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.*
*Le Madrigal plus simple, & plus noble en son tour,*
*Respire la douceur, la tendresse, & l'amour.*
*L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,*
*Arma la Verité du vers de la Satire.*
*Lucile le premier osa la faire voir:*
*Aux vices des Romains presenta le miroir:*
*Vengea l'humble Vertu, de la Richesse altiere,*
*Et l'honneste Homme à pied, du Faquin en litiere.*
*Horace à cette aigreur mesla son enjoûment.*

*On ne fut plus ni fat ni sot impunement :*
*Et, malheur à tout nom, qui propre à la censure,*
*Pût entrer dans un vers, sans rompre la mesure.*
*Perse en ses vers obscurs, mais serrez & pressans,*
*Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.*
*Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole*
*Poussa jusqu'à l'excés sa mordante hyperbole.*
*Ses ouvrages tout pleins d'affreuses veritez*
*Estincellent pourtant de sublimes beautez :*
*Soit que sur un écrit arrivé de Caprée* Satire 10.
*Il brise de Sejan la statuë adorée :*
*Soit qu'il fasse au Conseil courir les Senateurs,* Sat. 4.
*D'un Tyran soupçonneux, pâles adulateurs:*
*Ou que, poussant à bout la luxure Latine,*
*Aux Portefaix de Rome il vende Messaline.* Sat. 6.
*Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.*
*De ces Maistres sçavans disciple ingenieux*
*Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,*
*Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.*
*Heureux! si ses Discours craints du chaste Lecteur,*
*Ne se sentoient des lieux où frequentoit l'Auteur,*
*Et si du son hardi de ses rimes Cyniques,*
*Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.*
*Le Latin dans les mots brave l'honnesteté :*
*Mais le lecteur François veut estre respecté:*
*Du moindre sens impur la liberté l'outrage,*

*Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.*
*Je veux dans la Satire un esprit de candeur,*
*Et suis un effronté qui prêche la pudeur.*

*D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,*
*Le François né malin forma le Vaudeville,*
*Agreable Indiscret, qui conduit par le chant,*
*Passe de bouche en bouche, & s'accroist en marchāt.*
*La liberté Françoise en ses vers se déploie.*
*Cet Enfant de plaisir veut naistre dans la joie.*
*Toutefois n'allés pas, goguenard dangereux,*
*Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.*
*A la fin tous ces jeux, que l'atheïsme éleve,*
*Conduisent tristement le Plaisant à la Greve.*
*Il faut même en chansons du bon-sens & de l'art:*
*Mais pourtant on a veu le vin & le hazard*
*Inspirer quelquefois une Muse grossiere,*
*Et fournir sans genie un couplet à Lo****
*Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,*
*Gardés qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.*
*Souvent, l'Auteur altier de quelque chansonnette*
*Au même instant prend droit de se croire Poëte.*
*Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.*
*Il met tous les matins six Impromptus au net.*
*Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,*
*Si bien-tôt imprimant ses sottes rêveries,*
*Il ne se fait graver au devant du Recueïl,*
*Couronné de lauriers par la main de Nanteuïl.*



# CHANT III.

*IL n'est point de Serpent, ni de Monstre odieux,*
*Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.*
*D'un pinceau delicat l'artifice agreable*
*Du plus affreux objet fait un objet aimable.*
*Ainsi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs*
*d'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs,*
*D'Oreste parricide exprima les alarmes,*
*Et pour nous divertir nous arracha des larmes.*
*Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre épris,*
*Venés en vers pompeux y disputer le prix,*
*Voulés-vous sur la scene étaler des ouvrages,*
*Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,*
*Et qui toûjours plus beaux, plus ils sont regardez,*
*Soient au bout de vingt ans encor redemandez?*
*Que dans tous vos discours la passion émuë*
*Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.*
*Si d'un beau mouvement l'agreable fureur*
*Souvent ne nous remplit d'une douce* Terreur,
*Ou n'excite en nôtre ame une* Pitié *charmante,*
*En vain vous étalez une scene sçavante.*
*Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiedir*
*Un Spectateur toûjours paresseux d'applaudir,*

*Et qui des vains efforts de vostre Rhetorique ,*
*Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.*
*Le secret est d'abord de plaire & de toucher :*
*Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.*
*Que dés les premiers vers l'action preparée*
*Sans peine du sujet applanisse l'entrée.*
*Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,*
*De ce qu'il veut, d'abord ne sçait pas m'informer,*
*Et qui débroüillant mal une penible intrigue*
*D'un divertissement me fait une fatigue.*
*J'aimerois mieux encor qu'il declinast son nom,*
*Et dit : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon :*
*Que d'aller par un tas de confuses merveilles,*
*Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.*
*Le Sujet n'est jamais assez-tost expliqué.*
*Que le Lieu de la scene y soit fixe & marqué.*
*Un Rimeur, sans peril, de là les Pirenées*
*Sur la scene en un jour renferme des années.*
*Là souvent le Heros d'un spectacle grossier,*
*Enfant au premier acte, est barbon au dernier.*
*Mais nous que la Raison à ses regles engage ,*
*Nous voulons qu'avec art l'Action se ménage :*
*Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un seul Fait accompli*
*Tienne jusqu'à la fin le Theatre rempli.*
*Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroiable.*
*Le Vrai peut quelquefois n'être pas Vraisemblable.*

*Une merveille absurde est pour moi sans appas.*
*L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.*
*Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expose.*
*Les yeux en le voiant saisiroient mieux la chose:*
*Mais il est des objets, que l'Art judicieux*
*Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.*

*Que le trouble toûjours croissant de scene en scene*
*A son comble arrivé se débroüille sans peine.*
*L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,*
*Que lors qu'en un sujet d'intrigue enveloppé,*
*D'un secret tout à coup la verité connuë*
*Change tout, donne à tout une face imprevuë.*

*La Tragedie informe & grossiere en naissant*
*N'étoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,*
*Et du Dieu des raisins entonnant les loüanges,*
*S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.*
*Là le vin & la joie éveillant les esprits,*
*Du plus habile Chantre un Bouc estoit le prix.*
*Thespis fut le premier, qui barboüillé de lie,*
*Promena par les Bourgs cette heureuse folie,*
*Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,*
*Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.*
*Eschyle dans le Chœur jetta les personnages,*
*D'un masque plus honneste habilla les visages,*
*Sur les ais d'un theatre en public exhaussé,*
*Fit paroistre l'Acteur d'un brodequin chaussé.*

*Sophocle enfin donnant l'essor à son genie,*
*Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,*
*Interessa le Chœur dans toute l'Action,*
*Des vers trop rabotteux polit l'expression,*
*Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine*
*Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.*

*Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré*
*Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.*
*De Pelerins, dit-on, une troupe grossiere*
*En public à Paris y monta la premiere,*
*Et sottement zelée en sa simplicité*
*Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par pieté.*
*Le sçavoir à la fin dissipant l'ignorance,*
*Fit voir de ce projet la devote imprudence.*
*On chassa ces Docteurs prêchans sans mission.*
*On vit renaistre Hector, Andromaque, Ilion.*
*Seulement, les Acteurs laissans le masque antique,*
*Le violon tint lieu de Chœur & de musique.*

*Bien-tost l'Amour fertile en tendres sentimens*
*S'empara du Theatre, ainsi que des Romans*
*De cette Passion la sensible peinture*
*Est pour aller au cœur la route la plus sure.*
*Peignés donc, j'y consens, les Heros amoureux:*
*Mais ne m'en formés pas des Bergers doucereux.*
*Qu'Achille aime autrement que Tyrsis & Philene.*
*N'allés pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:*

*Et que l'amour souvent de remors combattu*
*Paroisse une foiblesse & non une vertu.*
*Des Heros de Roman fuiés les petitesses :*
*Toutefois, aux grãds cœurs donnés quelques foiblesses.*
*Achille déplairoit moins boüillant & moins promt.*
*J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.*
*A ces petits defauts marqués dans sa peinture,*
*L'esprit avec plaisir reconnoist la nature.*
*Qu'il soit sur ce modele en vos écrits tracé.*
*Qu'Agamemnon soit fier, superbe, interessé.*
*Que pour ses Dieux Enée ait un respect austere.*
*Conservés à chacun son propre caractere.*
*Des Siecles, des Païs, étudiés les mœurs.*
*Les climats font souvent les diverses humeurs.*
*Gardés donc de donner, ainsi que dans Clelie,*
*L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie,*
*Et, sous des noms Romains faisant nostre portrait,*
*Peindre Caton galant & Brutus dameret*
*Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.*
*C'est assés qu'en courant la fiction amuse.*
*Trop de rigueur alors seroit hors de saison :*
*Mais la Scene demande une exacte raison.*
*L'estroite bienseance y veut estre gardée.*
*D'un nouveau Personnage inventés-vous l'idée?*
*Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,*
*Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a veu d'abord.*

*Souvent, ſans y penſer, un Eſcrivain qui s'aime,*
*Forme tous ſes Heros ſemblables à ſoi-même.*
*Tout à l'humeur Gaſcone, en un Auteur Gaſcon:*
*Calprenede & Juba * parlent du même ton.*

*La Nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.*
*Chaque paſſion parle un different langage.*
*La Colere eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.*
*L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.*

*Que devant Troye en flamme Hecube deſolée*
*Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,*
*Ni ſans raiſon décrire en quels affreux païs,*
† Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
*Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles*
*Sont d'un Declamateur amoureux des paroles.*
*Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiés.*
*Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriés.*
*Ces grãds mots dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,*
*Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.*

*Le Theatre fertile en Cenſeurs pointilleux,*
*Chez nous pour ſe produire eſt un champ perilleux,*
*Un Auteur n'y fait pas de faciles conqueſtes.*
*Il trouve à le ſifler des bouches toûjours preſtes.*
*Chacun le peut traitter de Fat & d'Ignorant.*
*C'eſt un droit qu'à la porte on achete en entrant.*
*Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie:*
*Que tantoſt il s'éleve, & tantoſt s'humilie:*

* Heros de la Cleopatre. † Seneque Tragique Troad. Sc. I.

*Qu'en nobles sentimens il soit par tout fecond:*
*Qu'il soit aisé, solide, agreable, profond :*
*Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille:*
*Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille:*
*Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,*
*De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.*
*Ainsi la Tragedie agit, marche, & s'explique.*

*D'un air plus grand encor la Poësie Epique.*
*Dans le vaste recit d'une longue action,*
*Se soutient par la Fable, & vit de fiction.*
*Là pour nous enchanter tout est mis en usage;*
*Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.*
*Chaque Vertu devient une Divinité.*
*Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.*
*Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre:*
*C'est Jupiter armé pour effraier la Terre.*
*Un orage terrible aux yeux des Matelots,*
*C'est Neptune en couroux qui gourmande les flots.*
*Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse:*
*C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse*
*Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,*
*Le Poëte s'égaye en mille inventions,*
*Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choses,*
*Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.*

*Qu'Enée & ses vaisseaux par le vent écartés*
*Soient aux bords Africains d'un orage emportés;*

*Ce n'est qu'une avanture ordinaire & commune,*
*Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.*
*Mais que Junon constante en son aversion*
*Poursuive sur les flots les restes d'Ilion :*
*Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,*
*Ouvre aux Vents mutinés les prisons d'Eolie :*
*Que Neptune en couroux, s'élevant sur la mer,*
*D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,*
*Delivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache ;*
*C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache ;*
*Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur :*
*La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur :*
*Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,*
*Qu'un froid Historien d'une Fable insipide.*
*C'est donc bien vainement que nos Auteurs deceus,*
*Bannissant de leurs vers ces ornemens receus,*
*Pensent faire agir Dieu, ses Saints, & ses Prophetes,*
*Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes :*
*Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer :*
*N'offrent rien qu'Astaroth, Belzebut, Lucifer.*
*De la foi d'un Chrêtien les mysteres terribles*
*D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.*
*L'Evangile à l'esprit n'offre de tous costés*
*Que penitence à faire, & tourmens merités :*
*Et de vos fictions le mêlange coupable,*
*Même à ses veritez donne l'air de la Fable.*

*Et quel objet enfin à presenter aux yeux,*
*Que le Diable toûjours heurlant contre les Cieux,*
*Qui de vostre Heros veut rabaisser la gloire,*
*Et souvent avec Dieu balance la victoire?*
*Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succés.*
*Je ne veux point ici lui faire son procés:*
*Mais quoi-que nostre Siecle à sa gloire publie.*
*Il n'eut point de son Livre illustré l'Italie;*
*Si son sage Heros toûjours en oraison,*
*N'eust fait que mettre enfin Sathan à la raison,*
*Et si Renaud Argant, Tancrede, & sa Maistresse*
*N'eussent de son sujet égayé la tristesse.*
*Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet Chrêtien,*
*Un Auteur follement idolâtre & Payen.*
*Mais dans une profane & riante peinture,*
*De n'oser de la Fable emploier la figure,*
*De chasser les Tritons de l'empire des eaux,*
*D'oster à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,*
*D'empêcher que Caron dans la fatale barque,*
*Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque;*
*C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,*
*Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.*
*Bien-tost ils defendront de peindre la Prudence:*
*De donner à Themis ni bandeau, ni balance:*
*De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:*
*Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main:*

*Et par tout des discours, comme une idolatrie,*
*Dans leur faux zele, iront chasser l'Allegorie.*
*Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur:*
*Mais pour nous, bannissons une vaine terreur,*
*Et n'allons point parmi nos ridicules songes,*
*Du Dieu de verité, faire un Dieu de mensonges.*
*La Fable offre à l'esprit mille agrémens divers.*
*Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.*
*Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idomenée,*
*Helene, Menelas, Paris, Hector, Enée.*
*O le plaisant projet d'un Poëte ignorant,*
*Qui de tant de Heros va choisir Childebrand!*
*D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bizarre*
*Rend un Poëme entier, ou burlesque ou barbare.*
*Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne lasser?*
*Faites choix d'un Heros propre à m'interesser,*
*En valeur éclatant, en vertus magnifique.*
*Qu'en lui, jusqu'aux defauts, tout se mõtre heroïque:*
*Que ses faits surprenans soient dignes d'estre oüis:*
*Qu'il soit tel que Cesar, Alexandre, ou Loüis,*
*Non, tel que Polynice, & son perfide frere.*
*On s'ennuie aux exploits d'ũ Conquerant vulgaire.*
*N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.*
*Le seul couroux d'Achille avec art ménagé*
*Remplit abondamment une Iliade entiere.*
*Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.*

*Soiez vif & pressé dans vos Narrations.*
*Soiez riche & pompeux dans vos Descriptions.*
*C'est là qu'il faut du vers étaler l'élegance.*
*N'y presentez jamais de basse circonstance.*
*N'imitez pas ce Fou, qui decrivant les mers*
*Et peignant au milieu de leurs flots entrouvers*
*L'Hebreu sauvé du joug de ses injustes Maistres,* *
*Met pour le voir passer les poissons aux fenestres.*
*Peint le petit Enfant qui* va, saute, revient,
Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.
*Sur de trop vains objets c'est arrêter la veuë.*
*Donnez à vostre ouvrage une juste étenduë.*

*Que le debut soit simple & n'ait rien d'affecté.*
*N'allez pas dés l'abord sur Pegaze monté,*
*Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,*
Je chante le Vainqueur des vainqueurs de la terre. †
*Que produira l'Auteur, aprés tous ces grand cris?*
*La montagne en travail enfante une souris.*
*O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,*
*Qui sans faire d'abord de si haute promesse,*
*Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,*
Je chante les combats, & cet Homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
*Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu:*
*Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.*

* Les poissons ébahis les regardent passer. Moïse Sauvé.
† Alaric. l. 1.

*Bien-tost vous la verrez, prodiguant les miracles,*
*Du destin des Latins prononcer les oracles,*
*De Styx, & d'Acheron peindre les noirs torrens,*
*Et déja les Césars dans l'Elisée errans.*

*De Figures sans nombre égayez vostre ouvrage.*
*Que tout y fasse aux yeux une riante image.*
*On peut estre à la fois & pompeux & plaisant,*
*Et je hais un Sublime ennuieux & pesant.*
*J'aime mieux Arioste & ses fables comiques,*
*Que ces Auteurs toujours froids & melancoliques,*
*Qui dans leur sõbre humeur se croiroiẽt faire affrõt,*
*Si les Graces jamais leur déridoient le front.*

*On diroit que pour plaire, instruit par la Nature*
*Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.*
*Son livre est d'agrémens un fertile tresor.*
*Tout ce qu'il a touché, se convertit en or.*
*Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce.*
*Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.*
*Une heureuse chaleur anime ses discours.*
*Il ne s'égare point en de trop longs détours.*
*Sans garder dans ses vers un ordre methodique,*
*Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique.*
*Tout, sans faire d'aprests, s'y prepare aisément.*
*Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.*
*Aimez donc ses écrits, mais d'une amour sincere.*
*C'est avoir profité que de sçavoir s'y plaire.*

*Un Poëme excellent où tout marche, & ſe ſuit,*
*N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.*
*Il veut du temps, des ſoins, & ce penible ouvrage*
*Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentiſſage.*
*Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,*
*Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,*
*Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,*
*Fierement prend en main la trompette heroïque.*
*Sa Muſe dereglée, en ſes vers vagabonds,*
*Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds,*
*Et ſon feu dépourveu de ſens & de lecture*
*S'éteint à chaque pas faute de nourriture.*
*Mais en vain le Public prompt à le mépriſer*
*De ſon merite faux le veut deſabuſer:*
*Lui-même applaudiſſant à ſon maigre genie,*
*Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.*
*Virgile au prix de lui n'a point d'invention.*
*Homere n'entend point la noble fiction.*
*Si contre cet arreſt le ſiecle ſe rebelle,*
*A la poſterité d'abord il en appelle.*
*Mais attendant qu'ici le Bon ſens de retour*
*Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,*
*Leurs tas au magaſin cachez à la lumiere*
*Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.*
*Laiſſons-les donc entre eux s'eſcrimer en repos,*
*Et ſans nous égarer ſuivons noſtre propos.*

*Des succés fortunez du spectacle tragique,*
*Dans Athenes nâquit la Comedie antique.*
*Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaisans*
*Distilla le venin de ses traits médisans.*
*Aux accez insolens d'une bouffonne joie,*
*La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.*
*On vid, par le public un Poete avoüé*
*S'enrichir aux dépens du merite joüé,*
*Et Socrate par lui dans* un chœur de Nüées, *
*D'un vil amas de peuple attirer les huées.*
*Enfin de la licence on arresta le cours.*
*Le Magistrat, des lois emprunta le secours,*
*Et rendant par edit les Poetes plus sages,*
*Deffendit de marquer les noms ni les visages.*
*Le Theatre perdit son antique fureur.*
*La Comedie apprit à rire sans aigreur,*
*Sans fiel & sans venin sceut instruire & reprendre,*
*Et plût innocemment dans les vers de Ménandre.*
*Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir*
*S'y vid avec plaisir, on crût ne s'y point voir.*
*L'avare des premiers rit du tableau fidele*
*D'un Avare souvent tracé sur son modele;*
*Et mille fois un Fat finement exprimé*
*Méconnut le portrait sur lui-même formé.*

*Que la Nature donc soit vôtre étude unique,*
*Auteurs, qui pretendez aux honneurs du Comique.*

* Les Nuées, Comedie d'Aristoph.

Quiconque voit bien l'Hõme,& d'un esprit profond
De tant de cœurs cachez a penetré le fond :
Qui sçait bien ce que c'est qu'ũ Prodigue, un Avare,
Un honnête Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une scene heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre agir, & parler.
Presentez-en par tout les images naïves :
Que chacun y soit péint des couleurs les plus vives.
La Nature fecõde en bizarre portraits,
Dans chaque ame est marquée à de differens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paroistre :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le Temps qui change tout, chãge aussi nos humeurs.
Chaque Age a ses plaisirs, son esprit, & ses mœurs.

Un ieune Hõme toujours boüillant dãs ses caprices,
Est promt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Retif à la censure, & fou dans les plaisirs.

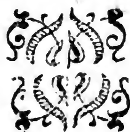
L'Age viril plus meur, inspire un air plus sage,
Se pousse auprés des Grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort, songe à se maintenir,
Et loin dans le present regarde l'avenir.

La Vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les tresors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le present, & vante le passé,

*Inhabile aux plaiſirs, dont la jeuneſſe abuſe,*
*Blâme en eux les douceurs, que l'Age lui refuſe.*
*Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,*
*Un Vieillard en jeune Homme, un jeune Homme en vieillard*
*Eſtudiez la Cour, & connoiſſez la ville,*
*L'une & l'autre eſt toujours en modeles fertile.*
*C'eſt par là que Moliere illuſtrant ſes écrits*
*Peut-être de ſon Art eut remporté le prix;*
*Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,*
*Il n'euſt point fait ſouvent grimacer ſes figures,*
*Quitté pour le bouffon, l'agreable & le fin,*
*Et ſans honte à Terence allié Tabarin.*
*Dans ce ſac ridicule où * Scapin s'enveloppe,*
*Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.*
*Le Comique ennemi des ſoupirs & des pleurs*
*N'admet point en ſes vers de tragiques douleurs:*
*Mais ſon emploi n'eſt pas d'aller dans une place,*
*De mots ſales & bas charmer la populace.*
*Il faut que ſes Acteurs badinent noblement:*
*Que ſon nœud bien formé ſe dénouë aiſément:*
*Que l'Action marchant où la raiſon la guide,*
*Ne ſe perde jamais dans une Scene vuide:*
*Que ſon ſtile humble & doux ſe releve à propos:*
*Que ſes diſcours par tout fertiles en bons mots*
*Soient pleins de paſſions finement maniées;*
*Et les ſcenes toujours l'une à l'autre liées.*

* Comedie de Moliere.

*Aux dépens du Bon ſens gardez de plaiſanter.*
*Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.*
*Contemplez de quel air, un Pere dans Terence*
*Vient d'un Fils amoureux gourmander l'imprudẽce:*
*De quel air cet Amant écoute ſes leçons,*
*Et court chez ſa Maiſtreſſe oublier ces chanſons.*
*Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable;*
*C'eſt un Amant, un Fils, un Pere veritable.*
*J'aime ſur le Theatre un agreable Auteur*
*Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,*
*Plaiſt par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.*
*Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiere équivoque,*
*Qui pour me divertir n'a que la ſaleté;*
*Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux tretaux monté,*
*Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornetes fades,*
*Aux Laquais aſſemblez joüer ſes Maſcarades.*





# CHANT IV.

*DAns Florence jadis vivoit un Medecin,*
*Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin.*
*Lui seul y fit long-temps la publique misere.*
*Là le Fils orphelin lui redemande un Pere.*
*Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.*
*L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de sené.*
*Le rhûme à son aspect se change en pleuresie.*
*Et par lui la migraine est bien-tost phrenesie.*
*Il quitte enfin la ville en tous lieux detesté.*
*De tous ses Amis morts un seul Ami resté*
*Le mene en sa maison de superbe structure;*
*C'estoit un riche Abbé fou de l'architecture.*
*Le Medecin d'abord semble né dans cet art:*
*Déja de bâtimens parle comme Mansard:*
*D'un salon qu'on éleve il condamne la face:*
*Au vestibule obscur, il marque une autre place:*
*Approuve l'escalier tourné d'autre façon.*
*Son Ami le conçoit & mande son Maçon.*
*Le Maçon vient, écoute, approuve, & se corrige.*
*Enfin, pour abreger un si plaisant prodige,*
*Nôtre Assassin renonce à son art inhumain,*
*Et desormais la regle & l'equierre à la main,*
*Laissant de Galien la science suspecte,*
*De méchant Medecin devient bon Architecte.*

*Son exemple est pour nous un precepte excellent.*
*Soiez plutost Maçon, si c'est vostre talent,*
*Ouvrier estimé dans un art necessaire,*
*Qu'Ecrivain du commun & Poëte vulgaire.*
*Il est dans tout autre Art des degrez differens.*
*On peut avec honneur remplir les seconds rangs:*
*Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,*
*Il n'est point de degrés du mediocre au pire.*
*Les vers ne souffrent point de mediocre Auteur.*
*Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du Lecteur,*
*Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,*
*Et les ais chez Billaine * à regret les endurent.*
*Un Fou du moins fait rire & peut nous égaier :*
*Mais un froid Ecrivain ne sçait rien qu'ennuier.*
*J'aime mieux Bergerac † & sa burlesque audace,*
*Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.*
*Ne vous enyvrez point des éloges flateurs*
*Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs*
*Vous dõne en ces Reduits prompts à crier, merveille:*
*Tel écrit recité se soûtient à l'oreille,*
*Qui dans l'impression au grand jour se montrant,*
*Ne soûtient pas des yeux le regard penetrant.*
*On sçait de cent Auteurs l'avanture tragique :*
*Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.*
*Ecoutez tout le monde, assidu consultant.*
*Un Fat quelquefois ouvre un avis important.*

* Fameux Libraire.
† Cyrano Bergerac Auteur du voyage de la Lune.

*Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,*
*En tous lieux aussi-tost ne courez pas les lire.*
*Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux*
*Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux*
*Aborde en recitant quiconque le saluë,*
*Et poursuit de ses vers les Passans dans la ruë.*
*Il n'est Temple si saint des Anges respecté,*
*Qui soit contre sa Muse un lieu de seureté.*
*Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous censure,*
*Et souple à la raison corrigez sans murmure.*
*Mais ne vous rendez pas dés qu'un Sot vous reprẽd.*
*Souvent dans son orgueil un subtil Ignorant*
*Par d'injustes dégousts combat toute une Piece,*
*Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.*
*On a beau refuter ses vains raisonnemens:*
*Son esprit se complaist dans ses faux jugemens,*
*Et sa foible raison de clarté dépourveuë.*
*Pense que rien n'échappe à sa debile veuë.*
*Ses conseils sont à craindre, & si vous les croyés,*
*Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyés.*
*Faite choix d'un Censeur solide & salutaire,*
*Que la raison conduise, & le sçavoir éclaire,*
*Et dont le crayon seur d'abord aille chercher*
*L'endroit que l'on sent foible, & qu'õ se veut cacher.*
*Lui seul éclaircira vos doutes ridicules:*
*De vostre esprit tremblant levera les scrupules.*

*C'eſt lui qui vous dira, par quel tranſport heureux,*
*Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux*
*Trop reſſerré par l'Art, ſort des regles preſcrites,*
*Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.*
*Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.*
*Tel excelle à rimer qui juge ſottement.*
*Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la Ville,*
*Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.*
*Auteurs, preſtez l'oreille à mes inſtructions.*
*Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?*
*Qu'en ſçavantes leçons voſtre Muſe fertile*
*Par tout joigne au plaiſant, le ſolide & l'utile.*
*Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,*
*Et veut mettre à profit ſon divertiſſemēt.*
*Que vôtre ame & vos mœurs peints dans tous vos (ouvrages*
*N'offrent jamais de vous que de nobles images.*
*Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,*
*Qui de l'honneur en vers infames deſerteurs,*
*Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,*
*Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable*
*Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits*
*Qui banniſſant l'amour de tous chaſtes écrits,*
*D'un ſi riche ornement veulent priver la Scene:*
*Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene.*
*L'amour le moins honneſte exprimé chaſtement,*
*N'excite point en nous de honteux mouvement.*

*Didon*

*Didon a beau gemir & m'étaler ses charmes;*
*Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.*
*Un Auteur vertueux dans ses vers innocens*
*Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les sens:*
*Son feu n'allume point de criminelle flamme.*
*Aimez donc la vertu, nourrissés-en vostre ame.*
*En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,*
*Le vers se sent toûjours des bassesses du cœur.*
*Fuiés sur tout, fuiés ces basses jalousies,*
*Des vulgaires esprits malignes phrenesies.*
*Un sublime Ecrivain n'en peut estre infecté.*
*C'est un vice qui suit la Mediocrité.*
*Du Merite éclatant cette sombre Rivale*
*Contre lui chez les Grands incessamment cabale;*
*Et sur les pieds en vain tâchant de se hausser,*
*Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.*
*Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.*
*N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.*
*Que les vers ne soient pas vôtre eternel emploi.*
*Cultivés vos amis : soiés homme de foi.*
*C'est peu d'être agreable & charmant dans un livre:*
*Il faut sçavoir encore & converser & vivre.*
*Travaillez pour la gloire, & qu'un sordide gain*
*Ne soit jamais l'objet d'un illustre Ecrivain.*
*Je sçai qu'un noble Esprit peut sans honte & sans crime*
*Tirer de son travail un tribut legitime:*

*Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommés,*
*Qui dégoutez de gloire, & d'argent affamés,*
*Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,*
*Et font d'un art divin un métier mercenaire.*

*Avant que la Raiſon s'expliquant par la voix*
*Euſt inſtruit les Humains, euſt enſeigné des loix:*
*Tous les Hommes ſuivoient la groſſiere Nature,*
*Diſperſez dans les bois couroient à la paſture.*
*La force tenoit lieu de droit & d'équité:*
*Le meurtre s'exerçoit avec impunité.*
*Mais du Diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe*
*De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe:*
*Raſſembla les Humains dans les foreſts épars:*
*Enferma les Cités de murs & de remparts:*
*De l'aſpect du ſupplice effraya l'Inſolence,*
*Et ſous l'apui des loix mit la foible Innocence.*
*Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.*
*Delà ſont nés ces bruits receus dans l'Univers,*
*Qu'aux accès, dont Orphée emplit les mōts de Thrace,*
*Les Tygres amollis dépoüilloient leur audace:*
*Qu'aux accords d'Amphiō les pierres ſe mouvoient,*
*Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.*
*L'Harmonie en naiſſant produiſit ces miracles.*
*Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles.*
*Du ſein d'un Preſtre émû d'une divine horreur,*
*Apollon par des vers exhala ſa fureur.*

*Bien-tost ressuscitant les Heros des vieux âges*
*Homere aux grands exploits anima les courages.*
*Hesiode à son tour, par d'utiles leçons,*
*Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.*
*En mille écrits fameux la sagesse tracée*
*Fut à l'aide des vers aux Mortels annoncée,*
*Et par tout des esprits ses preceptes vainqueurs,*
*Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.*
*Pour tant d'heureux bienfaits les Muses reverées*
*Furent d'un juste encens dans la Grece honnorées,*
*Et leur Art attirant le culte des Mortels,*
*A sa gloire en cent lieux vit dresser des Autels.*
*Mais enfin l'Indigence amenant la Bassesse,*
*Le Parnasse oublia sa premiere noblesse.*
*Un vil amour du gain infectant les esprits,*
*De mensonges grossiers soüilla tous les écrits,*
*Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,*
*Trafiqua du discours, & vendit les paroles.*
*Ne vous flétrissés point par un vice si bas.*
*Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,*
*Fuiés ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.*
*Ce n'est point sur ses bords qu'habite la Richesse.*
*Aux plus sçavans Auteurs, comme aux plus grãds Guerriers,*
*Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.*
*Mais, quoi? dans la disette une Muse affamée*

Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée.
Un Auteur qui preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul quand il voit les Ménades,
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour diner le ſuccez d'un Sonnet.

Il eſt vrai : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiecle, où toûjours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards?
Ou d'un Prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence.

Muſes, dictés ſa gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Heros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les foreſts.
Que pour lui l'Epigramme aiguize tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur, dãs une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,

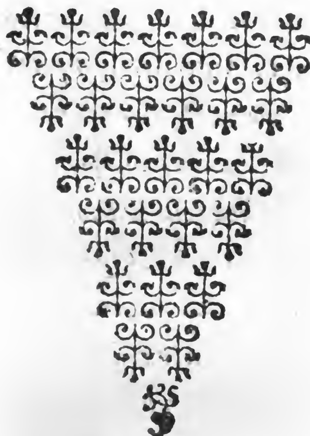
*Fera marcher encor les rochers & les bois ?*
*Chantera le Batave éperdu dans l'orage,*
*Soi même se noiant pour sortir du naufrage :*
*Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,*
*Dans ces affreux assauts du Soleil éclairés.*

*Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle*
*Vers ce Vainqueur rapide, aux Alpes vous appelle.*
*Déja Dole & Salins sous le joug ont ployé.*
*Bezançon fume encore sur son Roc foudroyé.*
*Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues*
*Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?*
*Est-ce encore en fuiant, qu'ils pensent l'arrêter,*
*Fiers du honteux honneur d'avoir sceu l'éviter?*
*Que de remparts détruits ! Que de villes forcées?*
*Que de moissons de gloire en courant amassées!*
*Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports.*
*Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.*

*Pour, moi qui jusqu'ici nouri dans la Satyre,*
*N'ose encor manier la trompette & la lyre :*
*Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,*
*Vous animer du moins de la voix & des yeux :*
*Vous offrir ces leçons que ma Muse au Parnasse*
*Rapporta jeune encor du commerce d'Horace,*
*Seconder vôtre ardeur, échauffer vos esprits,*
*Et vous montrer de loin la couronne & le prix.*

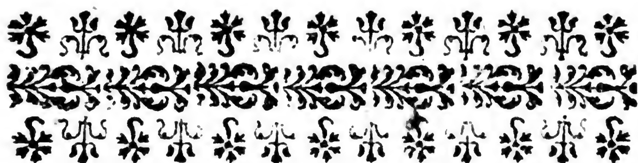
*Mais aussi pardonnez, si plein de ce beau zele,*

*De tous vos pas fameux obſervateur fidele,*
*Quelquefois du bon or, je ſepare le faux,*
*Et des Auteurs groſſiers j'attaque les defaux,*
*Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent neceſſaire,*
*Plus enclin à blâmer, que ſçavant à bien faire.*



# LE LUTRIN

*POËME HEROÏQUE.*



# LE LUTRIN

## POËME HEROÏQUE.

### CHANT PREMIER.

*JE chante les combats, & ce Prelat terrible*
*Qui par ses lõgs travaux, & sa force invincible,*
*Dans une illustre Eglise exerçant son grand cœur*
*Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.*
*C'est en vain que le Chantre, appuié d'un vain titre,*
*Deux fois l'en fit oster par les mains du Chapitre.*
*Ce Prelat sur le banc de son Rival altier,*
*Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier,*
*Muse redi moi donc, quelle ardeur de vengeance*
*De ces Hommes sacrez rompit l'intelligence,*
*Et troubla si long-temps deux celebres Rivaux.*
*Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots?*
*Et toi fameux Heros, dont la sage entremise.*
*De ce schisme naissant débarassa l'Eglise;*

*Viens d'un regard heureux animer mon projet*
*Et garde toi de rire en ce grave ſujet.*
*Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,*
*Paris voioit fleurir ſon antique Chapelle.*
*Ses Chanoines vermeils & brillans de ſanté*
*S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oyſiveté.*
*Sans ſortir de leurs licts plus doux que leurs hermi-*
*Ces pieux Faineans faiſoient chanter Matines, (nes,*
*Veilloient à bien diner, & laiſſoient, en leur lieu,*
*A des Chantres gagés le ſoin de loüer Dieu.*
*Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,*
*Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,*
*Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,*
*S'arreſta prés d'un arbre au pied de ſon Palais.*
*Là, d'un œil attentif, contemplant ſon empire,*
*A l'aſpect du tumulte, elle même s'admire.*
*Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,*
*Accourir à grands flots ſes fideles Normans.*
*Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,*
*Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, La Nobleſſe,*
*Et par tout, des Plaideurs les eſcadrons épars*
*Faire autour de Themis flotter ſes étendars.*
*Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,*
*Garde, au ſein du tumulte, une aſſiete tranquille.*
*Elle ſeule la brave, elle ſeule aux procés*
*De ſes paiſibles murs veut deffendre l'accés.*

*La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offence,*
*Fait sifler ses serpens, s'excite à la vengeance.*
*Sa bouche se remplit d'un poison odieux,*
*Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.*
*Quoi? dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,*
*J'aurai pû jusqu'ici broüiller tous les Chapitres,*
*Diviser Cordeliers, Carmes & Celestins?*
*J'aurai fait soûtenir un siege aux Augustins?*
*Et cette Eglise seule à mes ordres rebelle*
*Nourrira dans son sein une paix éternelle?*
*Suis-je donc la Discorde? & parmi les Mortels,*
*Qui voudra desormais encenser mes autels?*
*A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,*
*Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:*
*Elle peint de bourgeons son visage guerrier,*
*Et s'en va de ce pas trouver le Tresorier.*
*Dans le reduit obscur d'une alcove enfoncée,*
*S'éleve un lict de plume à grands frais amassée.*
*Quatre rideaux pompeux, par un double contour,*
*En deffendent l'entrée à la clarté du jour.*
*Là parmi les douceurs d'un tranquille silence,*
*Regne sur le duvet une heureuse Indolence.*
*C'est là que le Prelat muni d'un déjeuner,*
*Dormant d'un leger somme, attendoit le dîner.*
*La Jeunesse en sa fleur brille sur son visage:*
*Son menton sur son sein descend à double étage:*

*Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,*
*Fait gemir les coussins sous sa molle épaisseur.*
*La Deesse, en entrant, qui voit la nappe mise*
*Admire un si bel ordre & reconnoist l'****
*Et marchant à grand pas vers le lieu du repos,*
*Au Prelat sommeillant, elle adresse ces mots.*
*Tu dors? Prelat, tu dors? & là-haut à ta place,*
*Le Chantre aux yeux du Chœur étale son audace,*
*Chante les* Oremus, *fait des Processions,*
*Et répand à grands flots les benedictions.*
*Tu dors? attens-tu donc, que sans bulle & sans titre*
*Il te ravisse encor le Rochet & la Mitre?*
*Sors de ce lit oyseux, qui te tient attaché,*
*Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.*
*Elle dit: & du vent de sa bouche prophane,*
*Lui soufle avec ces mots l'ardeur de la chicane.*
*Le Prelat se réveille, & plein d'émotion*
*Lui donne toutefois la benediction.*
*Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guespe en furie*
*A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie:*
*Le superbe Animal agité de tourmens,*
*Exhale sa douleur en longs mugissemens.*
*Tel le fougueux Prelat, que ce songe épouvante,*
*Querele en se levant & Laquais & Servante:*
*Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur,*
*Même avant le dîner, parle d'aller au Chœur.*

*Le prudent Gilotin, son Aumônier fidele,*
*En vain par ses conseils sagement le rapelle:*
*Lui montre le peril: Que midi va sonner:*
*Qu'il va faire s'il sort refroidir le diner.*
*Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,*
*Quand le dîner est prest, vous appelle à l'Office?*
*De vôtre dignité soutenés mieux l'éclat.*
*Est-ce pour travailler que vous estes Prelat?*
*A quoi bon ce dégoust & ce zele inutile?*
*Est-il donc pour ieuner Quatre-temps, ou Vigile?*
*Reprenez vos esprits & souvenez-vous bien,*
*Qu'un dîner réchauffé ne valut iamais rien.*
*Ainsi, dit Gilotin, & ce Ministre sage*
*Sur table, au même instant, fait servir le potage.*
*Le Prelat voit la soupe, & plein d'un saint respect*
*Demeure quelque-temps muët à cet aspect.*
*Il cede, il dine enfin: mais toujours plus farouche,*
*Les morceaux trop hastez se pressent dans sa bouche.*
*Gilotin en gemit, & sortant du fureur,*
*Chez tous ses Partisans va semer la terreur.*
*On voit courir chez lui leurs troupes éperduës:*
*Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës,*
*Quand le Pygmée altier redoublant ses efforts,*
*De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.*
*A l'aspect impréveu de leur foule agreable,*
*Le Prelat radouci veut se lever de table.*

Son viſage n'a plus cet air ſi furibon.
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honnorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe:
Il l'avale d'un trait: & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-toſt que du nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert: & ſoudain la nappe eſtant levée,
Le Prelat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.

Illuſtres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſoûtenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, maiſtre enfin d'un Chapitre inſenſé,
Seul à Magnificat je me vois encenſé.
Souffrirez-vous toûjours qu'ũ orgueilleux m'outrage?
Que le Chantre à vos yeux détruiſe vôtre ouvrage,
Vſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi
Donne à voſtre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin même encor, ce n'eſt point un menſonge;
(Une Divinité me l'a fait voir en ſonge)
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le Benedicat vos.
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.

Le Prelat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement pourſuivre ſon diſcours.
Ses ſanglots redoublez en arrêtent le cours.
Le zelé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,

*Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.*
*Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,*
*Arrive dans la chambre, un baston à la main.*
*Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:*
*Il sçait de tous les temps les differens usages:*
*Et son rare sçavoir, de simple Marguillier,*
*L'éleva par degrez au rang de Cheffecier.* *
*A l'aspect du Prelat qui tombe en défaillance,*
*Il devine son mal, il se ride, il s'avance,*
*Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs.*
*Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,*
*Prelat, & pour sauver tes droits & ton empire,*
*Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.*
*Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux*
*Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,*
*Sur ce rang d'ais serrez qui forment sa closture,*
*Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,*
*Dont les flancs élargis, de leur vaste contour*
*Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.*
*Derriere ce Lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,*
*A peine sur son banc on discernoit le Chantre:*
*Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux*
*Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.*
*Mais un Demon fatal à cette ample machine,*
*Soit qu'une main la nuit eust hasté sa ruine,*
*Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnast le destin,*

* C'est celuy qui a soin des Chapes & de la Cire.

*Fit tomber à nos yeux le Pupitre un matin.*
*J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:*
*Il falut l'emporter dans nostre Sacristie,*
*Où depuis trente hyvers sans gloire enseveli,*
*Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.*
*Enten-moi donc, Prelat. Dés que l'ombre tranquille*
*Viendra d'un crespe noir envelopper la ville:*
*Il faut que trois de nous, sans tumulte, & sãs bruit,*
*Partent à la faveur de la naissante nuit,*
*Et du Lutrin rompu reünissant la masse,*
*Aillent d'un zele adroit le remettre en sa place.*
*Si le Chantre demain ose le renverser,*
*Alors de cent Arrests tu le peux terrasser.*
*Pour soutenir tes droits, que le Ciel authorise,*
*Abisme tout plutost, c'est l'esprit de l'Eglise.*
*C'est par là qu'un Prelat signale sa vigueur.*
*Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.*
*Ces vertus dans Aleth peuvent estre en usage:*
*Mais dans Paris, plaidons: c'est là nostre partage.*
*Tes benedictions dans le trouble croissant,*
*Tu pourras les répandre & par vingt, & par cent:*
*Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,*
*Les répandre à ses yeux, & le benir lui-même.*
*Ce discours aussi tost frappe tous les esprits,*
*Et le Prelat charmé l'approuve par des cris.*
*Il veut que sur le champ dans la troupe on choisisse*

*Les Trois que Dieu destine à ce pieux office.*
*Mais chacun pretend part à cet illustre emploi.*
*Le sort, dit le Prelat, vous servira de loi.*
*Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.*
*Il dit, on obeït, on se presse d'écrire.*
*Aussi-tost trente noms sur le papier tracez*
*Sont au font d'un bonnet par billets entassez.*
*Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,*
*Guillaume enfant de chœur prête sa main novice.*
*Son front nouveau tondu, symbole de candeur,*
*Rougit en approchant d'une honneste pudeur.*
*Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,*
*Benis trois fois les noms, & trois fois les remuë.*
*Il tourne le bonnet. L'Enfant tire : & Brontin*
*Est le premier des noms qu'apporte le Destin.*
*Le Prelat en conçoit un favorable augure,*
*Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure:*
*On se taist, & bien-tost on voit paroistre au jour*
*Le nom, le fameux nom de l'Horloger la Tour.*
*Ce nouvel Adonis, à la taille legere,*
*Est l'unique souci d'Anne son Horlogere.*
*Ils s'adorent l'un l'autre, & ce couple charmant*
*S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement:*
*Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage*
*L'Official a joint le nom de mariage.*
*Cet Horloger superbe est l'effroi du cartier,*

Et ſon courage eſt peint ſur ſon viſage altier.
Un des noms reſte encor. & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les reſaſſe.
Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant porte-croix,
Boirude Sacriſtain, cher apui de ton Maiſtre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom paroître?
On dit, que ton front jaune, & ton teint ſans couleur
Perdit en ce moment ſon antique paſleur;
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur guerriere,
Pour ſauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'Arbitre des Humains
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-toſt on ſe leve, & l'aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prelat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.







# CHANT II.

CEpendant cet Oyseau qui prônes les merveilles,
Ce Monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas,
La Renommée enfin, d'une course legere,
Va porter la terreur au sein de l'Horlogere:
Lui dit que son Epoux d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste recit tremblante, desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teste échevelée,
Et trop seure d'un mal, qu'on pense lui celer:
Oses-tu bien encor, Traistre, dissimuler?
Dit-elle, & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hymenée,
Ni ton Epouse enfin toute prête à perir,
Ne sçauroient donc t'oster cette ardeur de courir?
Perfide, si du moins à ton devoir fidele
Tu veillois pour regler quelque horloge nouvele;
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Eglise?

*Où vas-tu, cher Epoux : Eſt-ce que tu me fuis?*
*As tu donc oublié tant de ſi douces nuicts ?*
*Quoi? d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes?*
*Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes ,*
*Si mon cœur de tout temps facile à tes deſirs*
*N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs;*
*Si pour te prodiguer mes plus tendres careſſes*
*Je n'ai point exigé ni ſermens ni promeſſes ;*
*Si toi ſeul à mon lict enfin eus toujours part,*
*Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.*

*En achevant ces mots, cette Amante enflammée*
*Sur un placet voiſin tombe demi pâmée.*
*Son Epoux s'en emeut, & ſon cœur éperdu*
*Entre deux paſſions demeure ſuſpendu :*
*Mais enfin rappellant ſon audace premiere.*

*Ma Femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiere:*
*Je ne veux point nier les ſolides bienfaits*
*Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits :*
*Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,*
*Avant que tes faveurs ſortent de ma memoire,*
*Mais ne preſume pas, qu'en te donnant ma foi,*
*L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loi.*
*Si le Ciel en mes mains euſt mis ma deſtinée,*
*Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hymenée:*
*Et ſans nous oppoſer ces devoirs pretendus ,*
*Nous gouſterions encor des plaiſirs deffendus.*

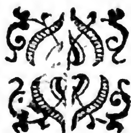
*Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.*
*Ne m'oste pas l'honneur d'élever un Pupitre:*
*Et toi même donnant un frein à tes desirs*
*Raffermi ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.*
*Que te dirai-je enfin ? c'est le Ciel qui m'apelle :*
*Une Eglise, un Prelat m'engage en sa querelle.*
*Il faut partir : j'y cours : dissipe tes douleurs,*
*Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.*
*Il la quite à ces mots. Son Amante effarée*
*Demeure le teint pasle, & la veuë égarée ;*
*La force l'abandonne & sa bouche trois fois*
*Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.*
*Elle fuit, & de pleurs inondant son visage,*
*Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage,*
*Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,*
*Sa servante Alizon la rattrape, & la suit.*
*Les ombres cependant sur la ville épanduës*
*Du faiste des maisons descendent dans les ruës:*
*Le souper hors du Chœur chasse les Chapelains,*
*Et de Chantres beuvans les cabarets sont pleins.*
*Le redouté Brontin, que son devoir éveille,*
*Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,*
*D'un vin, dont Gilotin, qui sçavoit tout prevoir,*
*Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.*
*L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude*
*Il est bien-tost suivi du Sacristain Boirude,*

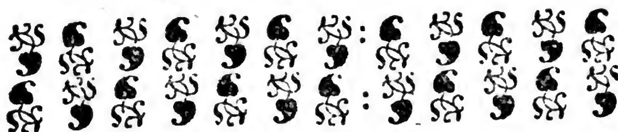
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Horloger réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin: Déja le jour plus ſombre
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantoſt l'allegreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la Pareſſe?
Marche, & ſui nous du moins où l'honneur nous at-(tend.
L'Horloger indigné rougit en l'écoutant:
Auſſi-toſt de longs clous il prend une poignée:
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée:
Et derriere ſon dos qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant, il ſe met à leur tête.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'apprête.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune qui du Ciel voit leur demarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joie, en les voiant, pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air qui gemit du cri de l'horrible Deeſſe,
Va juſques dans Ciſteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les plaiſirs nonchalans folaſtrent à l'entour.

*L'un paîtrit dãs un coin l'embõpoint des Chanoines,*
*L'autre broye en riant le vermillon des Moines :*
*La Volupté la sert avec des yeux dévots,*
*Et toûjours le Sommeil lui verse des pavots.*
*Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.*
*La Mollesse à ce bruit se réveille se trouble.*
*Quand la Nuit, qui déja va tout envelopper,*
*D'un funeste recit vient encor la frapper :*
*Lui conte du Prelat l'entreprise nouvelle.*
*Aux pieds des murs sacrez d'une Sainte Chapelle*
*Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,*
*Marcher à la faveur de ses voiles épais.*
*La Discorde en ce lieu menace de s'accroistre.*
*Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroistre,*
*Qui doit y soûlever un peuple de mutins.*
*Ainsi le Ciel l'écrit au livre des Destins.*
*A ce triste Discours, qu'un long soûpir acheve,*
*La Mollesse en pleurant sur un bras se releve,*
*Ouvre un œil languissant, & d'une foible voix,*
*Laisse tomber ces mots, quelle interrompt vingt fois.*
*O Nuit, que m'as-tu dit? Quel Demon sur la Terre*
*Soufle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?*
*Helas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,*
*Où les Rois s'honoroient du nom de Faineans.*
*S'endormoient sur le Trône, & me servãt sans honte*
*Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?*

*Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible Cour.*
*On repoſoit la nuit: On dormoit tout le jour.*
*Seulemẽt au Printemps, quãd Flore dans les plaines*
*Faiſoit taire des Vents les bruyantes haleines,*
*Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,*
*Promenoient dans Paris le Monarque indolent.*
*Ce doux ſiecle n'eſt plus. Le Ciel impitoiable*
*A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.*
*Il brave mes douceurs: il eſt ſourd à ma voix:*
*Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.*
*Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.*
*L'Eſté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.*
*J'entens à ſon ſeul nom tous mes Sujets fremir.*
*En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir:*
*Loin de moy ſon courage entraîné par la gloire*
*Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire.*
*Je me fatiguerois, à te tracer le cours*
*Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.*
*Je croiois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,*
*Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.*
*Mais en vain j'eſperois y regner ſans effroi:*
*Moines, Abbés, Prieurs, tout s'arme contre moi.*
*Par mon exil honteux la Trape eſt annoblie.*
*J'ai vu dans Saint Denis la reforme eſtablie.*
*Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux:*
*Et la Regle déja ſe remet dans Clervaux.*

*Cisteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle*
*Conservoit du vieux temps l'oysiveté fidelle*
*Et voici qu'un Lutrin prest à tout renverser,*
*D'un séjour si cheri vient encor me chasser.*
*O Toi, de mon repos compagne aimable & sombre,*
*A de si noirs forfaits presteras-tu ton ombre?*
*Ah! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'Amour,*
*Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour:*
*Du moins ne permets pas.... La Mollesse oppressée*
*Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,*
*Et lasse de parler, succombant sous l'effort,*
*Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.*





# CHANT III.

*Mais la Nuit aussi-tost de ses aisles affreu-*
*ses,*
*Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses:*
*Revole vers Paris, & hâtant son retour,*
*Déja de Monlheri voit la fameuse tour.*
*Ses murs dont le sommet se dérobe à la veuë.*
*Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nuë,*
*Et presentant de loin leur objet ennuieux,*
*Du Passant qui le fuit, semblent suivre les yeux.*
*Mille oiseaux effraians, mille corbeaux funebres*
*De ces murs desertez habitent les tenebres.*
*Là depuis trente hyvers un Hibou retiré*
*Trouvoit contre le jour un refuge assûré.*
*Des desastres fameux ce Messager fidele*
*Sçait toûjours des malheurs la premiere nouvele,*
*Et tout prest d'en semer le présage odieux,*
*Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.*
*Aux cris, qu'à son abord vers le Ciel il envoie,*
*Il rend tous ses Voisins attristez de sa joie.*
*La plaintive Progné de douleur en fremit:*
*Et dans les bois prochains Philomele en gemit.*

*Sui moi, lui dit la Nuit. L'Oyseau plein d'allegresse*
*Reconnoist à ce ton la voix de sa Maistresse.*
*Il la suit: & tous deux, d'un cours precipité,*
*De Paris à l'instant abordent la Cité.*
*Là s'élançant d'un vol, que le vent favorise,*
*Ils montent au sommet de la fatale Eglise.*
*La Nuit baisse la veuë, & du haut du clocher*
*Observe les Guerriers, les regarde marcher.*
*Elle voit l'Horloger, qui d'une main legere,*
*Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,*
*Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,*
*Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.*
*Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abusée*
*Se promet dans mon ombre une victoire aisée.*
*Mais allons, il est temps qu'ils connoissent la Nuit.*
*A ces mots regardant le Hibou qui la suit,*
*Elle perce les murs de la voute sacrée,*
*Jusqu'en la Sacristie elle s'ouvre une entrée,*
*Et dans le ventre creux du Pupitre fatal*
*Va placer de ce pas le sinistre Animal.*
*Mais les trois Chãpions pleins de vin, & d'audace,*
*Du Palais cependant passent la grande place:*
*Et suivans de Bacchus les auspices sacrez,*
*De l'auguste Chapelle ils montent les degrez.*
*Ils atteignoient déja le superbe Portique,*
*Où Ribou le Libraire, au fond de sa boutique,*

*Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépost*
*L'amas toûjours entier des écrits de Bursost.*
*Quand Boirude, qui voit que le peril approche,*
*Les arreste, & tirant un fusil de sa poche,*
*Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instãt*
*Il fait jaillir un feu qui petille en sortant:*
*Et bien-tost au brazier d'une mêche enflammée,*
*Montre, à l'aide du souffre, une cire allumée*
*Cet Astre tremblotant, dont le jour les conduit,*
*Est pour eux un Soleil au milieu de la nuit.*
*Le Temple à sa faveur est ouvert par Boirude.*
*Ils passent de la Nef la vaste solitude,*
*Et dans la Sacristie entrant, non sans terreur,*
*En percent jusqu'au fond la tenebreuse horreur.*
*C'est-là que du Lutrin gist la machine énorme.*
*La Troupe quelque temps en admire la forme.*
*Quand l'Horloger qui tient les momens precieux.*
*Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,*
*Dit-il, le temps est cher, portons-le dans le Temple.*
*C'est-là qu'il faut demain qu'un Prelat le contẽple.*
*Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,*
*Lui-même se courbant s'appreste à le rouler.*
*Mais à peine il y touche, ô prodige incroiable!*
*Que du Pupitre sort une voix effroiable.*
*Brontin en est émû: le Sacristain paslit:*
*Et l'Horloger commence à regretter son lit.*

*Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :*
*Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine*
*L'Oyſeau ſort en couroux, & d'un cri menaçant*
*Acheve d'étonner l'Horloger paſliſſant.*
*De ſes aiſles dans l'air ſecoüant la pouſſiere,*
*Dans la main de Boirude il éteint la lumiere.*
*Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :*
*Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.*
*Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſſent,*
*D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe heriſſent :*
*Et bien-toſt, au travers des ombres de la nuit,*
*Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.*
*Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,*
*D'Ecoliers libertins une Troupe indocile,*
*Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,*
*Va tenir quelquefois un Brelan deffendu :*
*Si du veillant Argus la figure effrayante,*
*Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe preſente,*
*Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt deſerté,*
*Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.*
*La Diſcorde, qui voit leur honteuſe diſgrace,*
*Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,*
*Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacez,*
*S'appreſte à réünir ſes Soldats diſperſez.*
*Auſſi-toſt de Sidrac elle emprunte l'image :*
*Elle ride ſon front, alonge ſon viſage,*

*Sur un bâton noüeux laisse courber son corps ,*
*Dont la Chicane semble animer les ressorts,*
*Prend un cierge en sa main, & d'une voix cassée,*
*Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.*
*Lâches, où fuiés-vous? Quelle peur vous abbat?*
*Aux cris d'un vil Oiseau vous cedez sans combat.*
*Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?*
*Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace?*
*Que feriez-vous, helas! si quelque exploit nouveau*
*Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?*
*S'il faloit sans amis, briguant une audience,*
*D'un Magistrat glacé soûtenir la presence :*
*Ou d'un nouveau procés, hardi Solliciteur,*
*Aborder sans argent un Clerc de Rapporteur ?*
*Croiez-moi, mes Enfans: je vous parle à bon titre.*
*J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre :*
*Et le Barreau n'a point de monstre si hagards,*
*Dont mon œil n'ait cent fois soûtenu les regards.*
*Tous les jours sans trëbler j'assiegeois leurs passages.*
*L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.*
*Le moindre d'entre nous sans argent, sans appui,*
*Eust plaidé le Prelat & le Chantre avec lui.*
*Le Monde, de qui l'âge avance les ruïnes ,*
*Ne peut plus enfanter de ces ames divines :*
*Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus,*
*De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abbatus.*

Songez, quel deshonneur va soüiller vôtre gloire,
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine insolent,
Au seul mot de Hibou, vous soûrire en parlant.
Vostre ame à ce penser de colere murmure:
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont reservez,
Et ressouvenez-vous quel Prelat vous servez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincele.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appele.
Que le Prelat surpris d'un changement si prompt
Apprenne la vengeance aussi-tost que l'affront.

En achevant ces mots, la Deesse guerriere
De son pied trace en l'air un sillon de lumiere,
Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laisse tous pleins de sa Divinité.

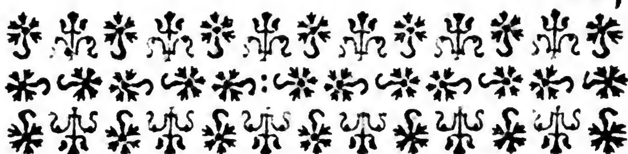
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat celebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre:
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons poussez
Furent presque à tes yeux ouverts & renversez:
Ta Valeur arrestant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.

La colere à l'instant succedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.

Ils rentrent. L'Oyseau sort. L'Escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.
Aussi-tost dans le Chœur la Machine emportée
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi pouris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & raprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émûs, les voûtes en mugissent,
Et l'Orgue même en pousse un long gemissement.
Que fais-tu Chantre, helas! dans ce triste moment?
Tu dors d'un profond sõme, & ton cœur sans alarmes
Ne sçait pas qu'on bastit l'instrument de tes larmes.
O! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeste appareil!
Avant que de souffrir qu'on en posast la masse;
Tu viendrois en Apostre expirer dans ta place,
Et martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous, & ta teste au marteau.

Mais déja sur ton banc la Machine enclavée
Est durant ton sommeil à ta honte eslevée.
Le Sacristain acheve en deux coups de rabot:
Et le Pupitre enfin tourne sur son pivot.





# CHANT IV.

LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Apelloient à grand bruit les Chantres à Matines:
Quand leur Chef agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublez de sa voix douloureuse,
Tous ses Valets tremblans quittent la plume oyseuse.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un Maistre si saint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à sa garde est commise:
Valet souple au logis, fier Huissier à l'Eglise.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble vostre sommeil?
Quoi? voulez-vous au Chœur prevenir le Soleil?
Ah! dormez: & laissez à des Chantres vulgaires,
Le soin d'aller si-tost meriter leurs salaires.
Ami, lui dit le Chantre encor pasle d'horreur,
N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.
Mesles plûtost ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux:

*Quand l'esprit enyvré d'une douce fumée*
*J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.*
*Là triomphant aux yeux des Chantres impuissans,*
*Je benissois le peuple, & j'avalois l'encens :*
*Lorsque du fond caché de nostre Sacristie,*
*Une épaisse nuée à longs flots est sortie,*
*Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bluastre éclat,*
*M'a fait voir un Serpent conduit par le Prelat.*
*Du corps de ce Dragon plein de souffre & de nitre,*
*Une teste sortoit en forme de Pupitre,*
*Dont le triangle affreux tout herissé de crins,*
*Surpassoit en grosseur nos plus épais Lutrins.*
*Animé par son guide en siflant il s'avance :*
*Contre moi sur mon banc, je le vois qui s'élance.*
*J'ai crié, mais en vain : & fuiant sa fureur,*
*Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.*
*Le Chantre s'arrestant à cet endroit funeste,*
*A ses yeux effraiez laisse dire le reste.*
*Girot en vain l'assure, & riant de sa peur,*
*Nomme sa vision l'effet d'une vapeur,*
*Le desolé Vieillard qui hait la raillerie,*
*Lui defend de parler, sort du lit en furie.*
*On apporte à l'instant ses somptueux habits,*
*Où sur l'oüate molle éclate le tabis :*
*D'une longue soutane il endosse la moire,*
*Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,*

*Et saisit en pleurant ce rochet, qu'autrefois*
*Le Prelat trop jaloux lui rogna de trois doigts.*
*Aussi-tost d'un bonnet ornant sa teste grise,*
*Déja l'aumusse en main il marche vers l'Eglise,*
*Et hastant de ses ans l'importune langueur,*
*Court, vole & le premier arrive dans le Chœur.*
*O Toi, qui sur ces bords qu'une eau dormãte moüille,**
*Vis cõbattre autrefois le Rat & la Grenoüille:*
*Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau*
*Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau:* *
*Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,*
*Pour chanter le dépit, la colere, la rage,*
*Que le Chantre sentit allumer dans son sang*
*A l'aspect du Pupitre élevé sur son banc.*
*D'abord pasle & muët, de colere immobile,*
*A force de douleur, il demeura tranquile:*
*Mais sa voix s'échapant au travers des sanglots,*
*Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots.*
*La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,*
*Que m'a fait voir un songe, helas! trop veritable.*
*Je le voi ce Dragon tout prest à m'égorger,*
*Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.*
*Prelat, que t'ai-je fait? Quelle rage envieuse*
*Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuse?*
*Quoi? même dans ton lit, Cruel, entre deux draps,*
*Ta profane fureur ne se repose pas?*

* Homere a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles.
* La Secchia rapita. Poëme Ital.

*O Ciel! quoi? ſur mon banc une honteuſe maſſe*
*Deſormais me va faire un cachot de ma place?*
*Inconnu dans l'Egliſe, inviſible en ce lieu*
*Je ne pourrai donc plus eſtre vû que de Dieu?*
*Ah! plûtoſt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe.*
*Renonçons à l'autel, abandonnons l'Office,*
*Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,*
*Ne voions plus un Chœur, où l'on ne vous voit plus,*
*Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquile*
*Joüira ſur ſon banc de ma rage inutile,*
*Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé*
*Tourner ſur le pivot où ſa main l'a placé.*
*Non, s'il n'eſt abattu, je ne ſçaurois plus vivre.*
*A moi, Girot. Je veux que mon bras m'en délivre.*
*Periſſons s'il le faut: mais de ſes ais briſez*
*Entraînons, en mourant, les reſtes diviſez.*
*A ces mots, d'une main par la rage affermie,*
*Il alloit terraſſer la Machine ennemie,*
*Lors qu'en ce ſacré lieu, par un heureux hazard,*
*Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard*
*Qui de tout temps pour lui brûlant d'un même zele*
*Gardent pour le Prelat une haine fidele.*
*A l'aſpect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur.*
*Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.*
*Abattons, diſent-ils, ſa ſuperbe machine:*
*Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruine,*

*Et que tantoſt aux yeux du Chapitre aſſemblé*
*Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.*
*Ces mots des mains du Châtre arrachent le Pupitre.*
*J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le Chapitre.*
*Sus donc, allez tous deux, par de ſaints hurlemens,*
*Réveiller de ce pas les Chanoines dormans.*
*Partez. Mais à ce mot, les Champions paſliſſent :*
*De l'horreur du peril leurs courages fremiſſent.*
*Ah! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous?*
*De grace moderez un aveugle couroux.*
*Nous pourrions réveiller des Châtres & des Moines:*
*Mais même avant l'Aurore éveiller des Chanoines!*
*Qui jamais l'entreprit ? Qui l'oſeroit tenter ?*
*Eſt-ce un projet, ô Ciel ! qu'on puiſſe executer ?*
*Hé! Seigneur: quand nos cris pourroient du fond des ruës*
*De leurs appartemens percer les avenuës:*
*Apeller ces valets autour d'eux étendus,*
*De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,*
*Et penetrer ces licts au bruit inacceſſibles :*
*Penſez-vous, au moment que ces Dormeurs paiſibles*
*De la teſte une fois preſſent un oreiller,*
*Que la voix d'un Mortel puiſſe les réveiller ?*
*Deux Châtres feront-ils, dãs l'ardeur de vous plaire*
*Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pû faire ?*
*Ah! je voy bien où tend tout ce diſcour trompeur,*
*Reprend le chaud Vieillard, le Prelat vous fait peur.*

*Je vous ay vû cent fois sous sa main benissante*
*Courber servilement une épaule tremblante.*
*Hé bien, allez, sous lui fléchissés les genoux.*
*Je sçaurai réveiller les Chanoines sans vous.*
*Viens, Girot, seul ami qui me reste fidele.*
*Prenons du saint Jeudi la bruiante Cresselle.* *
*Suy-moi. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui*
*Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.*
*Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée*
*Par les mains de Girot la Cresselle est tirée.*
*Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts*
*Du lugubre instrument font crier les ressorts.*
*Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale*
*Monte dans le Palais, entre dans la grand'Sale,*
*Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,*
*Fait sortir le Demon du tumulte & du bruit.*
*Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillẽt.*
*Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.*
*L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,*
*Et que l'Eglise brusle une seconde fois.*
*L'autre encor agité de vapeurs plus funebres*
*Pense être au Jeudy saint, croit que l'on dit Tenebres,*
*Et déja tout confus tenant midi sonné,*
*En soi-même fremit de n'avoir point dîné.*
*Ainsi, lors que tout prest à briser cent murailles,*
*LOUIS, la foudre en main, abandonnant Versailles*

* Instrument dont on se sert le Ieudi saint au lieu des Cloches.

*Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,*
*Fait dans les champs de Mars déploier ses drapeaux*
*Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,*
*Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,*
*Bruxelle attend le coup qui la doit foudroier,*
*Et le Batave encore est prêt à se noyer.*
*Mais en vain dans leurs licts un juste effroi les presse*
*Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.*
*Pour les en arracher Girot s'inquietant*
*Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.*
*Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance:*
*Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.*
*Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant,*
*Flate d'un doux espoir son appetit naissant.*
*Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente!*
*A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,*
*Le Chantre desolé lamentant son malheur,*
*Fait mourir l'appetit, & naistre la douleur.*
*Le seul Chanoine Evrard d'abstinence incapable,*
*Ose encor proposer qu'on apporte la table.*
*Mais il a beau presser, aucun ne lui répond.*
*Quand le premier rompant ce silence profond,*
*Alain tousse, & se leve, Alain ce sçavant homme,*
*Qui de Bauny vingt fois a leu toute la Somme,*
*Qui possede Abely, qui sçait tout Raconis,*
*Et même entend, dit-on, le Latin d'Akempis.*

*N'en doutez point, leur dit ce sçavant Canoniste,*
*Ce coup part, j'en suis seur, d'une main Janseniste,*
*Mes yeux en sont témoins: j'ay vû moi-même hier.*
*Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.*
*Arnaud, cet Heretique ardent à nous dêtruire,*
*Par ce Ministre adroit tente de le seduire.*
*Sans doute il aura leu dans son Saint Augustin*
*Qu'autrefois Saint Loüis erigea ce Lutrin.*
*Il va nous inonder des torrens de sa plume.*
*Il faut pour luy répondre, ouvrir plus d'un volume.*
*Consultons sur ce point quelque Auteur signalé.*
*Voions, si des Lutrins Bauny n'a point parlé.*
*Estudions enfin, il en est temps encore,*
*Et pour ce grand projet, tantost dés que l'Aurore*
*Rallumera le jour dans l'Onde enseveli,*
*Que chacun prenne en main le moëleux Abeli.* *

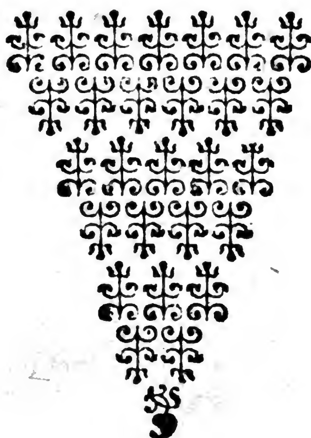
*Ce conseil impreveu de nouveau les étonne*
*Sur tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.*

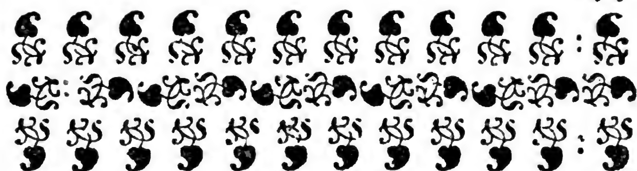
*Moi? dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau*
*J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?*
*O le plaisant conseil! non, non, songeons à vivre*
*Va maigrir, si tu veux, & secher sur un livre.*
*Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran:*
*Je sçai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an:*
*Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.*
*Vingt muids rangez chez moi font ma Bibliotheque.*

* Fameux Auteur qui a fait la Moële Theologique. Medulla Theologica.

*En plaçant un Pupitre on croit nous rabaisser,*
*Mon bras seul sans Latin sçaura le renverser.*
*Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve ?*
*J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.*
*C'est-là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprests?*
*Du reste déjeunons, Messieurs, & beuvons frais.*
*Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,*
*Rétablit l'appetit, rechauffe le courage :*
*Mais le Chantre sur tout en paroist rassuré.*
*Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.*
*Allons sur sa ruïne assurer ma vengeance.*
*Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence,*
*Et qu'au retour tantost un ample déjeurner*
*Long-temps nous tienne à table, & s'unisse au diner.*
*Aussi tost il se leve, & la Troupe fidele,*
*Par ces mots attirans sent redoubler son zele.*
*Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,*
*Et bien-tost le Lutrin se fait voir à leurs yeux.*
*A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte.*
*Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.*
*Ils sappent le pivot qui se deffend en vain,*
*Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.*
*Enfin sous tant d'efforts la Machine succombe,*
*Et son corps entrouvert chancele, éclate, & tombe.*
*Tel sur les monts glacez des farouches Gulons*

*Tombe un chêne battu des voisins Aquilons.*
*Ou tel abandonné de ses poutres usées*
*Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.*
*La Masse est emportée, & ses ais arrachez*
*Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.*





# CHANT V.

L'Aurore cependant d'un juste effroi troublée
Des Chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Du Pupitre abbattu va porter la nouvele.
Le Vieillard de ses soins benit l'heureux succés,
Et sur un bois détruit bâtit mille procés.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chés le Tresorier de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprevû de l'horrible insolence,
Le Prelat hors du lict impetueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'appreste.
L'yvoire trop hasté deux fois rompt sur sa teste,
Et deux fois de sa main le bouïs tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il sort demi paré. Mais déja sur sa porte
Il voit de saints Guerriers une ardente cohorte,

*Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur*
*Sont prests pour le servir à deserter le Chœur.*
*Mais le Vieillard condamne un projet inutile.*
*Nos destins sont, dit-il, écrits chés la Sybile.*
*Son antre n'est pas loin. Allons la consulter,*
*Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.*
*Il dit : à ce conseil, où la raison domine,*
*Sur ses pas au Barreau la Troupe s'achemine,*
*Et bien-tost dans le Temple entend, non sans fremir,*
*De l'Antre redouté les soupiraux gemir.*

*Entre ces vieux appuis, dont l'affreuse Grand' Sale*
*Soûtient l'énorme poids de sa voute infernale,*
*Est un Pilier fameux des Plaideurs respecté,*
*Et toûjours de Normans à midi frequenté.*
*Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique*
*Hœurle tous les matins une Sybile étique :*
*On l'appelle Chicane, & ce monstre odieux*
*Jamais pour l'Equité, n'eut d'oreilles ni d'yeux.*
*La Disette au teint blême, & la triste Famine,*
*Les Chagrins devorans, & l'infame Rüine,*
*Enfans infortunés de ses raffinemens,*
*Troublent l'air d'alentour de longs gemissemens.*
*Sans cesse feüilletant les loix & la Coûtume,*
*Pour consumer autrui le Monstre se consume,*
*Et devorant maisons, palais, chasteaux entiers,*
*Rend pour des mõceaux d'or, de vains tas de papiers*

*Sous le coupable effort de ſa noire inſolence*
*Themis a veu cent fois chanceler ſa balance.*
*Inceſſamment il va de détour, en détour.*
*Comme un hibou ſouvent il ſe dérobe au jour.*
*Tantoſt les yeux en feu c'eſt un Lion ſuperbe,*
*Tantoſt humble ſerpent il ſe gliſſe ſous l'herbe.*
*En vain, pour le domter, le plus juſte des Rois*
*Fit regler le cahos des tenebreuſes Loix,*
*Ses griffes vainement par Puſſort * accourcies*
*Se ralongent déja toûjours d'encre noircies,*
*Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,*
*Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.*
*Le Vieillard humblement l'aborde & le ſaluë,*
*Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vuë.*
*Reine des longs procés, dit-il, dont le ſçavoir*
*Rend la force inutile & les loix ſans pouvoir.*
*Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,*
*Pour qui naiſsēt à Caën tous les fruits de l'Automne*
*Si dés mes premiers ans heurtant tous les mortels,*
*L'encre a toujours pour moi coulé ſur tes autels.*
*Daigne encor me connoiſtre en ma ſaiſon derniere.*
*D'un Prelat qui t'implore exauce la priere.*
*Un Rival orgueilleux de ſa gloire offenſé*
*A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.*
*Epuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale:*
*Du Digeſte & du Code ouvre nous le Dédale,*

* Monſieur Puſſort Conſeiller d'Eſtat eſt celui qui a le plus contribué à faire le Code.

*Et montre nous cet art connu de tes Amis*
*Qui dans ses propres loix embarasse Themis.*
*La Sybile à ces mots déja hors d'elle-méme*
*Fait lire sa fureur sur son visage blême,*
*Et pleine du Demon qui la vient oppresser,*
*Par ces mots estonnans tâche à le repousser.*
Chantres, ne craignés plus une audace insensée.
Je vois, Je vois au Chœur la masse replacée.
Mais il faut des combats; Tel est l'arrest du Sort :
Et sur tout evités un dangereux accord.
*Là bornant son discours encor toute écumante,*
*Elle soufle aux Guerriers l'esprit qui la tourmente:*
*Et dans leurs cœurs bruslans de la soif de plaider*
*Verse l'amour de nuire, & la peur de ceder.*
*Pour tracer à loisir une longue requeste ,*
*A retourner chés soi leur brigade s'appreste.*
*Sous leurs pas diligens le chemin disparoist,*
*Et le Pilier loin d'eux déja baisse & décroist,*
*Loin du bruit cependant les Chanoines à table*
*Immolent trente mets à leur faim indomtable.*
*Leur appetit fougueux par l'objet excité*
*Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pasté.*
*Par le sel irritant la soif est allumée.*
*Lorsque d'un pied leger la promte Renommée*
*Semant par tout l'effroi vient au Chantre éperdu*
*Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.*

*Il se leve enflammé de muscat & de bile,*
*Et pretend à son tour consulter la Sybile.*
*Evrard a beau gemir du repas deserté,*
*Lui même est au Barreau par le nombre emporté.*
*Par les détours étroits d'une barriere oblique*
*Ils gagnent les dégrés & le Perron antique,*
*Où sans cesse étalant bons & méchans écrits*
*Barbin vend aux passans des Auteurs à tout prix.*
*Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,*
*Dans le fatal instant que d'une égale audace*
*Le Prelat & sa Troupe, à pas tumultueux,*
*Descendoient du Palais l'escalier tortueux.*
*L'un & l'autre Rival s'arrestant au passage*
*Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.*
*Une égale fureur anime leurs esprits.*
*Tels deux fougueux Taureaux de jalousie épris,*
*Auprés d'une Genisse au front large & superbe,*
*Oubliant tous les jours le pasturage & l'herbe,*
*A l'aspect l'un de l'autre embrazés, furieux,*
*Déja, le front baissé, se menacent des yeux.*
*Mais Evrard en passant coudoié par Boirude*
*Ne sçait point contenir son aigre inquietude,*
*Il entre chés Barbin, & d'un bras irrité*
*Saisissant du Cirus un volume écarté,*
*Il lance au Sacristain le tôme épouvantable.*
*Boirude fuit le coup: Le volume effroiable*

*Lui raze le visage, & droit dans l'estomac*
*Va frapper en siflant l'infortuné Sidrac.*
*Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene*
*Tombe aux pieds du Prelat sãs pouls & sans haleine*
*Sa Troupe le croit mort & chacun empressé,*
*Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.*
*Aussi-tost contre Evrard vingt Chãpions s'élãcent:*
*Pour soutenir leur choc les Chanoines s'avancent.*
*La Discorde triomphe, & du combat fatal*
*Par un cri donne en l'air l'effroiable signal.*
*Chés le Libraire absent tout entre, tout se mesle,*
*Les livres sur Evrard fondent comme la gresle*
*Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,*
*Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.*
*Chacun s'arme, au hazard du livre qu'il rencontre.*
*L'un tient l'Edict d'amour, l'autre en saisit la Mon-(tre.*
*L'un prend le seul Jonas qu'on ait veu relié,*
*L'autre un Tasse François en naissant oublié.*
*L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,*
*Veut envain s'opposer à leur fureur Gothique,*
*Les volumes sans choix à la teste jettés*
*Sou le Perron poudreux volent de tous costés.*
*Là, prés d'un Guarini Terence tombe à terre.*
*Là, Xenophon dans l'air heurte contre un la Serre.*
*O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorés*
*Furent en ce grand jour de la poudre tirés!*

*Vous*

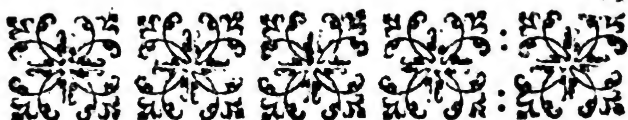
*Vous en fuſtes tirés Almerinde & Simandre:*
*Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,*
*Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois*
*Tu vis le iour alors pour la premiere fois.*
*Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtriſſure.*
*Déja plus d'un Guerrier ſe plaint d'une bleſſure.*
*D'un le Vayer épais Giraut eſt renverſé.*
*Marineau d'un Brebeuf à l'épaule bleſſé,*
*En ſent par tout le bras une douleur amere,*
*Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.*
*D'un Pinchêne* in quarto *Dodillon étourdi*
*A long-temps le teint pâle, & le cœur affadi.*
*Au plus fort du combat le Chapelain Garaigne*
*Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne*
*Des vers de ce poëme effet prodigieux ?*
*Tout prêt à s'endormir baaille & ferme les yeux.*
*A plus d'un Combattant la Clelie eſt fatale.*
*Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.*
*Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.*
*Ce Guerrier dans l'Egliſe aux quereles nouri*
*Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,*
*Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſceu l'uſage.*
*Il terraſſe lui ſeul & Guibert, & Graſſet,*
*Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,*
*Et Gerbais l'agreable, & Guerin l'inſipide*
*Des Chantres deſormais la brigade timide*

*S'écarte & du Palais regaigne les chemins.*
*Telle à l'aspect d'un loup, terreur des châps voisins,*
*Fuit d'Agneaux effraiés une troupe bélante :*
*Ou Tels devant Achille, aux campagnes du Xante,*
*Les Troyens se sauvoient à l'abri de leurs tours.*
*Quand Brontin à Boirude adresse ce discours.*
*Illustre Porte-croix, par qui nostre banniere*
*N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,*
*Un Chanoine lui seul triomphant du Prelat*
*Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?*
*Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,*
*Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.*
*Vien, & sous ce rempart à ce Guerrier hautain*
*Fais voler ce G** qui me reste à la main.*
*A ces mots il lui tend le doucereux ouvrage.*
*Le Sacristain boüillant de zele & de courage*
*Le prend, se cache, approche, & droit entre les yeux*
*Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux :*
*Mais c'est pour l'ébranler une foible tempeste.*
*Le livre sans vigueur mollit contre sa teste.*
*Le Chanoine les voit, de colere embrazé.*
*Attendés, leur dit-il, Couple lâche & rusé,*
*Et jugés si ma main aux grands exploits novice*
*Lance à mes Ennemis un livre qui mollisse.*
*A ces mots il saisit un vieil* Infortiat
*Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat,*

*Inutile ramas de Gothique écriture,*
*Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,*
*Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,*
*Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.*
*Sur l'ais qui le soûtient auprés d'un Avicenne*
*Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.*
*Le Chanoine pourtant l'enleve sans effort,*
*Et sur le Couple pasle, & déja demi-mort*
*Fait tomber à deux mains l'effroiable tonnerre.*
*Les Guerriers de ce coup vont mesurer la Terre,*
*Et du bois & des clous meurtris & déchirés,*
*Long-temps, loin du Perron, roulent sur les degrés.*
*Au spectacle étonnant de leur cheute imprevuë*
*Le Prelat pousse un cri qui penetre la nuë.*
*Il maudit dans son cœur le Demon des combats,*
*Et de l'horreur du coup il recule six pas.*
*Mais bien-tost rappelant son antique prouësse*
*Il tire du manteau sa dextre vengeresse,*
*Il part, & de ses doigts saintement alongés*
*Benit tous les Passans en deux files rangés.*
*Il sçait que l'Ennemi, que ce coup va surprendre,*
*Desormais sur ses pieds ne l'oseroit attendre,*
*Et déja voit pour lui tout le Peuple en couroux*
*Crier aux Combattans: Prophanes, A genoux.*
*Le Chantre qui de loin voit approcher l'orage,*
*Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage.*

*Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit,*
*Le long des ſacrés murs ſa brigade le ſuit,*
*Tout s'écarte à l'inſtant: mais aucun n'en rechappe,*
*Par tout le doigt vainqueur les fuit & les ratrappe.*
*Evrard ſeul en un coin prudemment retiré*
*Se croioit à couvert de l'inſulte ſacré:*
*Mais le Prelat vers lui fait une marche adroite.*
*Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,*
*Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,*
*Benit ſubitement le Guerrier conſterné.*
*Le Chanoine ſurpris de la foudre mortele*
*Se dreſſe, & leve envain une teſte rebelle:*
*Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect,*
*Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.*
*Dans le Temple auſſi-toſt le Prelat plein de gloire*
*Va gouſter les doux fruits de ſa ſainte victoire,*
*Et de leur vain projet les Chanoines punis*
*S'en retournent chés eux éperdus, & benis.*





# CHANT VI.

*TAndis que tout conspire à la guerre sacrée,*
*La Pieté sincere aux * Alpes retirée*
*Du fond de son desert entend les tristes cris*
*De ses Sujets cachés dans les murs de Paris.*
*Elle quite à l'instant sa retraite divine.*
*La Foi d'un pas certain devant elle chemine.*
*L'Esperance au front gay l'appuie & la conduit,*
*Et la bourse à la main la Charité la suit.*
*Vers Paris elle vole, & d'une audace sainte*
*Vient aux pieds de Themis proferer cette plainte,*
*Vierge, effroi des Méchans, appui de mes autels,*
*Qui la balance en main regles tous les Mortels,*
*Ne viendrai-je jamais, en tes bras salutaires,*
*Que pousser des soûpirs & pleurer mes miseres?*
*Ce n'est donc pas assés, qu'au mépris de tes loix,*
*L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix,*
*Que sous ce nom sacré par tout ses mains avares*
*Cherchent à me ravir crosses, mitres, thiares?*
*Faudra-t-il voir encor cent Monstres furieux*
*Ravager mes Estats usurpés à tes yeux?*
*Dans les temps orageux de mon naissant Empire*

* La grande Chartreuse est dans les Alpes.

*Au sortir du baptême on couroit au martyre.*
*Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.*
*Le Fidele attentif aux regles de sa loi,*
*Fuiant des vanités la dangereuse amorce,*
*Aux honneurs appelé n'y montoit que par force.*
*Ces cœurs que les Boureaux ne faisoient point fremir*
*A l'offre d'une mitre étoient prests à gemir,*
*Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,*
*Couroient chercher le Ciel au travers des épines.*
*Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des Mortels*
*De son sang en tous lieux cimenté ses autels,*
*Le calme dangereux succedant aux orages,*
*Une lâche tiedeur s'empara des courages:*
*De leur zele bruslant l'ardeur se ralentît:*
*Sous le joug des pechés leur foi s'appesantît;*
*Le Moine secoüa le cilice & la haire:*
*Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire:*
*Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu,*
*Ne sçeut plus qu'abuser d'un ample revenu,*
*Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse,*
*A costé d'une mitre armorier sa crosse.*
*L'Ambition par tout chassa l'Humilité,*
*Dans la crasse du froc logea la Vanité.*
*Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.*
*Dans mes cloistres sacrés la Discorde introduite*
*Y bastit de mon bien ses plus seurs arsenaux;*

*Traîna tous mes Sujets au pied des Tribunaux:*
*Envain à ses fureurs j'opposai mes prieres,*
*L'Insolente à mes yeux marcha sous mes Bannieres.*
*Pour comble de misere, un tas de faux Docteurs*
*Vint flatter les pechés de discours imposteurs,*
*Infectant les Esprits d'execrables maximes,*
*Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes*
*Une servile peur tint lieu de Charité.*
*Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté*
*Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,*
*N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.*
*Pour éviter l'affront de ces noirs attentats*
*Je vins chercher le calme au sejour des frimats,*
*Sur ces Monts entourés d'une eternele glace,*
*Où jamais au Printemps les Hyvers n'ôt fait place:*
*Mais jusques dans la nuit de mes sacrés Deserts*
*Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.*
*Aujourd'hui même encor, une voix trop fidele*
*M'a d'un triste desastre apporté la nouvele.*
*J'apprens que dans ce Temple où * le plus saint des Rois.*
*Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,*
*Et signala pour moi sa pompeuse largesse,*
*L'implacable Discorde & l'infame Mollesse*
*Foulant aux pieds les loix, l'honneur & le devoir*
*Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.*
*Soufriras-tu, ma Sœur, une action si noire?*

* S. Louis fondateur de la sainte Chapelle.

*Quoi? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire,*
*Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,*
*Sera de leurs combats le theatre honteux?*
*Non, non, il faut enfin que ma vangeance éclate.*
*Assés & trop long-temps l'impunité les flatte.*
*Prend ton glaive, & fondant sur ces Audacieux,*
*Vien, aux yeux des Mortels justifier les Cieux.*

*Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflammée.*
*La grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.*
*Themis sans differer lui promet son secours,*
*La flatte, la rassure, & lui tient ce discours.*

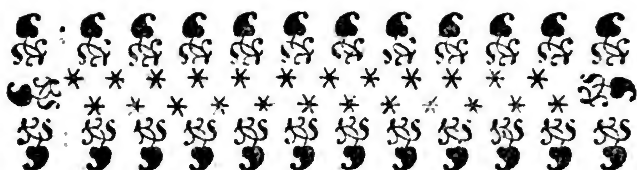
*Chere & divine Sœur, dont les mains secourables*
*Ont tant de fois seché les pleurs des Miserables,*
*Pourquoi Toi même en proie à tes vives douleurs*
*Cherches tu sans raison à grossir tes malheurs?*
*En vain de tes Sujets l'ardeur est ralentie,*
*D'un ciment eternel ton Eglise est bastie,*
*Et jamais de l'Enfer les noirs fremissemens*
*N'en sçauroient ébranler les fermes fondemens.*
*Au milieu des combats, des troubles, des quereles*
*Ton nom encor cheri vit au sein des Fideles.*
*Croi-moi, dans ce Lieu même où l'on veut t'opprimer*
*Le trouble qui t'estonne est facile à calmer,*
*Et pour y rappeler la Paix tant desirée,*
*Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route assurée.*
*Preste moi donc l'oreille, & retien tes soupirs.*

*Vers ce Temple fameux ſi cher à tes deſirs*
*Où le Ciel fut pour toi ſi prodigue en miracles,*
*Non loin de ce Palais où je rens mes oracles,*
*Eſt un vaſte ſejour des Mortels reveré,*
*Et de Clients ſoumis à toute heure entouré.*
*Là, ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable*
*Veille au ſoin de ma gloire un Hōme incomparable,*
*Ariſte dont le Ciel, & Louïs ont fait choix*
*Pour regler ma balance, & diſpenſer mes loix.*
*Par lui dans le Barreau ſur mon trône affermie*
*Je vois heurler envain la Chicane ennemie:*
*Par lui la Verité ne craint plus l'Impoſteur,*
*Et l'Orphelin n'eſt plus devoré du Tuteur.*
*Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?*
*Tu le connois aſſés, Ariſte eſt ton ouvrage.*
*C'eſt Toi qui le formas dés ſes plus jeunes ans.*
*Son merite ſans tache eſt un de tes preſens.*
*Tes divines leçons avec le laict ſuccées*
*Allumerent l'ardeur de ſes nobles penſées.*
*Auſſi ſon cœur pour Toi, bruſlant d'un ſi beau feu*
*N'en fit point dans le monde un lâche deſaveu,*
*Et ſon zele hardi toujours preſt à paroiſtre,*
*N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloiſtre*
*Va le trouver, ma Sœur, à ton auguſte nom*
*Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon.*
*Ton viſage eſt connu de ſa noble famille.*

*Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.*
*Tes yeux d'un seul regard sçauront le penetrer,*
*Et pour obtenir tout tu n'as qu'à te montrer.*
*Là s'arreste Themis. La Pieté charmée*
*Sent renaistre la joie en son ame calmée.*
*Elle court chés Ariste, & s'offrant à ses yeux.*
*Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux*
*Tu signales pour moi ton zele & ton courage,*
*Si la Discorde impie à ta porte m'outrage?*
*Deux puissans Ennemis par elle envenimés,*
*Dans ces murs autrefois, si saints, si renommés,*
*A mes sacrés autels font un profane insulte,*
*Remplissent tout d'effroi, de trouble, & de tumulte:*
*De leur crime à leurs yeux va t'en peindre l'horreur.*
*Sauve moi, sauve les de leur propre fureur.*
*Elle sort à ces mots. Le Heros en priere*
*Demeure tout couvert de feux & de lumiere.*
*De la celeste Fille il reconnoist l'éclat,*
*Et mande au même instant le Chantre & le Prelat.*
*Muse, c'est à ce coup que mon Esprit timide*
*Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,*
*Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux*
*Un Mortel sçeut fléchir ces superbes Rivaux.*
*Mais plutost, Toi qui fis ce merveilleux ouvrage,*
*Ariste, c'est à Toi d'en instruire nôtre âge.*
*Seul Tu peux reveler, par quel art tout-puissant,*

*Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeissant.*
*Tu sçais par quel conseil rassemblant le Chapitre*
*Lui même, de sa main, reporta le Pupitre,*
*Et comment le Prelat de ses respects content,*
*Le fit du banc fatal enlever à l'instant.*
*Parle donc : c'est à Toi d'éclaircir ces merveilles.*
*Il me suffit pour moi d'avoir sceu, par mes veilles,*
*Jusqu'au sixiéme Chant pousser ma fiction,*
*Et fait d'un vain Pupitre un second Ilion.*
*Finissons. Aussi-bien, quelque ardeur qui m'inspire,*
*Quand je songe au Heros qu'il me reste à décrire,*
*Qu'il faut parler de Toi ; mon Esprit éperdu*
*Demeure sans parole, interdit, confondu.*
*Ariste, c'est ainsi que ce Senat illustre*
*Où Themis par tes soins reprend son premier lustre*
*Quand la premiere fois un Athlete nouveau*
*Vient cõbatre en champ clos aux joustes du Barreau*
*Souvent, sans y penser, ton auguste presence*
*Troublant par trop d'éclat sa timide eloquence,*
*Le nouveau Ciceron tremblant, decoloré,*
*Cherche envain son discours sur sa langue égaré,*
*Envain, pour gagner tẽps, dans ses transes affreuses,*
*Traine d'un dernier mot les syllabes honteuses,*
*Il hesite, il begaye, & le triste Orateur*
*Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.*

FIN.



# TABLE DES MATIERES.

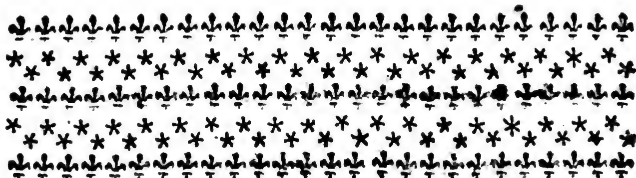
## A.

*Hypocrisie*,

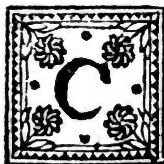
*FIN.*

# TRAITÉ
# DU
# SUBLIME,
## OU
## DU MERVEILLEUX
## DANS LE DISCOURS.

*Traduit du Grec de Longin.*



# PREFACE.



*E petit Traité, dont je donne la traduction au Public, est une piece échapée du naufrage de plusieurs autres Livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venuë à nous toute entiere. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits defectueux, & nous avons perdu le Traité des Passions, dont l'Auteur avoit fait un Livre à part qui estoit comme une suite de celui-ci. Neanmoins tout desfiguré qu'il est, il nous en reste encore assez, pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un veritable regret de la perte de ses autres Ouvrages. Le nombre n'en estoit pas mediocre. Suidas en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'estoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne sçauroit assez plaindre la perte de ces excellens Originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient estre autant de chef-d'œuvres de bon sens, d'erudition, &*

*d'éloquence. Je dis d'éloquence; parce que Longin ne s'est pas contenté, comme Aristote & Hermogene, de nous donner des preceptes tout secs & dépoüillez d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le defaut, qu'il reproche à Cecilius, qui avoit, dit-il, escrit du Sublime en stile bas. En traitant des beautez de l'Elocution, il a emploié toutes les finesses de l'elocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne, & en parlant du Sublime, il est lui-mesme tres-sublime. Cependant il fait cela si à propos & avec tant d'art, qu'on ne sçauroit l'accuser en pas un endroit de sortir du stile didactique. C'est ce qui a donné à son Livre cette haute reputation qu'il s'est acquise parmi les Sçavans, qui l'ont tout regardé comme un des plus precieux restes de l'Antiquité sur les matieres de Rhetorique. Casaubon l'appelle un* Livre d'or, *voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui malgré sa petitesse peut estre mis en balance avec les plus gros volumes.*

*Aussi jamais homme, de son temps mesme, n'a esté plus estimé que Longin. Le Philosophe Porphyre, qui avoit esté son disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugement estoit la regle du bon sens: Ses decisions en matiere d'Ouvrages passoient pour des arrests souverains, & rien*

*n'estoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blasmé. Eunapius, dans la vie des Sophistes, passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter par des Hyperboles extravagantes, & ne sçauroit se resoudre à parler en stile raisonnable d'un merite aussi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un Critique habile. Ce fut un Ministre d'Estat considerable; & il suffit pour faire son eloge, de dire, qu'il fut fort consideré de Zenobie cette fameuse Reine des Palmyreniens, qui osa bien se declarer Reine de l'Orient aprés la mort de son mari Odenat. Elle avoit appellé d'abord Longin auprés d'elle pour s'instruire dans la Langue Grecque. Mais de son Maître en Grec, elle en fit à la fin un de ses principaux Ministres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à soûtenir la qualité de Reine de l'Orient; qui lui rehaussa le cœur dans l'adversité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle escrivit à Aurelian, quand cet Empereur la somma de se rendre. Il en cousta la vie à nostre Auteur: Mais sa mort fut également glorieuse pour lui, & honteuse pour Aurelian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flestri la memoire. Comme cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire*

*de ce temps-là, le Lecteur ne ſera peut-eſtre pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiſcus en a eſcrit. Cet Auteur raconte que l'armée de Zenobie & de ſes Alliés ayant eſté miſe en fuite prés de la ville d'Emeſſe; Aurelian alla mettre le ſiege devant Palmyre où cette Princeſſe s'eſtoit retirée. Il y trouva plus de reſiſtance qu'il ne s'eſtoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-ſemblablement de la reſolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du ſiege, il eſſaya de l'avoir par compoſition. Il eſcrivit donc une Lettre à Zenobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourveu qu'elle ſe rendiſt dans un certain temps. Zenobie, ajoûte Vopiſcus, reſpondit à cette Lettre avec une fierté plus grande que l'eſtat de ſes affaires ne le lui permettoit. Elle croioit par là de donner de la terreur à Aurelian. Voici ſa réponſe.*

ZENOBIE REINE DE L'ORIENT. A L'EMPEREUR AURELIAN. Perſonne juſques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'eſt la vertu, Aurelian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me condamnes de me remettre entre tes mains : comme ſi tu ne ſçavois pas que Cleopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans tou-

te autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrazins arment pour nous. Les Armeniens se sont declarés en nostre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a defait ton armée. Juge, ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabattras cet orgueil avec lequel, comme maistre absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. *Cette Lettre ajoûte Vopiscus donna encore plus de colere que de honte à Aurelian. La ville de Palmyre fut prise peu de jours aprés, & Zenobie arrestée, comme elle s'enfuyoit chés les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurelian ne voulut pas deshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il reserva donc Zenobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs conseils. Entre ceux là, continuë cet Histoire, le Philosophe Longin fut axtrémement regreté. Il avoit esté appelé auprés de cette Princesse pour lui enseigner le Grec. Aurelian le fit mourir pour avoir escrit la Lettre precedente. Car bien qu'elle fut escrite en Langue Syriaque on le soupçonnoit d'en estre l'Auteur. L'Historien Zosime tesmoigne que ce fut Zenobie elle mesme qui l'en accusa. Zenobie, dit-il, se voyant arrestée rejetta toute*

*sa faute sur ses Ministres qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma entre autres Longin, celui dont nous avons encore plusieurs escrits si utiles. Aurelian ordonna qu'on l'envoiast au suplice. Ce grand personnage, poursuit Zosime, souffrit la mort avec une constance admirable, jusqu'à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation. Par là on peut voir que Longin n'estoit pas seulement un habile Rheteur, comme Quintilien & comme Hermogene, mais un Philosophe capable d'estre mis en parallele avec les Socrates & les Catons. Son Livre n'a rien qui demente ce que je dis. Le caractere d'honneste homme y paroist par tout; & ses sentimens ont je ne sçai quoy qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au dessus du commun. Je n'ay donc point de regret d'amployer quelques-unes de mes veilles à débroüiller un si excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir esté entendu jusqu'ici que d'un tres petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin à la sollicitation de Manuce: mais il n'acheva pas cet Ouvrage, soit parce que les difficultés l'en rebutterent, ou que la mort le surprit auparavant. Gabriel de Petra à quelque temps de là fut plus courageux, &*

*c'est*

*c'est à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles sont si informes & si grossieres, que ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et mesme celle de Petra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veüille accuser un si sçavant Homme d'ignorance, ni establir ma reputation sur les ruïnes de la sienne. Je sçai ce que c'est que de débroüiller le premier un Auteur, & j'avouë d'ailleurs que son Ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que les petites Notes de Langbaine & de Monsieur le Fevre. Mais je suis bien aise d'excuser par les fautes de la traduction Latine celles qui pourront m'estre échapées dans la Françoise. J'ay pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'estre. A dire vrai je n'y ay pas trouvé de petites difficultez. Il est aisé à un Traducteur Latin de se tirer d'affaire aux endroits mesmes qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à debiter des paroles qu'on peut au moins soupçonner d'estre intelligibles. En effet le Lecteur qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtost à soi-*

*mesme qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des traductions en Langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'apelle un galimathias dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans neanmoins qu'il ose s'en écarter. Quelque petit donc que soit le volume de Longin; Je ne croirois pas avoir fait un medicore present au Public si je lui en avois donné une bonne Traduction en nostre Langue. Je n'y ay point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter en pas un endroit des regles de la veritable traduction; Je me suis pourtant donné une honneste liberté, sur tout dans les passages qu'il rapporte. J'ay songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin: mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pust estre utile. Avec tout cela neanmoins il se trouvera peut-estre des gens qui non seulement n'approuveront pas ma traduction: mais qui n'épargneront pas mesme l'Original. Je m'attends bien qu'il y en aura plusieurs qui declineront la jurisdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loüe-*

*ront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plusƿart des Juges de nostre siecle. Ces hommes accoûtumés aux débauches & aux excés des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit eslevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de veuë ; Ces petits esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappés des hardiesses judicieuses des Homeres, des Platons, & des Demosthenes. Ils chercheront souvent le Sublime dans le Sublime, & peut-estre se mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois sur des passages, qui, bien que tres-sublimes, ne laissent pas d'estre simples & naturels, & qui saisissent plustost l'ame qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque assurance pourtant que ces Messieurs aient de la netteté de leurs lumieres : Je les prie de considerer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Aprenti que je leur offre : mais le chef-d'œuvre d'un des plus sçavans Critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voient pas la beauté de ces passages, cela peut aussitost venir de la foiblesse de leur veuë, que du peu d'éclat dont elles brillent. Au pis aller je leur conseille d'en accuser la traduction : puis qu'il n'est que trop vrai, que je n'ay ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux ; & je leur declare par avance que,*

*s'il y a quelques defauts, ils ne sçauroient venir que de moi.*

*Il ne reste plus pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il escrit de cette matiere aprés Cecilius qui avoit presque emploié tout son Livre à montrer ce que c'est que Sublime, il n'a pas crû devoir rebatre une chose qui n'avoit esté déja que trop discutée par un autre. Il faut donc sçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs apellent le Stile Sublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le Discours, & qui fait qu'un Ouvrage enleve, ravit, transporte. Le Stile Sublime veut toûjours de grands mots : mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut estre dans le Stile Sublime & n'estre pourtant pas Sublime; c'est à dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple.* Le souverain Arbitre de la Nature d'une seule parole forma la lumiere. *Voilà qui est dans le Stile Sublime : cela n'est pas neanmoins Sublime : parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'un autre ne pust aisément trouver. Mais,* Dieu dit : Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit. *Ce tour*

*extraordinaire d'expreſſion qui marque ſi bien l'obeiſſance de la Creature aux ordres du Createur eſt veritablement Sublime & a quelque choſe de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant ; & comme je l'ay traduit, le Merveilleux dans le Diſcours.*

*J'ay raporté ces paroles de la Geneſe, comme l'expreſſion la plus propre à mettre ma penſée en jour, & je m'en ſuis ſervi d'autant plus volontiers que cette expreſſion eſt citée avec éloge par Longin meſme, qui au milieu des tenebres du Paganiſme n'a pas laiſſé de reconnoiſtre le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un Sçavant de ce ſiecle, qui quoi qu'éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'eſt pas aperceu de la beauté de cet endroit, a osé, dis-je, avancer dans un Livre qu'il a fait pour demonſtrer la religion Chreſtienne, que Longin s'eſtoit trompé lorſqu'il avoit cru que ces paroles eſtoient ſublimes ? J'ay la ſatisfaction au moins que des perſonnes non moins conſiderables par leur pieté que par leur grand ſçavoir, qui nous ont donné depuis peu la traduction du Livre de la Geneſe, n'ont pas eſté de l'avis de ce Sçavant, & dans leur Preface, entre pluſieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'eſt l'Eſprit*

*ſaint qui a dicté ce livre, ont allegué le paſſage de Longin, pour montrer combien les Chrêtiens doivent eſtre perſuadés d'une verité ſi claire, & qu'un Payen meſme aſentie par les ſeules lumieres de la raiſon.*

*Au reſte dans le temps qu'on travailloit à cette derniere edition de mon Livre, Monſieur d'Acier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes tres-ſçavantes qu'il a faites ſur Longin, où il à cherché de nouveaux ſens inconnus juſqu'ici aux Interpretes. J'en ai ſuivi quelques-unes : mais comme dans celles où je ne ſuis pas de ſon ſentiment, je puis m'eſtre trompé, il eſt bon d'en faire les Lecteurs juges. C'eſt dans cette veuë que je les ai miſes à la ſuite de mes Remarques, Monſieur d'Acier n'eſtant pas ſeulement un homme de tres-grande erudition, & d'une critique tres-fine, mais d'une politeſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle accompagne rarement un grand ſçavoir. Il a eſté diſciple de celebre Monſieur le Fevre pere de cette ſçavante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François, qui vient de nous donner tout nouvellement celle des trois plus agreables Comedies de Plaute, & qui travaille maintenant à nous faire voir Sophocle & Euripide en la meſme Langue.*



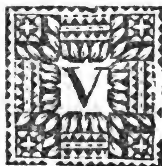
# TRAITE' DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS.



*Traduit du Grec de Longin.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Servant de Preface à tout l'Ouvrage.*



OUS ſçavez bien, mon cher Terentianus, que quand nous leuſmes enſemble le petit Traité que Cecilius a fait du Sublime; nous trouvaſmes que la baſſeſſe de ſon ſtile repondoit aſſez mal à la dignité de ſon Su-

jet : que les principaux points de cette matiere n'y estoient pas touchés, & qu'en un mot cet Ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui est neanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoy il se faut toûjours estudier. La premiere est de bien faire entendre son Sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moiens ce que nous enseignons se peut acquerir. Cecilius s'estoit fort attaché à l'une de ces deux choses: car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'estoit un point fort ignoré : mais il ne dit rien des moiens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sçay pourquoy, comme une chose absolument inutile. Aprés tout cet Auteur peut-estre n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à loüer pour son travail, & pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime; voions, pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait sur cette matiere quelque observation raisonnable, & dont les Orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz vostre sentiment avec cette sincerité que nous devons naturellement à nos amis. Car comme un * Sage dit fort bien : si nous avons quelque voye pour nous rendre semblables aux Dieux ; c'est de *faire du bien*, & de *dire la verité*.

* Pithagore.

Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est à dire à un homme instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'arresterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eust falu establir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du Discours : que c'est par lui que les grands Poëtes & les Escrivains les plus fameux ont remporté le prix, & rempli toute la posterité du bruit de leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration meslée d'estonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la Persuasion, que pour l'ordinaire, elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du Sublime: il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de *l'Invention*, la beauté de *l'Oeconomie* & de la *Disposition* : C'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite mesme du Discours. Mais quand le Sublime vient à éclater où il faut ; il renverse tout comme un foudre, & presente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable seroit fort inutile pour vous, qui sçavez ces choses par experience, & qui m'en feriez au besoin à moi-mesme des leçons.

## CHAPITRE II.

### *S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois vices qui luy sont opposez.*

IL faut voir d'abord, s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent, que c'est une erreur de le vouloir reduire en Art, & d'en donner des preceptes. Le Sublime, disent-ils, naist avec nous, & ne s'apprend point. Le seul Art pour y parvenir, c'est d'y estre né. Et mesmes, à ce qu'ils pretendent, il y a des Ouvrages que la Nature doit produire toute seule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine secheresse, qui les rend maigres & decharnés. Mais je soûtiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vray, quoi que la Nature ne se montre jamais plus libre que dans les Discours Sublimes & Pathetiques, il est pourtant aisé de reconnoistre qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'Art & des regles. J'avoüe que dans toutes nos productions il la faut toûjours supposer comme la baze, le principe, & le premier fondement. Mais aussi il est certain que nostre esprit a besoin d'une methode pour luy enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu, & que cette methode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. Car comme les vaisseaux sont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur seule lege-

reté, & qu'on ne ſçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir. Il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impetuoſité d'une Nature ignorante & temeraire. Noſtre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon. Demoſthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie c'eſt *d'eſtre heureux :* mais qu'il y en a encore un autre qui n'eſt pas moindre, & ſans lequel ce premier ne ſçauroit ſubſiſter, qui eſt de *Sçavoir ſe conduire avec prudence.* Nous en pouvons dire autant à l'égard du Diſcours. La Nature eſt ce qu'il y a de plus neceſſaire pour arriver au Grand: toutefois ſi l'Art ne prend ſoin de la conduire, c'eſt une aveugle qui ne ſçait où elle va. ********* Telles ſont ces penſées : *Les torrens de flamme entourtillés. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée ſon joüeur de flutes*, & toutes les autres façons de parler dont cette piece eſt pleine. Car elles ne ſont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations troublent & gâtent plus un diſcours, qu'elles ne ſervent à l'eſlever. De ſorte qu'à les regarder de prés & au grand jour, ce qui paroiſſoit d'abord ſi terrible devient tout à coup ſot & ridicule. Que ſi c'eſt un defaut inſupportable dans la Tragedie, qui eſt naturellement pompeuſe & magnifique, que de s'enfler mal à propos ; A plus forte raiſon doit-il eſtre condamné dans le diſcours ordinaire. De là vient qu'on s'eſt raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerces, *le Iupiter des Perſes*,

* *L'Auteur avoit parlé du Stile enflé, & c'eſtoit à propos de cela les ſottiſes d'un Poëte tragique, dont voici quelques reſtes,* voi les Remarques.

& les Vautours, *des Sepulchres animés*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthene, qui en certains endroits de ses écrits ne s'éleve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de veuë. De tous ceux-là pourtant je n'en voy point de si enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce, il ressemble à un homme qui pour me servir des termes de Sophocle, *ouvre une grande bouche, pour soufler dans une petite flûte*. Il faut faire le mesme jugement d'Amphicaste, d'Hegesias & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginent qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaizer & que badiner comme des enfans.

Et certainement en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que *l'enflûre*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur tout d'estre accusés de secheresse ou de peu de force ; il arrive, je ne sçay comment, que la pluspart tombent dans ce vice : fondez sur cette maxime commune ;

*Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant il est certain que *l'Enflûre* n'est pas moins vicieuse dans le Discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien, *Il n'y a rien de plus sec qu'un Hydropique*.

Au reste le defaut du Stile enflé, c'est de vouloir aller au delà du Grand. Il en est tout au contraire du Puerile. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du Discours.

Qu'est-ce donc que Puerilité ? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'Ecolier, qui pour estre trop recherchée devient foible. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toûjours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant : mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant & l'agreable. Parce qu'à la fin, pour s'attacher trop au Stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.

Il y a encore un troisiéme defaut opposé au Grand, qui regarde le Pathetique, Theodore l'appelle une *fureur hors de saison* : lors qu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excés, quand le sujet ne permet que de s'échauffer mediocrement. En effet, on voit tres souvent des Orateurs, qui comme s'ils estoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujet, mais qui leur sont propres & qu'ils ont apporté de l'Ecole : si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive necessairement à ceux qui s'emportent & se débattent mal à propos devant des gens qui ne sont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

---

## CHAPITRE III.

### *Du Stile Froid.*

POur ce qui est de ce Froid ou Puerile dont nous parlions. Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Su-

blime, Il sçait beaucoup, & dit mesme les choses d'assez bon sens : Si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoy qu'aveugle pour ses propres defauts, & si curieux au reste d'estaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la derniere Puerilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples : parceque Cecilius en a déja assez rapporté un assez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand. *Il a* dit-il, *conquis toute l'Asie en moins de temps, qu'Isocrate n'en a employé à composer son Panegyrique.* Voilà sans mentir une comparaison admiracle d'Alexandre le Grand avec un Rheteur. Par cette raison, Timée, il s'ensuivra que les Lacedemoniens le doivent ceder à Isocrate : puis qu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panegyrique.

Mais à propos des Atheniens qui estoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve ? Il dit : *Que c'estoit une punition du Ciel, à cause de leur impieté envers le Dieu* [a] *Hermés, autrement Mercure, & pour avoir mutilé ses statuës. Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, qui tiroit son nom d'Hermés de pere en fils, sçavoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'estonne qu'il n'ait dit aussi de Denys le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fut chassé de son Royaume par [b] *Dion* & par *Heraclide*, à cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclés*, c'est à dire de *Iupiter & d'Hercule.*

a *Hermés en Grec veut dire Mercure.*
b Ζεὺς, Διός, Jupiter. Ἡρακλῆς, Hercule.

Mais pourquoy m'arrester aprés Timée? Ces Heros de l'Antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, sortis de l'Ecole de Socrate s'oublient bien quelquesfois eux-mesmes, jusqu'à laisser échapper dans leurs écrits des choses basses & pueriles. Par exemple ce premier dans le livre qu'il a écrit de la Republique des Lacedemoniens. *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler, que si c'estoient des pierres: ils ne tournent non plus les yeux, que s'ils estoient de bronze: Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur, que ces parties de l'œil que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'estoit à Amphicrate & non pas à Xenophon d'appeller les prunelles des Vierges pleines de pudeur. Quelle pensée! bon Dieu! parce que le mot de *Coré* qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie aussi une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des vierges pleines de modestie: veu qu'il n'y a peut-estre point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux: & c'est pourquoy Homere, pour exprimer un impudent: *Yvrogne*, dit-il, *avec tes yeux de chien.* Cependant Timée n'a pû voir une si froide pensée dans Xenophon, sans la revendiquer comme un vol qui luy avoit esté fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'employe dans la vie d'Agatocle. *N'est-ce pas une chose estrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'estre mariée à un autre, qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain mesme de ses nopces? Car qui est-ce qui eust voulu faire cela; s'il eust eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques!* Mais que dirons nous de Platon, quoyque divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprez, où l'on de-

voit eſcrire les Actes publics, uſe de cette penſée. *Ayant écrit toutes ces choſes, ils poſeront dans les Temples ces monumens de cyprés.* Et ailleurs à propos des murs. *Pour ce qui eſt des murs,* dit-il, * *Megillus, je ſuis de l'avis de Sparte, de les laiſſer dormir à terre ; & de ne les point faire lever.* Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes, *le mal des yeux.* Ceci neanmoins ſemble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il eſt ; parce que ce ſont des Barbares qui le diſent dans le vin & la débauche : mais ces perſonnes n'excuſent pas la baſſeſſe de la choſe, & il ne falloit pas pour rapporter un méchant mot, ſe mettre au hazard de déplaire à toute la poſterité.

---

# CHAPITRE IV.

## *De l'origine du Stile Froid.*

TOutes ces affectations cependant ſi baſſes & ſi pueriles ne viennent que d'une ſeule cauſe, c'eſt à ſçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les penſées, qui eſt la manie ſur tout des Ecrivains d'aujourd'huy. Car du meſme endroit que vient le bien aſſez ſouvent vient auſſi le mal. Ainſi voions-nous que ce qui contribue le plus en de certaines occaſions à embellir nos ouvrages : ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela meſme en d'autres rencontres eſt quelquefois cauſe du contraire ; comme on le peut aiſément reconnoiſtre dans les *Hyperboles* & dans

* *Il n'y avoit point de muraille à Sparte.*

ces autres figures qu'on appelle *Pluriels.* En effet nous montrerons dans la ſuite, combien il eſt dangereux de s'en ſervir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices qui ſe gliſſent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout ſans doute, ſi nous nous acquerons d'abord une connoiſſance nette & diſtincte du veritable Sublime ; & ſi nous apprenons à en bien juger, qui n'eſt pas une choſe peu difficile : puis qu'enfin de ſçavoir bien juger du fort & du foible d'un Diſcours, ce ne peut eſtre que l'effet d'un long uſage, & le dernier fruit, pour ainſi dire, d'une eſtude conſommée. Mais par avance, voici peut-eſtre un chemin pour y parvenir.

---

## CHAPITRE V.

### *Des Moyens en general pour connoiſtre le Sublime.*

IL faut ſçavoir, mon cher Terentianus que dans la vie ordinaire on ne peut point dire qu'une choſe ait rien de Grand, quand le mépris qu'on fait de cette choſe tient lui-meſme du Grand. Telles ſont les Richeſſes, les Dignitez, les honneurs, les Empires & tous ces autres biens en apparence qui n'ont qu'un certain faſte au dehors, & qui ne paſſeront jamais pour de veritables biens dans l'eſprit d'un Sage: puis qu'au contraire ce n'eſt pas un petit avantage que de les pouvoir mépriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſedent, que ceux qui les pouvant poſſeder, les

rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le mesme jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire ; qu'il faut se bien donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur bastie ordinairement sur des grands mots assemblez au hazard, & qui n'est, à la bien examiner qu'une vaine enflûre de paroles plus digne en effet de mépris que d'admiration. Car tout ce qui est veritablement Sublime a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éleve l'ame, & luy fait concevoir une plus haute opinion d'elle mesme, la remplissant de joie & de je ne sçay quel noble orgueil, comme si c'estoit elle qui eust produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon sens & habile en ces matieres entendra reciter quelque ouvrage ; si aprés l'avoir oüi plusieurs fois : nous ne sentons point qu'il nous esleve l'ame, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit même au dessus de ses paroles: mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe & ne se soûtiẽne pas ; il n'y a point là de Grand: puis qu'enfin ce n'est qu'un son de paroles qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infaillible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un Discours nous laisse beaucoup à penser, fait d'abord un effet sur nous auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de resister, & qu'ensuite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine ; en un mot, figurez-vous qu'une chose est veritablement Sublime, quand vous voyez qu'elle plaist universellement & dans toutes ses parties. Car lors qu'en un grand

nombre de personnes differentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclination, tout le monde vient à estre frappé également de quelque endroit d'un discours ; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

---

# CHAPITRE VI.

## *Des cinq Sources du Grand.*

IL y a pour ainsi dire, cinq Sources principales du Sublime: mais ces cinq Sources présupposent, comme pour fondement commun, *une Faculté de bien parler*; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la premiere & la plus considerable est *une certaine Elevation d'esprit qui nous fait penser heureusement les choses :* comme nous l'avons déja montré dans nos commentaires sur Xenophon.

La seconde consiste dans le *Pathetique :* j'entens par *Pathetique*, cet Enthousiasme, & cette vehemence naturelle qui touche & qui émeut. Au reste à l'égard de ces deux premieres, elles doivent presque tout à la Nature, & il faut qu'elles naissent en nous : au lieu que les autres dependent de l'Art en partie.

La troisiéme n'est autre chose, que *les figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures sont de deux sortes, les Figures de Pensée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatriéme, *la Noblesse de l'expression*, qui a deux parties, le choix des mots, & la diction elegante & figurée.

Pour la cinquiéme qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la Composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier : mais nous avertirons en passant que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entr'autres le Pathetique : Et certainement s'il l'a fait, pour avoir creu que le Sublime & le Pathetique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre & ne faisoient qu'un, il se trompe: puis qu'il y a des Passions qui n'ont rien de Grand; & qui ont mesme quelque chose de bas, comme l'affliction, la peur, la tristesse: & qu'au contraire il se rencontre quantité de choses grandes & Sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entr'autre ce que dit Homere avec tant de hardiesse en parlant des Aloïdes. *

*Pour déthroner les Dieux, leur vaste ambition.*
*Entreprit d'entasser Osse sur Pelion.*

Ce qui suit est encore bien plus fort.

*Ils l'eussent fait sans doute, &c.*

Et dans la Prose les Panegyriques & tous ces Discours qui ne se font que pour l'ostentation ont par tout du Grand & du Sublime: bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De

* *C'estoient des Geants qui croissoient tous les jours d'une coudée en largeur, & d'une aune en longueur, ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils se mirent en état d'escalader le Ciel. Ils se tuerent l'un l'autre par l'addresse de Diane.* Odysse livre xi.

ſorte qu'entre les Orateurs même ceux-là communement ſont les moins propres pour le Panegyrique, qui ſont les plus Pathetiques ; & au contraire ceux qui reüſſiſſent le mieux dans le Panegyrique, s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cecilius s'eſt imaginé que le Pathetique en general ne contribuoit point au Grand, & qu'il eſtoit par conſequent inutile d'en parler;il ne s'abuſe pas moins. Car j'oſe dire,qu'il n'y a peut-eſtre rien qui releve davantage un Diſcours, qu'un beau mouvement & une Paſſion pouſſée à propos. En effet, c'eſt comme une eſpece d'enthouſiaſme & de fureur noble qui anime l'oraiſon, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

---

## CHAPITRE VII.

### *De la Sublimité dans les penſées.*

BIen que les cinq Parties dont j'ay parlé, la premiere & la plus conſiderable, je veux dire cette *Eſlevation d'eſprit naturelle,* ſoit plûtoſt un preſent du Ciel, qu'une qualité qui ſe puiſſe acquerir ; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir noſtre eſprit au Grand & le tenir toûjours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & genereuſe.

Que ſi on demande comme il s'y faut prendre, j'ay deja eſcrit ailleurs que cette Elevation d'eſprit eſtoit une image de la grandeur d'ame: & c'eſt pourquoy nous admirons quelquefois la ſeule penſée d'un homme, encore qu'il ne

parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voions. Par exemple le silence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyssée.* Car ce silence a je ne sçay quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

La premiere qualité donc qu'il faut supposer en un veritable Orateur; c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet il n'est pas possible qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit fort merveilleux ni digne de la Posterité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées qui puissent faire des discours eslevez, & c'est particulierement aux grands Hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires. Voiez par exemple ce que respondit Alexandre quand Darius luy fit offrir la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parmenion, *si j'estois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'estois Parmenion.* N'est-il pas vrai qu'il falloit estre Alexandre pour faire cette réponse.

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les pensées sont toutes sublimes: comme on le peut voir dans la description de la Deesse Discorde qui a, dit-il.

*La Teste dans les Cieux, & les piés sur la Terre.*

Car peut-on dire que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que de la capacité & de l'eslevation de l'esprit d'Homere. Hesiode a mis un vers bien different

* *C'est dans l'onziesme liv. de l'Odyssée, où Ulysse fait des soumissions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui respondre.*

de celuy-ci dans son Bouclier, s'il est vrai que ce Poëme soit de lui; quand il dit à propos de la Deesse des tenebres,

*Une puante humeur luy couloit des narrines.*

En effet il ne rend pas proprement cette Deesse terrible, mais odieuse & dégoustante. Au contraire voiés quelle majesté Homere donne aux Dieux.

*Autant qu'un homme assis aux rivages des mers,**\
*Void d'un roc eslevé d'espace dans les airs:*\
*Autant, des Immortels les coursiers intrepides*\
*En franchissent d'un saut, &c.*

Il mesure l'estenduë de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison, en voiant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde? Ces peintures aussi qu'il fait du Combat des Dieux ont quelque chose de fort grand, quand il dit:

*Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla.* *

Et ailleurs.

*L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.***\
*Pluton sort de son thrône, il paslit, il s'écrie:*\
*Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux sejour,*\
*D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour.*\
*Et par le centre ouvert de la terre ébranlée.*\
*Ne fasse voir du Strix la rive desolée:*\
*Ne découvre aux Vivans cet Empire odieux,*\
*Abhorré des Mortels, & craint mesme des Dieux.*

* Iliad. liv. 5.\
* Iliad. liv. 21.\
** Iliad. liv. 20.

Voiez-vous, mon cher Terentianus, la Terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer prest à paroistre, & toute la machine du monde sur le point d'estre détruite & renversée : pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fust en danger ; Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens Allegorique, autrement elles ont je ne sçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable a la Majesté des Dieux. Et pour moy lorsque je voi dans Homere les playes, les ligues, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siege de Troie, & qu'au contraire des Dieux mesmes il en fait des Hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui est comme un port assuré pour sortir de nos miseres : au lieu qu'en representant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais eternellement miserables.

Il a donc bien mieux reüssi lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa Majesté, & sa grandeur, & sans meslange des choses terrestres comme dans cét endroit qui a esté remarqué par plusieurs avant moi, où il dit en parlant de Neptune.

* *Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes.*

* Iliade liv. 13.

Fait

*Fait trembler sous ses piés & forests & montagnes.*

Et dans un autre endroit.

*Il attelle son char & montant fierement*
*Lui fait fendre les flots de l'humide Element.*
*Dés qu'ō le void marcher sur ces liquides plaines,*
*D'aise on entend sauter les pesantes Balaines.*
*L'eau fremit sous le Dieu qui lui donne la loi,*
*Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.*
*Cependant le char vole, &c.*

Ainsi le Legislateur des Juifs, qui n'estoit pas un Homme ordinaire, ayant fort bien conceu la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité, au commencement de ses Loix, par ces paroles. *Dieu dit: Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit, Que la Terre se fasse, la Terre fut faite.*

Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne serés pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de nostre Poëte, quand il parle des hommes; afin de vous faire voir combien Homere est heroïque lui-mesme, en peignant le caractere d'un Heros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empéchoit de combattre. En cet endroit Ajax ne sçachant plus quelle resolution prendre, s'écrie:

* *Grand Dieu chasse la nuit qui nous couvre les yeux,*
*Et combats contre nous à la clarté des Cieux*

Voila les veritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Heros n'estoit pas capable de cette bassesse: mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de

* Iliad. liv. 17.

ne point combattre : il demande donc en haste que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter meſme. En effet Homere en cet endroit eſt comme un vent favorable qui ſeconde l'ardeur des Combattans : car il ne ſe remuë pas avec moins de violence, que s'il eſtoit épris auſſi de fureur.

* *Tel que Mars en couroux au milieu des batailles.*
*Ou comme on void un feu, dans la nuit, & l'horreur,*
*Au travers des foreſts promener ſa fureur.*
*De colere il eſcume, &c.*

Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibli dans ſon Odyſſée, où il fait voir en effet que c'eſt le propre d'un grand Eſprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait composé l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs preuves. Et premierement il eſt certain qu'il y a quantité de choſes dans l'Odiſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a tranſportée dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Epiſodes de la guerre de Troie. Ajoûtés que les accidens qui arrivent dans l'Iliade ſont déplorés ſouvent par les Heros de l'Odyſſée, comme des malheurs connus & arrivez il y a déja long temps. Et c'eſt pourquoi l'Odyſſée n'eſt à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

** *Là giſt le grand Ajax & l'invincible Achille.*
*Là de ſes ans Patrocle a veu borner le cours.*
*Là mon fils, mon cher fils a terminé ſes jours.*

* Iliad. liv. 15.
** *Ce ſont des paroles de Neſtor dans l'Odyſſée.*

Delà vient à mon avis, que mon Homere a composé son Iliade durant que son esprit estoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est dramatique & plein d'action; au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le genie de la vieillesse, tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toûjours sa mesme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du mesme ton; on n'y void plus de Sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal sans que jamais il s'arreste, ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette mesme force, & s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de Discours si propre pour l'action, & meslée de tant d'images naives des choses. Nous pouvons dire que c'est le reflus de son esprit qui cõme un grand Ocean se retire & deserte ses rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroiables. Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de Tempestes qu'il fait, les avantures qui arrivent à Ulysse chez Polypheme, & quelques autres endroits qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homere, aprés tout, c'est la vieillesse d'Homere: joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis estendu là dessus, comme j'ay déja dit: afin de vous faire voir que les genies naturellement les plus eslevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'esteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents, &

des Compagnons d'Ulysse changez par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle de *petits Cochons larmoians.* Il en est de mesme des Colombes qui nourrirent Jupiter, comme un pigeon : de la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger aprés son naufrage, & de toutes ces absurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes, & si vous voulez, des songes de Jupiter mesme. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, est pour vous montrer que les grands Poëtes, & les Ecrivains celebres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathetique, s'amusent ordinairement à prendre les mœurs. C'est ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Penelope dans la Maison d'Ulysse. En effet toute cette description est proprement une espece de Comedie où les differens caracteres des hommes sont peints.

---

## CHAPITRE VIII.

### *De la Sublimité qui se tire des Circonstances.*

VOions si nous n'avons point encore quelque autre moien par où nous puissions rendre un discours Sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toûjours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infaillible pour arriver au Grand, si nous sçavons faire à propos le choix des plus considerables, & si en les liant bien en-

semble, nous en formons comme un corps. Car d'un costé ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion : mais où son adresse paroist principalement, c'est à choisir de tous ces accidens, ceux qui marquent davantage l'excés & la violence de l'Amour, & à bien lier tout cela ensemble.

*Heureux ! qui prés de toi, pour toi seule soûpire :*
*Qui joüit du plaisir de t'entendre parler :*
*Qui te void quelquefois doucement luy soûrire.*
*Les Dieux, dans son bon-heur peuvent-ils l'égaler ?*



*Je sens de veine en veine une subtile flamme*
*Courir par tout mon corps, si tost que je te vois :*
*Et dans les deux transports, où s'égare mon ame,*
*Je ne sçaurois trouver de langue, ni de voix.*



*Un nuage confus se répand sur ma veuë,*
*Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs ;*
*Et pasle, sans haleine, interdite, éperduë,*
*Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.*



*Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.*

N'admirés-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'oüie, la lan-

gue, la veüe, la couleur, comme si c'estoient autant de personnes differentes & prestes à expirer ? Voiez de combien de mouvemens contraires elle est agitée ; elle gêle, elle brûle, elle est folle, elle est sage ; ou elle est entierement hors d'elle-mesme, ou elle va mourir : En un mot on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, mais que son ame est un rendés-vous de toutes les passions, & c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voiés donc bien, comme j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de son Discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix. Ainsi quand Homere veut faire la description d'une tempeste ; il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempeste. Car par exemple l'Autheur du Poëme des Arimaspiens * pense dire des choses fort estonnantes quand il s'écrie :

*O prodige estonnant ! ô fureur incroiable !*
*Des hommes insensés, sur de fresles vaisseaux,*
*S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux :*
*Et suivant sur la mer une route incertaine,*
*Courent chercher bien loin le travail & la peine.*
*Ils ne goûtent jamais de paisible repos.*
*Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :*
*Et les bras estendus, les entrailles émuës,*
*Ils font souvent aux Dieux des prieres perduës.*

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voie bien que ce Discours est en effet plus fardé & plns fleuri que grand & sublime. Voions donc comment fait Homere, & considerons cet endroit entre plusieurs autres.

* *C'estoient des peuples de Scythie.*

*Comme l'on void les flots soûlevez par l'orage,*
*Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage.*
*Le vent avec fureur dans les voiles fremit,*
*La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit.*
*Le matelot troublé, que son art abandonne,*
*Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.*

Aratus a tâché d'encherir sur ce dernier vers, en disant :

*Un bois mince & leger les défend de la mort.*

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a renduë basse & fleurie de terrible qu'elle estoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & leger les défend de la mort* : il l'éloigne & le diminuë plûtost qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les Matelots ; il les represente, comme en un tableau, sur le point d'estre submergez à tous les flots qui s'elevent, & imprime jusques dans ses mots & ses syllabes, l'image du peril. * Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage ; non plus que Demosthene dans cet endroit où il decrit le trouble des Atheniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : *Il estoit déja fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tout deux que trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point inserer dans leurs discours de particularitez basses & superfluës, ou qui sentissent l'école. En effet, de trop s'arrester aux petites choses, cela gaste tout, & c'est comme du moëllon ou des platras qu'on

* Voi les Remarques.

auroit arrangez, & comme entassez les uns sur les autres pour élever un bâtiment.

## CHAPITRE IX.

### *De l'Amplification.*

ENtre les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification.* Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des Causes qu'on plaide, demande des periodes plus estenduës, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle sorte qu'un mot encherisse toûjours sur l'autre. Et cette addresse peut beaucoup servir, ou pour traiter quelque lieu d'un discours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un Fait, ou pour manier une passion. En effet l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'especes; mais l'Orateur doit sçavoir que pas une de ces Especes n'est parfaite de soy, s'il n'y a du Grand & du Sublime: si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pieté ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs si vous ostez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous luy arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dés que cet appuy vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant; pour plus grande netteté, disons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre precedent, & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de

circonstances choisies que l'on reünit ensemble & voions par où l'Amplification en general differe du Grand & du Sublime.

## CHAPITRE X.

### *Ce que c'est qu'Amplification.*

JE ne sçaurois approuver la definition que luy donnent les Maistres de l'art. L'Amplification, disent-ils, est *un Discours qui augmente & agrandit les choses.* Car cette definition peut convenir tout de mesme au Sublime, au Pathetique & aux Figures, puis qu'elles donnent toutes au Discours, je ne sçai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premierement le Sublime consiste dans la hauteur, & l'élevation au lieu que l'Amplification consiste aussi dans la multitude des paroles. C'est pourquoy le Sublime se trouve quelquefois dans une simple pensée : mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner ici une idée generale, *est un Accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulieres des choses, & de tous les Lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déja dit.* Ainsi elle differe de la Preuve, * en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification ne sert qu'à ptendre & à exagerer. * * * * * *

La mesme difference à mon avis, est entre Demosthene & Ciceron pour le Grand & le Su-

* Voi les Remarques.

blime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un Auteur Latin. En effet Demosthene est grand en ce qu'il est serré & concis, & Ciceron au contraire en ce qu'il est diffus & estendu. On peut comparer ce premier à cause de la violence, de la rapidite, de la force, & de la vehemence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempeste & à un foudre. Pour Ciceron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement il divore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, & qu'il répand diversement dans ses Ouvrages; & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toûjours de nouvelles forces. Mais vous pouviez mieux juger de cela que moy. Au reste le Sublime de Demosthene vaut sans doute bien mieux dans les exagerations fortes, & les violentes passions: quand il faut, pour ainsi dire, estonner l'Auditeur. Au contraire l'abondance est meilleure, lors qu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, repandre une rosée agreable dans les esprits. Et certainement un discours diffus est bien plus propre pour les Lieux Communs, les Peroraisons, les Digressions, generalement pour tous ces discours qui se font dans le Genre Demonstratif. Il en est de mesme pour les Histoires, les Traitez de Physique & plusieurs autres semblables matieres.

# CHAPITRE XI.

## *De l'Imitation.*

POur retourner à nôtre discours, Platon dont le stile ne laisse pas d'estre fort eslevé, bien qu'il coule sans estre rapide & sans faire de bruit nous a donné une idée de ce stile que vous ne pouvez ignorer, si vous avez leu les livres de sa Republique. *Ces Hommes malheureux*, dit-il en quelque part, *qui ne sçavent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongez dans les festins & dans la debauche, vont toûjours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La Verité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; En un mot, ils n'ont jamais goûté de pur ny de solide plaisir. Ils sont comme des Bestes qui regardent toûjours en bas, & qui sont cournées vers la Terre, ils ne songent qu'à manger, & à repaistre, qu'à satisfaire leurs passions brutales, & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & perissent à la fin par leur gourmandise insatiable.*

Au reste ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le negliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin ? c'est l'Imitation & l'emulation des Poëtes & des Escrivains illustres qui ont vécu devant nous. Car c'est le but que nous devons toûjours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en void beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mesmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prestresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre d'où sort un souffle, une vapeur toute celeste qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De mesme ces grandes beautez que nous remarquons dans les ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées d'où il s'éleve des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les esprits mêmes naturellement les moins échauffez : si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons-nous qu'Herodote & devant lui Stesichore & Archiloque ont esté grands imitateurs d'Homere. Platon neanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité : car il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source, dont il a detournez un nombre infini de ruisseaux : & j'en donnerois des exemples si Ammonius n'en avoit déja raportez plusieurs.

Au reste on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention, & les ouvrages d'autrui. En effet, jamais, à mon avis, il n'eust mélé tant de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, passant comme il fait du simple discours à des expressions & à des matieres poëtiques, s'il ne fut venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere, c'est à dire, à celui qui avoit deja receu les applaudissemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le fasse peut-estre qu'avec

un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main : cela ne laisse pas neanmoins de lui servir beaucoup, puisqu'enfin, selon Hesiode,

*La noble Jalousie est utile aux Mortels.*

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combatre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précedés ; puisque dans ces sortes de combats on peut mesme estre vaincu sans honte.

---

# CHAPITRE XII.

## *De la maniere d'Imiter.*

TOutes les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette reflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demosthene ou Thucydide mesme, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en stile Sublime ; Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, se presentant de la sorte à nostre imagination, nous servent comme de flambeau, & souvent nous élevent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conceuë de leur genie. Sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes. Que penseroient Homere ou Demosthene de ce que je dis s'ils m'écoutoient, & quel jugemẽt feroient-ils de moi ; En effet, nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais serieusement, rendre compte de nos écrits devant un si

celebre Tribunal, & ſur un Theatre où nous avons de tels Heros pour juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puiſſant pour nous exciter, c'eſt de ſonger au jugement que toute la poſterité fera de nos écrits. Car ſi un Homme, dans la défiance de ce jugement, a peur pour ainſi dire d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ſon eſprit ne ſçauroit rien produire que des avortons aveugles & imparfaits, & il ne ſe donnera jamais la peine d'achever des ouvrages, qu'il ne fait point pour paſſer juſqu'à la derniere poſterité.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Des Images.*

CES *Images*, que d'autres appellent *Peintures ou Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au diſcours, Ce mot *d'Image* ſe prend en general, pour toute Penſée propre à produire une expreſſion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque maniere que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré: pour ces diſcours que l'on fait, *lorſque par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voions les choſes dont nous parlons, & que nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reſte vous devez ſçavoir que les *Images* dans la Rhetorique, ont tout un autre uſage que parmi les Poëtes. En effet le but qu'on s'y propoſe dans la Poëſie, c'eſt l'eſtonnement & la

surprise : au lieu que dans la prose c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir en l'une & en l'autre rencontre.

* *Mere cruelle, arreste, esloigne de mes yeux*
*Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.*
*Ils viennent : je les voy : mon supplice s'appreste.*
*Mille horribles serpents leur siflent sur la teste.*

Et ailleurs.

*Où fuirai-je ? Elle vient. Je la voy. Je suis mort.*

Le Poëte en cet endroit ne voioit pas les Furies ; cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et veritablement je ne sçaurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions ; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est estudié particulierement, & il y a fort bien reüssi. Et mesme en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-mesme ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'estre tragique & relevé, principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on lui peut appliquer ces vers du Poëte.

*A l'aspect du peril, au combat il s'anime ;*
*Et le poil herissé, les yeux étincelans,*
*De sa queuë il se bat les costés & les flancs.*

Comme on le peut remarquer dans cet endroit où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les resnes de ses chevaux.

* Paroles d'Oreste dans Euripide.

*Prend garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie*
*Ne t'emporte au dessus de l'avide Lybie,*
*Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé*
*Ne rafraichit mon char dans sa course embrazé.*

Et dans ces vers suivans.

*Aussitost devant toi s'offriront sept étoiles.*
*Dresse par là ta course, & suy le droit chemin.*
*Phaëton, à ces mots, prend les resnes en main.*
*De ses chevaux aislés il bat les flancs agiles.*
*Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.*
*Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,*
*Penetre en un moment les vastes champs de l'air,*
*Le Pere cependant plein d'un trouble funeste,*
*Le void rouler de loin sur la plaine celeste,*
*Lui montre encor sa route & du plus haut des Cieux,*
*Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.*
*Va par là lui dit-il : Revien : Destourne. Arreste.*

Ne direz vous pas que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ; car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe ; pouroit-il peindre la chose comme il fait ? il en est de mesme de cet endroit de sa Cassandre qui commence par

*Mais ô braves Troyens, &c.*

Eschyle a quelque-fois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & heroïques : comme on le peut voir dans sa Tragedie intitulée. Les *Sept devant Thebes*, où un Courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de

ces ſept Chefs, qui avoient tous impitoiablement juré, pour ainſi dire, leur propre mort; s'explique ainſi.

*Sur un Bouclier noir ſept Chefs impitoiables*
*Epouvantent les Dieux de ſermens effroiables :*
*Prés d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,*
*Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe vanger.*
*Ils en jurent la peur, le Dieu Mars, & Bellone.*

Au reſte bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe aſſez ſouvent dans des penſées rudes, groſſieres & mal polies : Toutefois Euripide, par une noble emulation, s'expoſe quelque-fois aux meſmes perils. Par exemple, dans Eſchyle, le Palais de Lycurgue eſt émû, & entre en fureur à la veuë de Bacchus.

*Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.*

Euripide employe cette meſme penſée d'une autre maniere, en l'adouciſſant neanmoins.

*La montagne à leurs cris répond en mugiſſant.*

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant & s'enſeveliſſant lui-meſme au milieu d'une tempeſte prodigieuſe; & dans cet autre endroit où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute neanmoins pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide : Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions eſtaler ici tous les exemples que nous pourrions raporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous disions; les *Images* dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de créance : au lieu que dans la Rhetorique le beau des *Images* c'est de representer la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la verité. Car une invention poëtique & fabuleuse dans un oraison traîne necessairement avec soi des digressions grossieres & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs. Ils voient quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, aussi bien que les Poëtes Tragiques, & les bonnes gens ne prennent pas garde que quand Oreste dit dans Euripide :

*Toi qui dans les Enfers me veux precipiter,*
*Deesse, cesse enfin de me persecuter ;*

Il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhetorique; C'est qu'outre plusieurs autres proprietez, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le discours. Si bien qu'estant meslées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement; mais elles domtent, pour ainsi dire, elles soûmettent l'Auditeur. *Si un homme,* dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à mesme-temps vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prisonniers de guerre se sauvent : il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifferent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un sur ces entrefaites leur montre l'Auteur de ce desordre : c'est fait de ce mal-heureux ; il faut qu'il perisse sur le champ & on ne luy donne pas le temps de parler.*

Hyperide s'est servi de cet artifice dans l'oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, aprés la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux Esclaves. *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette loy : c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Au même tẽps qu'il prouve la chose par raison, il faut un *Image*, & par cette proposition qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. Car comme en toutes choses on s'arreste naturellement à ce qui brille & éclate davantage ; l'esprit de l'Auditeur est aisément entraîné par cette Image qu'on luy presente au milieu d'un raisonnement & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de si prés la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Discours. Au reste il n'est pas extraordinaire que cela fasse cet effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps mélés ensemble celui qui a le plus de force, attire toûjours à soy la vertu & la puissance de l'autre. Mais c'est assez parlé de cette Sublimité qui consiste dans les pensées, & qui vient, comme j'ay dit, ou *de la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination*.

---

## CHAPITRE XIV.

### *Des Figures, & premierement de l'Apostrophe.*

IL faut maintenant parler des Figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des

moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les Figures qui peuvent avoir place dans le discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire, celles qui contribuent le plus au Sublime : seulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Demosthene veut justifier sa conduite, & prouver aux Atheniens, qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel estoit l'air naturel d'énoncer la chose ? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Messieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grece, & vous en avez des exemples qu'on ne sçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes ayent failli, qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon, à Salamine & devant Platées.* Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il estoit inspiré d'un Dieu, & possedé de l'esprit d'Apollon mesme, il s'écrire en jurant par ces vaillans Defenseurs de la Grece. *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon.* Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il déifie ces anciens Citoiens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres Morts, & changeant l'air naturel de la Preuve en cette grande & pa-

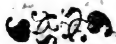
thetique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, & si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs comme une espece de contre-poison & d'antidote qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur éleve le courage par des loüanges. En un mot il leur fait concevoir qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine, & par tous ces differens moiens renfermés dans une seule Figure, il les entraîne dans son parti. Il y en a pourtant qui pretendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit:

*On ne me verra plus affligé de leur joie.*
*J'en jure mon combat aux champs de Marathon,*

Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoy on le fait. Or dans le passage de ce Poëte il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle là aux Atheniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas besoin de consolation. Ajoûtez que dans ce serment il ne jure pas, comme Demosthene, par des Hommes qu'il rende Immortels, & ne songe point à faire naistre dans l'ame des Atheniens, des sentimens dignes de la vertu de leurs Ancestres: veu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat, Au contraire dans Demosthene ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Atheniens vaincus, & pour empescher qu'ils ne regardent d'oresnavant comme un malheur, la batalle de

Cheronée. De sorte que, comme j'ay déja dit, dans cette seule Figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli; il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des sermens; il fait leur éloge; & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à nostre Orateur; il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe; durant que vous maniés les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos Ancestres ont remportées. Afin donc de marcher seurement, il a soin de regler ses paroles, & n'emploie que celles qui lui sont avantageuses: faisans voir, que même dans les plus grands emportemens il faut estre sobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs Ancestres, il dit, *ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine, ceux qui ont donné bataille prés d'Artemise & de Platées.* Il se garde bien de dire *ceux qui ont vaincu.* Il a soin de taire l'évenement qui avoit esté aussi heureux en toutes ces batailles, que funeste à Cheronée; & prévient mesme l'Auditeur en poursuivant ainsi: *Tous ceux, ô Eschine, qui sont pris en ces rencontres, ont esté enterrés aux despens de la Republique, & non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur.*



# CHAPITRE XV.

## *Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soûtenir.*

IL ne faut pas oublier ici une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots : c'est que si les Figures naturellement soûtiennent le Sublime, le Sublime de son costé soûtient merveilleusement les Figures : mais où, comment, c'est ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il est certain qu'un discours où les Figures sont employées toutes seules, est de soi-même suspect d'adresse, d'artifice, & de tromperie. Principalement lorsqu'on parle devant un Juge souverain, & sur tout si ce Juge est un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un General d'armée : car il conçoit en luy-mesme une certaine indignation contre l'Orateur, & ne sçauroit souffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de grossieres finesses. Et même il est à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espece de mépris, il ne s'effarouche entierement : & bien qu'il retienne sa colere, & se laisse un peu amollir aux charmes du discours, il a toûjours une forte repugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoy il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & lorsqu'on ne reconnoist point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de remede plus merveilleux pour l'empescher de paroître,

que le Sublime & le Pathetique, parce que l'Art ainsi renfermé au milieu de quelque chose de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en sçaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ay déja rapporté.

*J'en jure par les manes de ces grands Hommes*, &c.

Comment est-ce que l'Orateur a caché la figure dont il se sert ? N'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat même de sa pensée ? Car comme les moindres lumieres s'évanoüissent, quand le Soleil vient à éclairer, de même toutes ces subtilitez de Rhetorique disparoissent à la veuë de cette grandeur qui les environne de tous côtez. La même chose à peu prés arrive dans la peinture. En effet, qu'on tire plusieurs lignes paralelles sur un mesme plan, avec les jours & les ombres, il est certain que ce qui se presentera d'abord à la veuë, ce sera le lumineux à cause de son grand éclat qui fait qu'il semble sortir hors du tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathetique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec le mouvemens de nôtre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage & semble toucher de plus prés nôtre esprit que les Figures, dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.



# CHAPITRE XVI.

## *Des Interrogations.*

QUE dirai-je des Demandes & des Interrogations? Car qui peut nier que ces sortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours? *Ne voulez vous jamais faire autre chose*, dit Demosthene aux Atheniens, *qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres; Que dit on de nouveau? & que peut-on vous apprendre de plus nouveau, que ce que vous voiez? Un Homme de Macedoine se rend maistre des Atheniens, & fait la loy à toutes la Grece. Philippe est-il mort? dira l'un: Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé, que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit delivrez, vous vous feriez bien tost vous mesmes un autre Philippe.* Et ailleurs. *Embarquons-nous pour la Macedoine, mais où aborderons-nous*, dira quelqu'un, *Malgré Philippe? La guerre mesme, Messieurs, nous découvrira par où Philippe est facile à vaincre.* S'il eût dit la chose simplement, son discours n'eust point rèpondu à la majesté de l'affaire dont il parloit: au lieu que par cette divine & violente maniere de se faire des interrogations & de se répondre sur le champ à soi-mesme, comme si c'estoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort; mais plus plausible & plus vrai-semblable. Car le Pathetique ne fait jamais plus d'effet que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître.

Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'Interrogations & de Réponses. Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine émotion qui fait que sur le champ ils se precipitent de répondre. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus meditez pour des choses dites sur l'heure & dans la chaleur. **** Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au Discours que d'en oster les liaisons. En effet, un discours que rien ne lie & n'embarrasse, marche & coule de soi-mesme, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viste que la pensée même de l'Orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble*. Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere.

*Nous avons par ton ordre à pas precipitez*
*Parcouru de ces bois les sentiers écartez:*
*Nous avons dans le fond d'une sombre vallée*
*Decouvert de Circé la maison reculée.*

Car ces periodes ainsi coupées & prononcées neanmoins avec precipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même temps, & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait oster où il faut les liaisons du discours.

* Voi les remarques.

## CHAPITRE XVII.

### *Du mélange des Figures.*

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées entrant par ce moyen dans une espece de societé se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on peut voir dans ce passage de l'Oraison de Demosthene contre Midias, où en même temps il oste les liaisons de son Discours, & mesle ensemble les Figures de Repetition & de Description. *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celuy qui a esté outragé ne sçauroit peindre dans un recit.* Et de peur que dans la suite, son Discours ne vinst à se relascher, sçachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le desordre est la marque de la passion qui n'est en effet elle même qu'un trouble & une émotion de l'ame, il poursuit dans la même diversité de Figures. *Tantost il le frappe comme ennemi, tantost pour luy faire insulte, tantost avec les poings, tantost au visage.* Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puissamment ses Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur presence. Il revient à la charge, & poursuit comme une tempeste. *Ces affronts émeuvent, ces affronts transportent un Homme de cœur, & qui n'est point accoûtumé aux injures.*

*On ne sçauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conserve par tout le caractere de ces Figures turbulentes : tellement que dans son ordre il y a un desordre, & au contraire, dans son desordre il y a un ordre merveilleux. Qu'ainsi ne soit, mettez par plaisirs les conjonctions à ce passage, comme font les Disciples d'Isocrate, *Et certainement il ne faut pas oublier, que celuy qui en outrage un autre fait beaucoup de choses, premierement par le geste, en suite par les yeux, & enfin par la voix même, &c...* Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moien des liaisons, vous verrez que d'un Pathetique fort & violent, vous tomberez dans une petite afferterie de langage qui n'aura ni pointe ni éguillon, & que toute la force de vôtre discours s'éteindra aussi-tost d'elle-mesme. Et comme il est certain, que si on lioit le corps d'un homme qui court, on luy feroit perdre toute sa force, de même si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine, vous luy ostez la liberté de sa course, & cette impetuosité qui la faisoit marcher avec la même violence, qu'un trait lancé par une machine.

---

## CHAPITRE XVIII.

### *Des Hyperbates.*

IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que *la Transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite*

*d'un discours.* Et cette Figure porte avec soi le caractere veritable d'une passion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui sont émûs de colere, de frayeur, de dépit, de jalousie, ou de quelqu'autre passion que ce soit : car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussitost un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur premiere resolution. La passion en eux est comme un vent leger & inconstant qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de costé & d'autre : si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposés, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni suite dans leur discours.

Les habiles Escrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature, se servent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il ressemble si fort à la Nature, qu'on le prend pour la Nature même ; & au contraire la Nature ne reüssit jamais mieux que quand l'Art est caché.

Nous voions un bel exemple de cette Transposition dans Herodote, où Denys Phocéen parle ainsi aux Ioniens. *En effet nos affaires sont reduites à la derniere extremité, Messieurs. Il faut necessairement que nous soions libres ou esclaves, & esclaves miserables. Si donc vous voulez eviter les malheurs qui vous menacent, il faut sans differer embrasser le travail & la La fatigue, & acheter vôtre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il eust voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eust parlé. *Messieurs. Il est maintenant*

*temps d'embrasser le travail & la fatigue : Car enfin nos affaires sont reduites à la derniere extremité, &c.* Premierement donc il transporte ce mot *Messieurs*, & ne l'insere qu'immediatement aprés leur avoir jetté la fraieur dans l'ame : comme si la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter : *En effet nos affaires sont reduites à la derniere extremité* ; afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte : mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir estre separées.

Demosthene est en cela bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répanduës avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en saoule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'Auditeur, par les dangereux détours de ses longues Transpositions. Assez souvent donc il suspend sa premiere pensée, comme s'il affectoit tout exprés le desordre : & entremeslant au milieu de son discours plusieurs choses differentes qu'il va quelquefois chercher, même hors de son sujet, il met la fraieur dans l'ame de l'Auditeur qui croit que tout ce discours va tomber, & l'nteresse malgré lui dans le peril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-

temps qu'on cherchoit ; par cette Transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage que s'il eust gardé un ordre dans ses paroles, il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenseray d'en rapporter.

---

## CHAPITRE XIX.

### *Du changement de Nombre.*

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle, *Diversités de cas*, *Collections*, *Renversemens*, *Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui étant comme vous sçavez extrémement fortes & vehementes, peuvent beaucoup servir par consequent à orner le discours, & contribuent en toutes manieres au Grand & au Pathetique. Que dirai-je des Changemens de Cas, de Temps, de Personnes, de Nombre, & de Genre ? En effet qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à ranimer l'expression ? Par exemple, pour ce qui regarde le Changement de nombre ; ces Singuliers dont la terminaison est singuliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels.

*Aussi-tost un grand Peuple accourant sur le port*
*Ils firent de leurs cris retentir les rivages.*

Et ces Singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphase. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle.

*Hymen, funeste Hymen tu m'as donné la vie :*
*Mais dans ces mêmes flancs où je fus enfermé,*
*Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.*
*Et par là tu produis & des Fils & des Peres,*
*Des Freres, des Maris des Femmes & des Meres;*
*Et tout ce que du Sort la maligne fureur*
*Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.*

Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une seule personne ; c'est à sçavoir, Oedipe d'une part, & sa mere Jocaste de l'autre. Cependant par le moien de ce nombre ainsi répandu & multiplié en differens pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'est par un même pleonasme qu'un Poëte a dit :

*On vit les Sarpedons & les Hectors paroistre.*

Il en faut dire autant de ce passage de Platon à propos des Atheniens, que j'ay rapporté ailleurs. *Ce ne sont point des Pelops, des Cadmus des Egyptes, des Danaus, ni des hommes nés barbares qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs, éloignés du commerce & de la frequentation des nations étrangeres, qui habitons une même ville, &c.*

En effet tous ces Pluriels ainsi ramassés ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagerer & dans la passion ; c'est à dire, quand le sujet est susceptible d'une de ces choses ou de plusieurs. Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.

# CHAPITRE XX.

## *Des Pluriels reduits en Singuliers.*

ON peut aussi tout au contraire reduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque chose de fort grand. *Tout le Peloponese*, dit Demosthene, *étoit alors divisé en factions.* Il en est de même de ce passage d'Herodote. *Phrynicus faisant representer sa Tragedie intitulée la Prise de Milet, tout le Theatre se fondit en larmes.* Car de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux differentes Figures. En effet soit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une seule chose vous en fassiés plusieurs: soit qu'en ramassant des Pluriels dans un seul nom Singulier qui sonne agreablement à l'oreille, de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une, ce changement imprevu marque la passion.

# CHAPITRE XXI.

## *Du changement de Temps.*

IL en est de même du Changement de Temps: lorsqu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit presentement: parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites, c'est une action qui se passe à l'heure même. *Un Soldat*, dit Xenophon, *étant tombé sous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui*

*donne un coup d'épée dans le ventre. Le Cheval blessé se démene & secouë son maistre. Cyrus tombe.* Cette Figure est fort frequente dans Thucydide.

## CHAPITRE XXII.

### *Du Changement de Personnes.*

LE Changement de Personnes n'est pas moins pathetique. Car il fait que l'Auditeur assez souvent se croit voir lui-même au milieu du peril.

*Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si belle,*
*Qu'ils retrouvent toûjours une vigueur nouvelle:*
*Que rien ne les sçauroit ni vaincre ni lasser,*
*Et que leur long combat ne fait que commencer.*

Et dans Aratus.

*Ne t'embarque jamais durant ce triste mois.*

Cela se voit encore dans Herodote. *A la sortie de la ville d'Elephantine,* dit cet Historien, *du costé qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. Delà vous descendrez dans une plaine: Quand vous l'aurés traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours vous arriverez à une grande ville qu'on appelle Meroé.* Voiez vous mon cher Terentianus, comme il prend vôtre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces differents païs: vous faisant plûtost voir qu'entendre. Toutes ces choses ainsi pratiquées à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action presente. Principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plu-

ſieurs en general, mais à un ſeul en particulier.

*Tu ne ſçaurois connoiſtre au fort de la mêlée,*
*Quel parti ſuit le fils du courageux Tydée.*

Car en réveillant ainſi l'Auditeur par ces Apoſtrophes, vous le rendez plus emû, plus attentif, & plus plein de la choſe dont vous parlez.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *Des Tranſitions impreveuës.*

IL arrive auſſi quelquefois qu'un Eſcrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup ſe met à ſa place, & joüe ſon perſonnage : & cette Figure marque l'impetuoſité de la Paſſion.

*Mais Hector de ſes cris rempliſſant le rivage,*
*Commande à ſes ſoldats, de quitter le pillage :*
*De courir aux vaiſſeaux. Car, j'atteſte les Dieux*
*Que quiconque oſera s'écarter à mes yeux,*
*Moi-même dans ſon ſang j'irai laver ſa honte.*

Le Poëte retient la narration pour ſoi, comme celle qui lui eſt propre, & met tout d'un coup, & ſans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier boüillant & furieux. En effet ſon diſcours auroit langui s'il y euſt entremêlé : *Hector dit alors de telles ou ſemblables paroles.* Au lieu que par cette Tranſition impreveuë il previent le Lecteur, & la Tranſition eſt faite avant que le Poëte même ait ſongé qu'il la faiſoit. Le veritable lieu donc où l'on doit uſer de cette Figure, c'eſt quand le temps preſſe, & que

l'occaſion qui ſe preſente ne permet pas de differer : lorſque ſur le champ il faut paſſer d'une perſonne à une autre, comme dans Hecatée. *Ce Heraut ayant aſſés pesé la conſequence de toutes ces choſes, il commande aux Deſcendans des Heraclites de ſe retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que ſi je n'étois point au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-toſt moi même d'aller chercher une retraite chez quelque autre peuple.* Demoſthene dans ſon Oraiſon contre Ariſtogiton a encore emploié cette Figure d'un maniere differente de celle-ci, mais extrémement forte & pathetique. *Et il ne ſe trouvera perſonne entre vous*, dit cet Orateur, *qui ait du reſſentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame violer inſolemment les choſes les plus saintes ? Un ſcelerat, dis-je, qui .... O le plus méchant de tous les hommes ! rien n'aura pû arrêter ton audace effrenée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi.* Il laiſſe là ſa pensée imparfaite, la colere le tenant comme ſuſpendu & partagé ſur un mot, entre deux differentes perſonnes. *Qui.... O le plus méchant de tous les Hommes !* Et enſuite tournant tout d'un coup contre Ariſtogiton ce même diſcours qu'il ſembloit avoir laiſſé là, il touche bien d'avantage, & fait une bien plus forte impreſſion. Il en eſt de même de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Heraut de la part de ſes Amans.

*De mes fâcheux Amans miniſtre injurieux,*
*Heraut, que cherches-tu? Qui t'amene en ces lieux*
*Y viens-tu de la part de cette Troupe avare,*
*Ordonner qu'à l'inſtant le Feſtin ſe prepare ?*

*Fasse le juste Ciel, avançant leur trépas,*
*Que ce repas pour eux soit le dernier repas.*
*Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,*
*Consumez de son fils le fertile heritage,*
*Vos Peres autrefois ne vous ont-ils point dit*
*Quel Homme étoit Ulysse*, &c.

---

# CHAPITRE XXIV.

## *De la Periphrase.*

IL n'y a personne, comme je croy, qui puisse douter que la Periphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, comme dans la Musique le son principal devient plus agreable à l'oreille, lors qu'il est accompagné de ces differentes parties qui lui répondent: De même la Periphrase tournant à l'entour du mot propre, forme souvent par rapport avec lui une consonance & une harmonie fort belle dans le discours. Sur tout lors qu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste temperament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de son Oraison funebre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont tous glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en general, & leurs parens en particulier, les ont reconduits hors de ce monde.* Premierement il appelle la Mort, *ce fatal voyage.* Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendu aux morts, comme d'une pompe publique que leur païs leur avoit preparée exprés, pour les conduire hors de

cette vie, Dirons-nous que toutes ces choses ne contribuent que mediocrement à relever cette pensée ? Avoüons plûtost que par le moien de cette Periphrase melodieusement répanduë dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espece de concert & d'harmonie. De même Xenophon. *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste vôtre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posseder des hommes nés pour la guerre ; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la loüange.* Au lieu de dire : *Vous vous adonnez au travail*, il use de cette circonlocution ; *Vous regardez le travail, comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse.* Et étendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & releve beaucoup cet éloge. Cette Periphrase d'Herodote me semble encore inimitable. *La Déesse Venus, pour chastier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son Temple, leur envoya la Maladie des Femmes.** * Hemorroïdes

Au reste, il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la Periphrase, pourveu qu'on ne la répande pas par tout sans choix & sans mesure. Car aussi-tost elle languit, & a je ne sçai quoi de niais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon qui est toûjours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a esté raillé pour avoir dit dans sa Republique. *Il ne faut point souffrir que les richesses d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une Ville.* S'il eust voulu, poursuivent ils, introduire la possession du bétail ; assurement qu'il auroit dit par la même raison, *les richesses des bœufs & des moutons.*

Mais ce que nous avons dit en general suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le Discours plus animé & plus Pathetique. Or le Pathetique participe du Sublime, autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

## CHAPITRE XXV.

### *Du Choix des Mots.*

PUISQUE la Pensée & la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre : Voions si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours, qui regarde l'expression. Or que le choix des grands mots & des termes propres, soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par consequent il seroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs & tous les Escrivains en general, qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élegance, de netteté, de poids, de force, & de viguеur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautez éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choses une espece d'ame & de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde neanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflûre de paroles. Car d'exprimer une chose basse en termes grands & magnifiques, c'est

tout de même que si vous appliquiez un grand masque de Theatre sur le visage d'un petit enfant: si ce n'est à la verité dans la Poësie * * * * * * *
Cela se peut voir encore dans un passage de Theopompus, que Cecilius blâme, je ne sçai pourquoi, & qui me semble au contraire fort à loüer pour sa justesse, & par ce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Historien, *boit sans peine les affronts que la necessité de ses affaires l'oblige de souffrir*. En effet un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe, & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtez qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un Homme qui, pour s'agrandir, souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignitez, ces termes, *Boire les affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de cette expression d'Herodote. *Cleomene étant devenu furieux, il prit un coûteau dont il se hacha la chair en petits morceaux; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut*. Et ailleurs, *Pithés demeurant toûjours dans le vaisseau, ne cessa point de combattre, qu'il n'eust été haché en pieces*. Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse, & renferment neanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

* L'Auteur aprés avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le Stile simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quelquefois dans le Stile noble. *Voyez les Remarques*.



## CHAPITRE XXVI.

### *Des Metaphores.*

POUR ce qui est du nombre des Metaphores, Cecilius semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou trois au plus, pour exprimer une seule chose. Mais Demosthene nous doit encore ici servir de regle. Cet Orateur nous fait voir qu'il y a des occasions où l'on en peut emploier plusieurs à la fois ; quand les Passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles necessairement, & en foule. Ces *Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâshes Flateurs, ces Furies de la Republique ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux qui dans la débauche ont autrefois vendu à Philippe nostre liberté, & qui la vendent encore aujourd'huy à Alexandre : qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infames débordemens, ont renversé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous, cette regle où les anciens Grecs faisoient consister toute leur felicité ; de ne souffrir point de maistre.* Par cette foule de Metaphores, prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entierement la bouche à ces Traistres. Neanmoins Aristote & Theophraste, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y aporter ces adoucissemens. *Pour ainsi dire. Pour parler ainsi. Si j'ose me servir de ces termes. Pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoûtent ils, l'excuse est un remede contre les hardiesses du discours, & je suis bien de

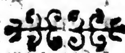
leur avis. Mais je soûtiens pourtant toûjours ce que j'ay déja dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Metaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les emploier qu'à propos : je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathetique par leur violence & leur impetuosité emportent naturellement, & entraînent tout avec eux ; ils demandent necessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le temps à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Metaphores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et mêmes pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime les choses qu'une foule de Metaphores continuées. C'est par elles que nous voions dans Xenophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. Platon neanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la teste *une Citadele*. Il dit que le cou est *un Isthme, qui a esté mis entre elle & la poitrine*. Que les Vertebres sont, *comme des gonds sur lesquels elle tourne*. Que la Volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux Hommes*. Que la Langue est *le Juge des saveurs*. Que le Cœur est *la source des veines, la fontaine du sang qui delà se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous costez*. Il appelle les Pôres, *des Ruës étroites*. *Les Dieux*, poursuit-il, *voulant soûtenir le battement du cœur, que la veuë inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colere qui est de feu, lui causent ordinairement ; ils ont mis sous lui le poulmon dont la substance est*

*molle, & n'a point de ſang : mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il ſert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere eſt enflammée, il ne ſoit point troublé dans ſes fonctions.* Il appelle la Partie concupiſcible, *l'appartement de la Femme*; & la Partie iraſcible, *l'appartement de l'Homme.* Il dit que la Rate eſt *la Cuiſine des Inteſtins, & qu'eſtant pleine des ordures du foie, elle s'enfle & devient bouffie. Enſuite,* continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair qui leur ſert comme de rempart & de défenſe contre les injures du chaud & du froid, & contre tous les autres accidens. Et elle eſt*, ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée qui entoure doucement le corps.* Il dit que le Sang eſt *la paſture de la chair. Et afin*, pourſuit-il, *que toutes les parties pûſſent recevoir l'aliment; ils y ont creuſé, comme dans un Jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur, comme de leur ſource, pûſſent couler dans ces étroits conduits du corps humain.* Au reſte quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe dénoüent comme les cordages d'un vaiſſeau, & qu'ils laiſſent aller l'ame en liberté.* Il y en a encore une infinité d'autres enſuite, de la même force : mais ce que nous avons dit ſuffit pour faire voir, combien toutes ces Figures ſont ſublimes d'elles-mêmes : combien, dis-je, les Metaphores ſervent au Grand, & de quel uſage elles peuvent être dans les endroits pathetiques, & dans les deſcriptions.

Or que ces Figures, ainſi que toutes les autres elegances du diſcours, portent toûjours les choſes dans l'excés ; c'eſt ce que l'on remarque aſſez ſans que je le diſe. Et c'eſt pourquoi Platon même n'a pas eſté peu blâmé, de ce que ſou-

vent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des Metaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allegorique. *On ne concevra pas aisément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit être de même d'une ville comme d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en societé avec une autre Divinité sobre qui le chastie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau *une Divinité sobre*, & de servir du terme *de chastier* pour temperer : En un mot de s'étudier si fort à ces petites finesses, cela sent, disent-ils, son Poëte qui n'est pas lui-même trop sobre. Et c'est peut-être ce qui a donné sujet à Cecilius de decider si hardiment dans ses Commentaires sur Lysias : que Lysias valoit mieux en tout que Platon, poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimast Lysias plus que soi-même, il haïssoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lysias : si bien que porté de ces deux mouvemens, & par un esprit de contradiction, il a avancé plusieurs choses de ces deux Auteurs, qui ne sont pas des decisions si souveraines qu'il s'imagine. De fait accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vrai-semblance. Et en effet où trouverons-nous un Escrivain qui ne peche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre.



# CHAPITRE XXVII.

## *Si l'on doit préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts.*

PEUT-ESTRE ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en general, sçavoir lequel vaut mieux, soit dans la Prose, soit dans la Poësie, d'un Sublime qui a quelques defauts, ou d'une Mediocrité parfaite & saine en toutes ses parties, qui ne tombe & ne se dement point : & ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces questions étant naturelles à nostre Sujet, il faut necessairement les resoudre. Premierement donc je tiens pour moi qu'une Grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du mediocre. En effet dans un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse : & il en est de même du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si prés, & où il faut, malgré qu'on en ait, negliger quelque chose. Au contraire il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas & mediocre fasse des fautes : Car comme il ne se hazarde & ne s'éleve jamais, il demeure toûjours en seureté, au lieu que le Grand de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux. Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des Hommes

par ce qu'ils ont de pire, & que le souvenir des fautes qu'on y remarque, dure toûjours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui est beau passe viste, & s'écoule bien-tost de nostre esprit. Mais bien que j'aye remarqué plusieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, & que je sois peut-estre l'homme du monde à qui elles plaisent le moins; j'estime aprés tout que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas souciez, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises & de petites negligences qui leur sont échappées : parce que leur esprit qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrester aux petites choses. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soûtiennent pas également par tout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. Qu'ainsi ne soit, Apollonius, celui qui a composé le Poëme des Argonautes, ne tombe jamais, & dans Theocrite, osté quelques endroits, où il sort un peu du caractere de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius ou Theocrite, qu'Homere? L'Erigone d'Eratosthene est un Poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthene est plus grand Poëte qu'Archiloque, qui se broüille à la verité, & manque d'ordre & d'œconomie en plusieurs endroits de ses écrits : mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cause de cet esprit divin, dont il est entraîné, & qu'il ne sçauroit regler comme il veut? Et même pour le Lyrique; choisiriez-vous plûtost d'être Bacchylide, que Pindare? ou pour la Tragedie, Ion ce Poëte de Chio, que Sophocle? En effet ceux-là ne font jamais de faux pas,

& n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élegance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle : car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un Homme de bon sens qui daignast comparer tous les ouvrages d'Ion ensemble au seul Oedipe de Sophocle ?

## CHAPITRE XXVIII.

### *Comparaison d'Hyperide & de Demosthene.*

QUE si au reste l'on doit juger du merite d'un ouvrage par le nombre plûtost que par la qualité & l'excellence de ses beautez ; il s'ensuivra qu'Hyperide doit estre entierement préferé à Demosthene. En effet, outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il possede presque toutes en un degré éminent, semblable à ces Athletes qui reüssissent aux cinq sortes d'Exercices, & qui n'estant les premiers en pas un de ces Exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet il a imité Demosthene en tout ce que Demosthene a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias : il sçait adoucir, où il faut, la rudesse & la simplicité du discours, & ne dit pas toutes les choses d'un même air comme Demosthene : il excelle à peindre les mœurs:

son stile a dans sa naïveté une certaine douceur agreable & fleurie. Il y a dans ses Ouvragres un nombre infini de choses plaisamment dites. Sa maniere de rire & de se mocquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'Ironie. Ses railleries ne sont point froides ni recherchées, comme celles de ces faux imitateurs du Stile Attique, mais vives & pressantes. Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaisant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toûjours où il vise. Au reste il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable. Il est né pour toucher & émouvoir la pitié. Il est étendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions, il se détourne, il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funebre qui est écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne sçai si pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire Demosthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son stile: Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'estre plaisant il se rend ridicule, plûtost qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaisant qu'il tâche d'en approcher. Cependant par ce qu'à mon avis, toutes ces beautez qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand: qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur toûjours à jeun, & une langueur d'esprit qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame, personne

ſonne n'a jamais eſté fort tranſporté de la lecture de ſes Ouvrages. Au lieu que Demoſthene ayant ramaſſé en ſoy toutes les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'étude, ce ton de majeſté & de grandeur, ces mouvemens animez, cette fertilité, cette adreſſe, cette promptitude, & ce qu'on doit ſur tout eſtimer en lui, cette force & cette vehemence dont jamais perſonne n'a ſceu approcher : Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares preſens qu'il avoit receus des Dieux, & qu'il ne m'eſt pas permis d'appeller des qualitez humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs celebres dans tous les ſiecles : les laiſſant comme abbattus & éblouïs, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement élevé au deſſus d'eux, qu'il repare entierement par là celles qui lui manquent. Et certainement, il eſt plus aiſé d'enviſager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'eſtre point émû des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

## CHAPITRE XXIX.

### *De Platon, & de Lyſias, & de l'excellence de l'eſprit humain.*

POUR ce qui eſt de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la difference. Car il ſurpaſſe Lyſias non ſeulement par l'excellence, mais auſſi par le nombre de ſes beautez. Je dis plus, c'eſt

que Platon n'eſt pas tant au deſſus de Lyſias, par un plus grand nombre de beautés, que Lyſias eſt au deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'eſt-ce donc qui a porté ces Eſprits divins à mépriſer cette exacte & ſcrupuleuſe delicateſſe, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Eſcrits? En voici une raiſon. C'eſt que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de baſſe & de vile condition : mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande aſſemblée, pour être ſpectateur de toutes les choſes qui s'y paſſent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete qui ne doit reſpirer que la gloire. C'eſt pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une paſſion invincible, pour tout ce qui nous paroiſt de plus grand & de plus divin. Auſſi voïons-nous que le monde entier ne ſuffit pas à la vaſte étenduë de l'eſprit humain. Nos penſées vont ſouvent plus loin que les Cieux, & penetrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choſes.

Et certainement ſi quelqu'un fait un peu de reflexion ſur un Homme dont la vie n'ait rien eu dans tout ſon cours, que de grand & d'illuſtre, il peut connoiſtre par là, à quoy nous ſommes nez. Ainſi nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile même pour nôtre uſage : mais nous ſommes veritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Ocean ſur tout. Nous ne ſommes pas fort étonnés de voir une petite flamme que nous avons allumée, conſerver long-temps ſa lumiere pure: mais nous ſommes frappés d'admiration quand nous

contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanoüissent en naissant : & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature que ces fournaizes du mont Etna qui quelquefois jette du profond de ses abysmes,

*Des pieres, des rochers, & des fleuves de flamme.* *

De tout cela il faut conclure, que ce qui est utile & même necessaire aux Hommes souvent n'a rien de merveilleux, comme estant aisé à acquerir, mais que tout ce qui est extraordinaire est admirable & surprenant.

* **Pind. Pyth. 1.**

---

## CHAPITRE XXX.

### *Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.*

A L'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'Utile & le Necessaire, il faut avoüer, qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point esté exempts de fautes, ils avoient neanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'Homme : mais le Sublime nous éleve presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin? un seul de ces beaux traits & de ces pensées

ſublimes qui ſont dans les ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs defauts. Je dis bien plus : c'eſt que ſi quelqu'un ramaſſoit enſemble toutes les fautes qui ſont dans Homere, dans Demoſthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres Heros, elle ne feroient pas la moindre, ni la milliéme partie des bonnes choſes qu'ils ont dites. C'eſt pourquoi l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné ce prix dans tous les ſiecles, & perſonne juſqu'ici, n'a eſté en état de leur enlever ce prix, qu'ils conſervent encore aujourd'hui, & que vrai-ſemblablement ils conſerveront toûjours,

*Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,*
*Et les bois dépoüillez au Printemps refleurir.*

On me dira peut-être qu'un Coloſſe qui a quelques defauts n'eſt pas plus à eſtimer qu'une petite Statuë achevée, comme par exemple, le Soldat de Polyclete.* A cela je répons, que dans les ouvrages de l'Art c'eſt le travail & l'achevement que l'on conſidere : au lieu que dans les ouvrages de la Nature c'eſt le Sublime & le prodigieux. Or, diſcourir, c'eſt une operation naturelle à l'homme. Ajoûtez que dans une Statuë on ne cherche que le rapport & la reſſemblance : mais dans le Diſcours on veut, comme j'ai dit, le ſurnaturel & le divin. Toutefois pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute élevation à la longue ſe ſoûtienne, & garde toûjours un ton égal, il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature : parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine

** Le Doryphore petite ſtatuë de Polyclete.*

perfection. Voilà ce que nous avons creu être obligez de dire sur les questions qui se sont presentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

## CHAPITRE XXXI.

### *Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.*

POUR retourner à nôtre Discours, les Paraboles & les Comparaisons approchent fort des Metaphores, & ne different d'elles qu'en un seul point * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * * *. †

Telle est cette Hyperbole. *Supposé que vostre esprit soit dans vostre Teste, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent être poussées: parce qu'assez souvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc qui pour être trop tenduë se relâche; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à celui que nous cherchons.

Ainsi Isocrate dans son Panegyrique, par une sotte ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphase, est tombé, je ne sçai comment, dans une faute de petit Ecolier. Son dessein dans ce Panegyrique, c'est de faire voir que les Atheniens ont rendu plus de services à la Grece, que ceux de Lacedemone: & voici par où il debute. *Puisque*

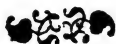
† *Cet endroit est fort defectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces Figures manque tout entier.*

*le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites; & les petites, grandes: qu'il sçait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacedemoniens & des Atheniens? En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait proprement un Exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en general: que celles-là sont les meilleures qui sont entierement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toûjours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Atheniens qui perirent dans la Sicile. *Les Siciliens étant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux sur tout qui s'étoient jettez dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du sang de ces miserables: & neanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle étoit, ils se battoient pour en boire.* Il est assez peu croiable que des Hommes boivent du sang & de la bouë, & se battent même pour en boire: & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit Herodote de ces Lacedemoniens qui combattirent au pas des Thermopyles. *Ils se deffendirent encore quelque temps en ce Lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents: jusqu'à ce que les Bar-*

*bares, tirants toûjours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits.* Que dites-vous de cette Hyperbole ? Quelle apparence que des Hommes se defendent avec les mains & les dents contre des gens armez, & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs Ennemis ? Cela ne laisse pas neanmoins d'avoir de la vrai-semblance : parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hyperbole semble naistre du sujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remede infaillible, pour empêcher que les hardiesses ne choquent ; c'est de ne les emploier que dans la passion, & aux endroits à peu prés qui semblent les demander. Cela est si vrai que dans le Comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vrai-semblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet le Rire est une Passion de l'ame causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poëte Comique : *Il possedoit une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une Epistre de Lacedemonien.*

Au reste on se peut servir de l'Hyperbole aussi bien pour diminuer les choses, que pour les agrandir : Car l'Exageration est propre à ces deux differens effets : & le *Diasyrme*, qui est une espece d'Hyperbole : n'est, à le bien prendre, que l'exageration d'une chose basse & ridicule.



# CHAPITRE XXXII.

## *De l'Arrangement des Paroles.*

DEs cinq Parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquiéme à examiner: c'est à sçavoir la Composition & l'Arrangement des Paroles. Mais comme nous avons déja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue speculation nous en a pû apprendre: Nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument necessaire à nostre sujet; Comme, par exemple: que l'Harmonie n'est pas simplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'Homme pour persuader & pour inspirer le plaisir: mais que dans les instrumens même inanimés c'est un moien merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voions-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flûtes, mais presque tout ce qu'il y a de differens sons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes: Neanmoins par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, souvent, comme nous voions, ils causent à l'a-

me un transport, & un ravissement admirable. Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien, n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bastards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit: qui remuë tout à la fois tant de differentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautez, & d'élegances avec lesquelles nostre ame a comme une espece de liaison & d'affinité: qui par le mélange & la diversité des sons insinuë dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mêmes de l'Orateur, & qui bastit sur ce sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en soi, & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout temps les ravir, & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une verité si universellement reconnuë, & l'experience en fait foi.*

Au reste il en est de même des Discours que des corps qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage, & à la juste proportion de leurs membres: De sorte même qu'encore qu'un membre separé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent

*L'Auteur pour donner ici un exemple de l'arrangement des paroles, raporte un passage de Demosthene. Mais comme ce qu'il en dit est entierement attaché à la langue Grecque, je me suis contenté de le traduire dans les Remarques.
Voyez les Remarques.

pas de faire un corps parfait. Ainſi les parties du Sublime étant diviſées, le Sublime ſe diſſipe entierement, au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'aſſemblage qu'on en fait, & par cette liaiſon harmonieuſe qui les joint, le ſeul tour de la Periode leur donne du ſon & de l'emphaſe. C'eſt pourquoi l'on peut comparer le Sublime dans les Periodes à un feſtin par écot auquel pluſieurs ont contribué. Juſques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains qui n'eſtant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué neanmoins; bien que pour l'ordinaire ils ſe ſerviſſent de façons de parler baſſes, communes & fort peu elegantes. En effet ils ſe ſoûtiennent par ce ſeul arrangement de paroles qui leur enfle & groſſit en quelque ſorte la voix: Si bien qu'on ne remarque point leur baſſeſſe. Philiſte eſt de ce nombre. Tel eſt auſſi Ariſtophane en quelques endroits, & Euripide en pluſieurs, comme nous l'avons déja ſuffiſamment montré. Ainſi quand Hercule dans cet Auteur aprés avoir tué ſes enfans dit;

*Tant de maux à la fois ſont entrez dans mon ame,*
*Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs:*

Cette penſée eſt fort triviale. Cependant il la rend noble par le moien de ce tour qui a quelque choſe de muſical & d'harmonieux: Et certainement, pour peu que vous renverſiez l'ordre de ſa periode, vous verrez manifeſtement combien Euripide eſt plus heureux dans l'arrangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes penſées. De même, dans ſa Tragedie intitulée Dircé emportée par un Taureau.

*Il tourne aux environs dans ſa route incertaine:*
*Et courant en tous lieux où ſa rage le meine,*

*Traîne aprés soi la femme, & l'arbre & le rocher.*

Cette pensée est fort noble à la verité : mais il faut avoüer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point precipitée, ni emportée comme une masse pesante : mais dont les paroles se soûtiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet ces pauses sont comme autant de fondemens solides sur lesquels son discours s'appuïe & s'éleve.

---

## CHAPITRE XXXIII.

### *De la Mesure des Periodes.*

AU contraire il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus ; & qui se prononcent viste, tels que sont les Pyrriques, les Trochées & les Dichorées qui ne sont bons que pour la danse. En effet toutes ces sortes de pieds & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément qui a toûjours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire ; c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au sens des paroles, & sont entraînez par le chant : De même ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naistre du discours, & impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prevoit d'ordinaire cette cheute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle ; & le previent, marquant, comme en une danse, la cheute avant qu'elle arrive.

C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le

discours, quand les periodes sont arrangées avec trop de soin, ou quand les membres en sont trop courts, & ont trop de syllabes breves, étant d'ailleurs comme joints & attachez ensemble avec des cloux, aux endroits où ils se desunissent. Il n'en faut pas moins dire des periodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je defens neanmoins de trop couper les periodes, je n'entens pas parler de celles qui ont leur juste étenduë, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet de trop couper son stile, cela arreste l'esprit: au lieu que de le diviser en periodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en même temps apparoist des periodes trop longues, & toutes ces paroles recherchées, pour alonger mal à propos un discours, sont mortes & languissantes.

---

## CHAPITRE XXXIV.

### *De la bassesse des Termes.*

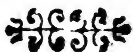
UNE des choses encore qui avilit autant le Discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voions dans Herodote une description de tempeste, qui est divine pour le sens: mais il y a mêlé des mots extrémement bas, comme quand il dit: *La mer commençant à bruire.* Le mauvais son de ce mot *bruire* fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent dispersez par la tempeste firent une fin peu agreable.* Ce mot *balotter* est bas; & l'epithete

de *peu agreable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même l'Historien Theopompus a fait une peinture de la descente du Roy de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs : mais il a tout gasté par la bassesse des mots qu'il y mesle. *Y a-t il une ville*, dit cet Historien, *& une nation dans l'Asie qui n'ait envoié des Ambassadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de beau & de precieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces païs, dont on ne lui ait fait des presens ? combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs ? combien de tentes dorées & garnies de toutes les choses necessaires pour la vie ? combien de robes & de licts somptueux ? combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres precieuses, ou artistement travaillez ? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes étrangeres & à la Grecque : une foule incroiable de bestes de voiture, & d'animaux destinez pour les sacrifices : des boisseaux remplis de toutes les choses propres à réjoüir le goust : des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustenciles, & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voioient de loin pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre.*

De la plus haute élevation il tombe dans la derniere bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mélant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts, & des sacs : il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes, & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mist en parade des

sacs & des boisseaux ; cela feroit un vilain effet à la vûë : Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en general, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil : qu'on envoia au Roi, des chameaux & plusieurs bestes de voiture chargées de toutes les choses necessaires pour la bonne chere & pour le plaisir. Ou, des monceaux de viandes les plus exquises, & tout ce qu'on sçauroit s'imaginer de plus ragoustant & de plus delicieux. Où, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur, pour la bouche de leur maistre. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle consideration, à moins qu'on y soit forcé par une necessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite : & il est bon en cela d'imiter la Nature, qui, en formant l'Homme, n'a point exposé à la veuë ces parties qu'il n'est pas honneste de nommer, & par où le corps se purge ; mais, pour me servir des termes de Xenophon, *a caché, & detourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a esté possible : de peur que la beauté de l'animal n'en fust soüillée.* Mais il n'est pas besoin d'examiner de si prés toutes les choses qui rabaissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'annoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait remper.



## CHAPITRE XXXV.

### *Des causes de la décadence des Esprits.*

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit, il y a quelques jours, un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir, & je veux bien, pour vostre satisfaction particuliere, l'ajoûter encore à ce Traité.

Je ne sçaurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres: d'où vient que dans nôtre siecle il se trouve assez d'Orateurs qui sçavent manier un raisonnement, & qui ont même le stile Oratoire: qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur tout de l'agrément dans leurs discours: mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort dans le Sublime. Tant la sterilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement? que c'est le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies: puis qu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs habiles ont fleuri, & sont morts avec lui? En effet, ajoûtoit-il, il n'y a peut-être rien qui éleve davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite, & réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Ajoûtez que les prix qui se proposent dans les Republiques aiguisent, pour ainsi dire, & achevent de polir l'esprit des

Orateurs : leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont receus de la nature. Tellement qu'on voit briller dans leurs discours, la liberté de leur païs.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dés nos premieres années à souffrir le joug d'une domination legitime : qui avons esté comme enveloppez par les coûtumes & les façons de faire de la Monarchie, lorsque nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes sortes d'impressions : En un mot qui n'avons jamais goûté de cette vive & feconde source de l'êloquence, je veux dire de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'est pourquoi il estimoit, disoit-il, qu'un homme mêmes né dans la servitude étoit capable des autres sciences : mais que nul Esclave ne pouvoit jamais être Orateur: Car un esprit continua-t-il, abattu & comme domté par l'accoûtumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien : tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-même, & il demeure toûjours comme en prison. En un mot pour me servir des termes d'Homere :

*Le même jour qui met un homme libre aux fers,*
*Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.*

De même donc que, si ce qu'on dit est vrai, ces boëtes où l'on enferme les Pygmées vulgairement appellez Nains, les empêchent non seulement de croistre, mais les rendent même plus petits, par le moien de cette bande dont on leur entoure le corps : Ainsi la servitude, je dis, la servitude la plus justement établie, est une espece de prison, où l'ame décroist & se rappetisse en

quelque ſorte. Je ſçai bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme & que c'eſt ſon naturel de blâmer toûjours les choſes preſentes, mais prenez garde que *********************************
Et certainement, pourſuivis-je, ſi les delices d'une trop longue paix ſont capables de corrompre les plus belles ames; cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-temps toute la terre, n'eſt pas un moindre obſtacle à nos deſirs.

Ajoûtez à cela ces paſſions qui aſſiegent continuellement noſtre vie, & qui portent dans nôtre ame la confuſion & le deſordre. En effet continuay-je, c'eſt le deſir des richeſſes, dont nous ſommes tous malades par excés, c'eſt l'amour des plaiſirs, qui à bien parler nous jette dans la ſervitude, &, pour mieux dire, nous traîne dans le precipice, où tous nos talens ſont comme engloutis. Il n'y a point de paſſion plus baſſe que l'Avarice, il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voy donc pas comment ceux qui font ſi grand cas des Richeſſes, & qui s'en font comme une eſpece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, ſans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle eſt naturellement accompagnée? Et certainement la Profuſion & les autres mauvaiſes habitudes ſuivent de prés les Richeſſes exceſſives: elles marchent, pour ainſi dire, ſur leurs pas, & par leur moien elles s'ouvrent les portes des villes & des maiſons, elles y entrent, elles s'y établiſſent. Mais à peine y ont-elles ſejourné quelque temps, qu'elles y *font leur nid*, ſuivant la penſée des Sages, & travaillent à ſe multiplier. Voiés donc ce qu'elles y produiſent. Elles y engendrent le Faſte & la Molleſſe qui ne ſont point des enfans baſtards: mais leurs vraies & legitimes productions.

Que si nous laissons une fois croistre en nous ces dignes enfans des Richesses, ils y auront bien-tost fait éclore l'Insolence, le Déreglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoiables Tyrans de l'ame.

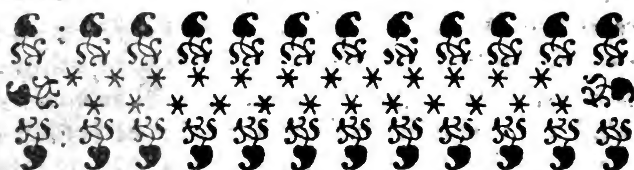
Si-tost donc qu'un homme oubliant le soin de Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & perissables : il faut de necessité que tout ce que nous avons dit arrive en lui : il ne sçauroit plus lever les yeux, pour regarder au dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il se fait en peu de temps une corruption generale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se seche de soi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible qu'un Juge qu'ō a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honneste : parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux presens, ne connoist de juste & d'honneste, que ce qui lui est utile : Comment voudrions-nous que dans ce temps où la corruptiō regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les Hommes : où nous ne songeons qu'à attraper la successiō de celui-ci; qu'à tendre des pieges à cet autre, pour nous faire écrire dans son testament : qu'à tirer un infame gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à nostre ame, miserables Esclaves de nos propres passions : Comment, dis-je, se pourroit-il faire que dans cette contagion generale, il se trouvast un homme sain de jugement, & libre de passion, qui n'estant point aveuglé, ni seduit par l'amour du gain, pust discerner ce qui est veritablement grand, & digne de la posterité ? En un mot étant tous faits de la maniere que j'ay dit, ne vaut-il pas mieux, qu'un autre nous commande, que de demeurer en nostre

propre puiſſance : de peur que cette rage inſatiable d'acquerir, comme un Furieux qui a rompu ſes fers, & qui ſe jette ſur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin, lui dis-je, c'eſt l'amour du luxe qui eſt cauſe de cette faineantiſe où tous les Eſprits, excepté un petit nombre, croupiſſent aujourd'huy. En effet ſi nous étudions quelquefois, on peut dire que c'eſt comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaiſir, & pour avoir lieu de nous vanter, & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & ſolide. Mais c'eſt aſſez parlé là deſſus. Venons maintenant aux Paſſions dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du Diſcours, ſur tout, pour ce qui regarde le Sublime.

FIN.





# REMARQUES.

*Mon cher Terentianus.*] Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus* : mais j'ai retranché *Posthumius*, le nom de *Terentianus* n'étant déja que trop long. Au reste on ne sçait pas trop bien qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoistre, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre 10.

*Cecilius* ] C'estoit un Rheteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste & étoit contemporain de Denys d'Halycarnasse avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite.

*La bassesse de son stile, &c.* C'est ainsi qu'il faut entendre ταπεινότερον. Je ne me souviens point d'avoir jamais vû ce mot emploié dans le sens que lui veut donner Monsieur Dacier, & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toûjours, à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui que je lui ay donné. Car pour ce qui est des paroles qui suivent τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire ; *que son stile est par tout inferieur à son sujet.* Y ayant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe.

*Pour le dessein qu'il a eu de bien faire.* ] Il faut prendre ici le mot d'ἐπινοίας comme il est pris en beaucoup d'endroits pour une simple pensée. *Cecilius n'est pas tant à blâmer pour ses defauts, qu'à*

*loüer pour la pensée qu'il a euë, pour le dessein qu'il a eu de bien faire.* Il se prend aussi quelquefois pour *Invention* : mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhetorique : c'est de la raison & du bon sens dont il est besoin.

*Et dont les Orateurs.* ] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, *viris Politicis*: c'est à dire les Orateurs, entant qu'ils sont opposez aux Declamateurs & à ceux qui font des discours de simple ostentation. Ceux qui ont lû Hermogene, sçavent ce que c'est que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un stile d'usage & propre aux affaires, à la difference du stile des Declamateurs, qui n'est qu'un stile d'apparat, où souvent l'on sort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos* entend ceux qui mettent en pratique *sermonem politicum.*

*Instruit de toutes les belles connoissances.* ] Je n'ay point exprimé φιλάτων : parce qu'il me semble tout-à-fait inutile en cet endroit.

*Et rempli toute la Posterité du bruit de leur gloire*] Gerard Langbaine qui a fait de petites Notes tres-sçavantes sur Longin, pretend qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον εὐκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον εὐκλείαις. Ainsi dans son sens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au delà de leurs siecles.* Mais il se trompe : περιέβαλον veut dire *ont embrassé, ont rempli toute la posterité de l'étenduë de leur gloire.* Et quand on voudroit même entendre ce passage à sa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puisque περιέβαλον signifie quelquefois ὑπερέβαλον, comme on le voit dans ce vers d'Homere Il. Ψ. ἵππῳ γάρ ὅσσον ἐμεῖ' ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι.

*Il donne au Discours une certaine vigueur noble,*

*&c.* Je ne sçai pourquoi Monsieur le Févre veut changer cet endroit, qui à mon avis s'entend fort bien, sans mettre παντῶς au lieu de παντὸς. Surmonte tous ceux qui l'écoutent. *Se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent.*

*Car comme les vaisseaux, &c.* Il faut suppléer au Grec, ou sous entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge, καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ πλοῖα, &c. & expliquer ἀνερμάτιστα, dans le sens de Monsieur le Févre & de Suidas, des vaisseaux qui flottent manque de sable & de gravier dans le fond qui les soûtienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, ausquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens.

*Nous en pouvons dire autant, &c.*] J'ay supplée la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'original. *** *Telles sont ces pensées, &c.* Il y a ici une Lacune considerable. L'Auteur aprés avoir montré qu'on peut donner des regles du Sublime, commençoit à traiter des Vices qui lui sont opposés, & entre autres du Stile enflé qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sçai quel Poëte Tragique dont il reste encore ici quatre vers: mais comme ces vers étoient déja fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les precedoient. J'ai donc crû que le plus court étoit de les passer: n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusement. C'est quelque Capanée qui parle dans une Tragedie. *Et qu'ils arrestent la flamme qui sort à longs flots de la fournaise. Car si je trouve le Maistre de la maison seul, alors d'un*

*ſeul torrent de flammes entortillé, j'embraſerai la maiſon & la reduirai toute en cendre. Mais cette noble Muſique ne s'eſt pas encore fait oüir.* J'ay ſuivi ici l'interpretation de Langbaine. Comme cette Tragedie eſt perduë, ont peut donner à ce paſſage tel ſens qu'on voudra ; mais je doute qu'on attrape le vrai ſens. Voyés les notes de Monſieur Dacier.

*Des ſepulchres animés.*] Hermogene va plus loin, & trouve celui qui a dit cette penſée digne des ſepulchres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de noſtre ſiecle, & elle ne ſeroit pas en effet ſi condamnable dans les vers.

*Ouvre une grande bouche pour ſoufler dans une petite fluſte.*] J'ai traduit ainſi φορβειᾶς δ'ἄτερ, afin de rendre la choſe intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰ, il faut ſçavoir que la flûte chez les Anciens eſtoit fort differente de la flûte d'aujourd'hui. Car comme elle étoit compoſée de pluſieurs tuyaux inégaux, on en tiroit un ſon bien plus éclatant, & pareil au ſon de la trompette, *tubæque æmula*, dit Horace. Il faloit donc pour en joüer emploier une bien plus grande force d'haleine, & par conſequent s'enfler extrêmement les joües, qui étoit une choſe deſagreable à la vûë. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une eſpece de laniere ou courroye qui s'appliquoit ſur la bouche, & ſe lioit derriere la teſte, ayant au milieu un petit trou par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque pretend que Marſias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere, φορβειὰν, & elle faiſoit deux differens effets : car outre qu'en ſerrant les joües elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit

bien plus de force à l'haleine, qui étant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impetuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui soufle & se démene sans faire de bruit, le compare à un Homme qui jouë de la flûte sans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui : puisqu'à peine on serre les lévres quand on en jouë : j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalente, pourvû qu'elle ne s'éloignast point trop de la chose, afin que le Lecteur qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer, sans estre obligé pour m'entendre d'avoir recours aux Remarques.

*Il dit les choses d'assez bon sens.* ] ἐπινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens.

*A composer son Panegyrique.*] Le Grec porte *à composer son Panegyrique pour la guerre contre les Perses.* Mais si je l'avois traduit de la sorte ; on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panegyrique que du Panegyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en nostre langue.

*Voilà sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur.* ] Il y a dans le Grec *du Macedonien avec un Sophiste.* A l'égard *du Macedonien* il faloit que ce mot eust quelque grace en Grec, & qu'on appellast ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron l'Orateur Romain. Mais le Macedonien en François pour Alexandre seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plûtost en Grec un Rheteur qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toûjours un homme qui trompe par de fausses raisons,

raisons, qui fait des Sophismes, *Cavillatorem*: au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable.

*Qui tiroit son nom d'Hermés.* ] Le Grec porte, *qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé*, mais j'ai mis, *d'Hermés*, afin qu'on vid mieux le jeu des mots. Quoique puisse dire Monsieur Dacier, je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que, ὃς ἀπὸ τῦ παρανομηθέντος ἦν, veüille dire autre chose que, *qui tiroit son nom de pere en fils du Dieu qu'on avoit offensé.*

*Que ces parties de l'œil, &c.* ] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xenophon, où l'on a mis θαλαμοῖς pour ὀφθάλμοις; faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη. Cela fait voir qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un Auteur.

*Sans la revendiquer comme un vol.* ] C'est ainsi qu'il faut entendre ὡς φωρίαλόν τι ἐφαπτόμενος, & non pas, *sans lui en faire une espece de vol. Tamquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de sel.

*Le mal des yeux.* ] Ce sont des Ambassadeurs Persans qui le disent dans Herodote chez le Roi de Macedoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand, & le met au rang des Apophtegmes de ce Prince. Si cela est, il faloit qu'Alexandre l'eust pris à Herodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre.

*Qui nous laisse beaucoup à penser.* ] ὧ πολλὴ μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation est fort étenduë, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάστασις, il est vrai que ce mot ne se rencontre nulle part dans les Auteurs Grecs: mais

le sens que je lui donne est celui à mon avis qui lui convient le mieux ; & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte.

*De quelque endroit d'un discours.*] λόγων ἐνὶ, c'est ainsi que tous les Interpretes de Longin ont joint ces mots. Monsieur Dacier les arrange d'une autre sorte ; mais je doute qu'il ait raison.

*En parlant des Aloïdes.*] Aloüs étoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedie, elle fut violée par Neptune dont elle eut deux enfans, Otus, & Ephialte, qui furent appellés Aloïdes ; à cause qu'ils furent nourris & élevés chés Aloüs, comme ses enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde.

*Hic & Aloidas geminos immania vidi*
*Corpora.*

*Voyez par exemple, &c.*] Tout ceci jusqu'à *cette grandeur qu'il lui donne, &c.* est supplée au texte Grec qui est defectueux en cet endroit.

*Fremit sous le Dieu qui lui donne la Loi.*] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voiant Neptune se ridoit & sembloit sourire de joie.* Mais cela seroit trop fort en nostre langue. Au reste j'ai crû que *l'eau reconnoist son Roi*, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre, comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoissent leur Roi.* J'ai tâché dans les passages qui sont rapportez d'Homere, à encherir sur lui, plûtost que de le suivre trop scrupuleusement à la piste.

*Et combats contre nous, &c.*] Il y a dans Homere. *Et aprés cela fais nous perir si tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit esté foible en nostre Langue, & n'auroit pas si bien mis en jour la remarque de Longin que, *Et combats contre nous, &c.* Ajoûtés que de dire à Jupiter. *Com-*

*bats contre nous :* c'est presque la même chose que *fais nous perir :* puisque dans un combat contre Jupiter, on ne sçauroit éviter de perir.

*Ajoûtez que les malheurs, &c.* ] La remarque de Monsieur Dacier sur cet endroit est fort sçavante & fort subtile : mais je m'en tiens pourtant toûjours à mon sens.

*A tous propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà à mon avis le veritable sens de πλάνος. Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé Homere de tant d'absurditez, cela n'est pas vrai, puis qu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces absurditez. Au reste quand il dit, *des fables incroiables*, il n'entend pas des fables qui ne sont point vrai-semblables, mais des fables qui ne sont point vrai-semblablement contées, comme la diette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger, &c.

*Et pasle.* ] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe ;* mais cela ne se dit point en François.

*Un frisson me saisit, &c.* ] Il y a dans le Grec *une sueur froide :* mais le mot de *sueur* en François ne peut jamais être agreable, & laisse une vilaine idée à l'esprit.

*Où elle est entierement hors d'elle.* ] C'est ainsi que j'ai traduit φοβεῖται, & c'est ainsi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est necessaire. Horace qui est amoureux des Hellenismes emploie le mot de *Metus*, en ce même sens dans l'Ode *Bacchum in remotis :* quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu ;* car cela veut dire : *Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté.*

*Il imprime jusques dans ses mots.* ] Il y a dans le Grec, *& joignant par force ensemble des préposi-*

*tions qui naturellement n'entrent point dans une même composition, ὑπὸ ἐκ θανάτοιο : par cette violence qu'il leur fait, il donne à son vers le mouvement même de la tempeste, & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse de ces Syllabes qui se heurtent l'une l'autre, il imprime jusques dans ses mots l image du peril, ὑπὸ ἐκ θανάτοιο φέρονται.* Mais j'ai passé tout cela, parce qu'il est entierement attaché à la Langue Grecque.

*Il estoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'Oraison pour Ctesiphon. Le voici. *Il étoit déja fort tard, lorsqu'un Courier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée estoit prise. Les Magistrats qui soupoient dans ce moment, quittent aussi tost la table : les uns vont dans la place publique. Ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'Armée : On fait venir le Heraut public. Toute la ville est pleine de tumulte, Le lendemain dés le point du jour les Magistrats assemblent le Senat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Senat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple estoit déja assis. Dés que les Senateurs furent entrez, les Magistrats firent leur rapport. On entend le Courier. Il confirme la nouvelle. Alors le Heraut commence à crier. Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? mais personne ne lui répond. Il a beau repeter la même chose plusieurs fois. Aucun ne se leve. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant presens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier. N'y a-t'il personne qui*

*ait un conſeil à me donner pour mon ſalut ?*

*Ne ſert qu'à exaggerer.* ] Cet endroit eſt fort defectueux. L'auteur aprés avoir fait quelques remarques encore ſur *l'Amplification* venoit enſuite à comparer deux Orateurs, dont on ne peut pas deviner les noms : il reſte même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaiſon que j'ai ſupprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embaraſſé le Lecteur; & auroit eſté inutile ; puiſqu'on ne ſçait point qui ſont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en reſtent : *Celui-ci eſt plus abondant & plus riche. On peut comparer ſon Eloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'eſpace, & ſe répand en pluſieurs endroits. L'un à mon avis eſt plus Pathetique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toûjours dans une certaine gravité pompeuſe n'eſt pas froid à la verité, mais n'a pas auſſi tant d'activité, ni de mouvement.* Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Demoſthene : mais il ſe trompe.

*Une roſée agreable, &c.* ] Monſieur le Févre & Mr Dacier donnent à ce paſſage une interpretation fort ſub ile : mais je ne ſuis point de leur avis, & je rens ici le mot de καλλιτλῆσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer*, *rafraichir*, qui eſt le propre du ſtile abondant oppoſé *au ſtile ſec.*

*Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ινδοὺς καὶ οἱ περὶ Αμμώνιον. Mais cet endroit vrai-ſemblablement eſt corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au ſujet dont il s'agit ?

*Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Le ſens que lui donne Monſieur Dacier s'accom-

mode assez bien au Grec : mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin : puisqu'il n'est point vrai qu'un Homme qui se défie que ses ouvrages aillent à la posterité, ne produira jamais rien qui en soit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts, pour mettre ces ouvrages en estat d'y passer avec éloge.

*Les yeux étincelans.* ] J'ai ajoûté ce vers que j'ai pris dans le texte d'Homere.

*Et du plus haut des Cieux.* ] Le Grec porte, *au dessus de la Canicule* : ὄπισθε νῶτα Σειρίου βεβὼς, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi Rutgersius, ni Mr le Févre veulent changer cet endroit: puisqu'il est fort clair, & ne veut dire autre chose, sinon que le Soleil monta au dessus de la Canicule; c'est à dire dans le centre du Ciel, où les Astrologues tiennent que cet Astre est placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux* ; pour voir marcher Phaëton, & que delà il lui crioit encore. *Va par là, revien, détourne,* &c.

*Et dans la chaleur.* ] Le Grec ajoûte. *Il y a encore un autre moien ; car on le peut voir dans ce passage d'Herodote, qui est extremément sublime.* Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles à cet endroit qui est fort défectueux : puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne serviroient qu'à embarasser le Lecteur.

*Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours, que d'en oster les liaisons.* ] J'ay suppléé cela au texte : parce que le sens y conduit de lui-même.

*Nous avons dans le fond.* ] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit étoit defectueux ; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne

regarde que ces deux periodes sans conjonction : *Nous avons tar ton ordre, &c.* & ensuite : *Nous avons dans le fond*, &c.

*Et le force de parler.* ] La restitution de Monsieur le Févre est fort bonne, συνδιαχέσης & non pas συνδιοικέσης. J'en avois fait la remarque avant lui.

*Aussi-tost un grand peuple, &c.* ] Quoi qu'en veüille dire Monsieur le Févre, il y a ici deux vers & la Remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne voy pas pourquoi en mettant θῦνον il est absolument necessaire de mettre καὶ.

*Le Theatre se fondit en larmes.* ] Il y a dans le Grec ἐς θεάτρον. C'est une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, θέητρον. Autrement Longin n'auroit sçeu ce qu'il vouloit dire.

*Ce Heraut ayant pesé, &c.* ] Monsieur le Févre & Monsieur Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hecatée & font même une restitution sur ὡς μὴ ὤν, dont ils changent ainsi l'accent ὡς μὴ ὦν : pretendant que c'est un Ionisme pour, ὡς μὴ οὖν. Peut-être ont-ils raison, mais peut-estre aussi qu'ils se trompent : puisqu'on ne sçait dequoi il s'agit en cet endroit, le Livre d'Hecatée estant perdu. En attendant donc que ce Livre soit retrouvé, j'ai crû que le plus seur estoit de suivre le sens de Gabriel de Petra, & des autres Interpretes, sans y changer ni accent ni virgule.

*De ces differentes parties qui lui répondent.* C'est ainsi qu'il faut entendre παραφώνων. Ces mots φθόγγοι παράφωνοι ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent differemment au mot propre, & par le moien desquels, comme l'Auteur le dit dans la

ſuite, d'une Diction toute ſimple on fait une eſpece de concert & d'harmonie. Voilà le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce paſſage. Car je ne ſuis pas de l'avis de ces Modernes qui ne veulent pas que dans la Muſique des Anciens, dont on nous raconte des effets ſi prodigieux, il y ait eu des parties, puiſque ſans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Muſique : & je n'ay pas aſſez de connoiſſance de cet Art, pour decider ſouverainement là deſſus.

*La maladie des femmes.*] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Sçavans & entre autres Monſieur Coſtar & Monſieur de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a paru beaucoup le meilleur, y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes, avec les Hemorroïdes. Je ne blâme pas pourtant le ſens de Monſieur Dacier.

*Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπαλικώτατον καὶ γόνιμον τοῦ Ἀνακρέοντος οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur; le mot ὑπαλικώτατον n'étant point Grec : & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fecondité d'Anacreon? Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.*

*Qui ont vendu à Philippe noſtre liberté.*] Il y a dans le Grec προπεπωκότες, comme qui diroit, *ont beu noſtre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſçait ce que veut dire προπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François.

*Au lieu que Demoſthene.*] Je n'ai point exprimé ἐνθεν & ἐνθενδε : de peur de trop embarraſſer la periode.

*Ils ſe défendirent encore quelque temps.*] Ce paſ-

ſage eſt fort clair. Cependant c'eſt une choſe ſurprenante qu'il n'ait eſté entendu ni de Laurent Valle qui a traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes ſur cet Auteur. Tout cela faute d'avoir pris garde que le verbe καλύπτω veut quelquefois dire enterrer. Il faut voir les peines que ſe donne Monſieur le Févre, pour reſtituer ce paſſage, auquel, aprés bien du changement, il ne ſçauroit trouver de ſens qui s'accommode à Longin, pretendant que le texte d'Herodote étoit corrompu dés le temps de nôtre Rheteur, & que cette beauté qu'un ſi ſçavant Critique y remarque, eſt l'ouvrage d'un mauvais Copiſte, qui y a meſlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arreſteray point à refuter un diſcours ſi peu vrai-ſemblable. Le ſens que j'ai trouvé eſt ſi clair & ſi infaillible qu'il dit tout.

*Qui n'eſtoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacedemonien.* J'ai ſuivi la reſtitution de Caſaubon.

*N'eſt pas ſimplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme.* ] Les Traducteurs n'ont point conçu ce paſſage, qui ſeurement doit être entendu dans mon ſens, comme la ſuite du Chapitre le fait aſſez connoiſtre, ἐνέργημα veut dire un effet & non pas un moyen, *n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme.*

*Pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.* ] Il y a dans le Grec μεθ' ἐλευθερίας καὶ πάθους : c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non point ἐπ' ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire : *Qu'il eſt merveilleux de voir des inſtrumens inanimez avoir en eux un charme, pour émouvoir les paſſions & pour inſpirer la nobleſſe de courage.* Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En effet il eſt

certain que la trompette, qui est un instrument, sert à réveiller le courage dans la guerre ; J'ai ajoûté le mot *d'inanimez*, pour éclaircir la pensée de l'Auteur, qui est un peu obscure en cet endroit Ὄργανον, absolument pris, veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Estienne.

*Et l'experience en fait foi.* ] L'Auteur justifie ici sa pensée par une periode de Demosthene dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais comme ce qu'il en dit, est entierement attaché à la Langue Grecque : J'ai crû qu'il valoit mieux le passer dans la Traduction & le renvoier aux Remarques, pour ne point effraier ceux qui ne sçavent point le Grec. En voici donc l'explication. *Ainsi cette pensée que Demosthene ajoûte, aprés la lecture de son Decret, paroist fort sublime & est en effet merveilleuse. Ce Decret,* dit-il, *a fait évanoüir le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe de lui-même.* Τῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῆ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avoüer que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la pensée. Car elle va toûjours de trois temps, en trois temps ; comme si c'estoient tous Dactyles, qui sont les pieds les plus nobles & les plus propres au Sublime : & c'est pourquoi le vers Heroïque, qui est le plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous ostez un mot de sa place, comme si vous mettiez* τῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou si vous en retranchez une seule syllabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoîtrez aisément, combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet ces paroles,* ὥσπερ νέφος, *s'appuiant sur la premiere syllabe qui est longue, se prononcent à*

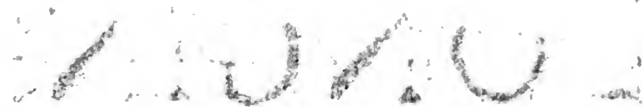
*quatre reprises : De sorte que, si vous en ostez une syllabe ; ce retranchement fait que la periode est tronquée. Que si au contraire vous en ajoûtez une ; comme παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τι νέφος, c'est bien le même sens : mais ce n'est plus la même cadence : parce que la periode s'arrestant trop long-temps sur les dernieres syllabes, le Sublime qui étoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit.* Au reste j'ai suivi dans ces derniers mots l'explication de Mr. le Févre, & j'ajoûte comme lui, τι à ὥσπερ.

*La mer commençant à bruire.* ] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner* ζεσάσης : Mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais son en nostre Langue, & est au contraire agréable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner.

*Mais prenez garde que.* ] Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Aprés plusieurs autres raisons de la décadence des esprits, qu'apportoit ce Philosophe introduit ici par Longin ; Nostre Auteur vrai-semblablement reprenoit la parole & en établissoit de nouvelles causes ; c'est à sçavoir la guerre qui estoit alors par toute la Terre & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoistre.

*Monument de Cyprés.* ] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée qui sont rapportées dans le troisiéme Chapitre, que je ne suis point du sentiment de Mr Dacier, & que tout ce froid, à mon avis de ce passage, consiste dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprés*. C'est comme qui diroit à propos des Registres du Parlement ; *ils poserent dans le Greffe ces monumens de parchemin.*

FIN.



# REMARQUES
## SUR
# LONGIN.



# PREFACE.

DE tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rheteurs, sur tout quand on debroüille le premier leurs ouvrages. Cela n'a pas empesché que Monsieur D*** en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en nostre Langue. Il a non seulement pris la naïveté & la simplicité du stile Didactique de cet excellent Auteur, il en a même si bien attrapé le Sublime qu'il fait valoir aussi heureusement que luy toutes les grandes figures dont il traite & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rheteur avec soin, je fis quelques découvertes, en le relisant sur la traduction, & je trouvay de nouveaux sens dont les Interpretes ne s'estoient point avisez. Je me crus obligé de les communiquer à Monsieur D***. J'allay donc chez lui, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoistre. Il ne receut pas mes Critiques en Auteur, mais en homme d'esprit & en galant homme; il convint de quelques endroits, nous disputâmes long-temps sur d'au-

*tres; mais dans ces endroits même dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes Remarques, & il me témoigna que si je voulois, il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'huy Mais de peur de grossir son Livre, j'ay abregé le plus qu'il m'a esté possible & j'ay tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit icy que de trouver la verité, & comme Monsieur D*** consent que si j'ay raison l'on suive mes Remarques, je seray ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin, on laisse mes Remarques pour s'attacher à sa traduction, que je prendrois moy-même pour modelle si j'avois entrepris de traduire un ancien Rheteur.*





# REMARQUES.

*QVand nous leusmes ensemble le petit Traité que Cecilius a fait du Sublime; nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.* [a] ] C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage, mais comme le Sublime n'est point necessaire à un Rheteur pour nous donner des regles de cet art, il me semble que Longin n'a pû parler icy de cette pretenduë bassesse du stile de Cecilius. Il luy reproche seulement deux choses; la premiere que son Livre est beaucoup plus petit que son sujet, que ce Livre ne contient pas toute sa matiere, & la seconde qu'il n'en a pas mesme touché les principaux points συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier à mon avis *le stile de ce Livre est trop bas*; mais *ce Livre est plus petit que son sujet*, ou *trop petit pour son sujet*. Le seul mot ὅλης le determine entierement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce mesme sens. Longin en disant que Cecilius n'avoit executé qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire aprés luy sur le mesme sujet.

*Cet Auteur peut-estre n'est il pas tant à reprendre pour ses fautes qu'à loüer pour son travail & pour le dessein qu'il a eu de bienfaire.* [b] ] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σπουδή. Monsieur D*** ne s'est attaché qu'à exprimer toute la

[a] *Chap.* 1.

force du dernier. Mais il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin qui dit que *Cecilius n'est peut-estre pas tant à blâmer pour ses defauts, qu'il est à loüer pour son invention, & pour le dessein qu'il a eu de bien faire*, Επίνοια signifie *dessein, invention*, & par ce seul mot Longin a voulu nous apprendre que Cecilius estoit le premier qui eust entrepris d'écrire du Sublime.

*Il donne au discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.* [c] ] Tous les Interpretes ont traduit de mesme, mais je croy qu'ils se sont fort éloignez de la pensée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout suivy la figure qu'il employe si heureusement. Τὰ ὑπερφυᾶ προσφέροντα βίαν, est ce qu'Horace diroit *adhibere vim*, au lieu de παντὸς, il faut πάντως avec un omega comme Monsieur le Févre l'a remarqué. πάντως ἐπάνω τοῦ ἀκροωμένου καθίσταται, est une metaphore prise du manege & pareille à celle dont Anacreon s'est servi, σὸ δ' οὐκ αἴεις οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne sçais point que tu es le maistre de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en est pas ainsi du Sublime, par un effort auquel on ne peut resister, il se rend entierement maistre de l'Auditeur.*

*Quand le Sublime vient à éclater.*] Nôtre langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξενεχθὲν qui est emprunté de la tempeste & qui donne une idée merveilleuse à peu prés comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes*. Longin a voulu donner icy une image de la foudre que l'on voit plûtost tomber que partir.

*Telles sont ces pensées, &c.* ] Dans la Lacune suivante Longin rapportoit un passage d'un

[c] *Chap. 2.*

Poëte tragique, dont il ne reste que cinq vers. Monsieur D*** les a rejettez dans ses Remarques, & il les a expliquez comme tous les autres Interpretes ; mais je croy que le dernier vers auroit dû estre traduit ainsi, *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agreable Musique?* Ce n'est pas quelque Capanée, mais Borée qui parle & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a recitez.

*Toutes ces phrases ainsi embarassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours.*] Monsieur D*** a suivi ici quelques exemplaires où il y a τεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, du verbe θολόω qui signifie *gâter, barboüiller, obscurcir*, mais cela ne me paroist pas assez fort pour la pensée de Longin qui avoit écrit sans doute τετύλωται, comme je l'ay vû ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me semble trop general, & il ne determine point assez le vice que ces phrases ainsi embarrassées causent ou apportent au discours, au lieu que Longin en se servant de ce mot, en marque precisément le defaut, car il dit que *ces phrases & ces imaginations vaines bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent & le rendent dur.* Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sçauroit estre trop scrupuleux ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices ou des vertus du discours.

*Ie n'en voy point de plus enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste, & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque qui dit d'une guespe, κατανέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς, *Elle paist sur les montagnes & vole dans les creux des chesnes.* Car en parlant ainsi de ce petit ani-

mal comme s'il parloit du Lion de Nemée ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en mesme temps & desagreable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin luy a reproché.

*Elle n'a que de faux dehors.* ] Tous les Interpretes ont suivi ici la leçon corrompuë de ἀναλήθεις *faux* pour ἀναλθεῖς, comme Monsieur le Févre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croistre, & dans ce dernier sens le passage est tres-difficile à traduire en nôtre langue. Longin dit : *Cependant il est certain que l'enflure dans le discours aussi bien que dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide & un defaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c.* Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages ou ἀναλήθης a esté mal pris pour ἀναλθεῖς.

*Pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.* ] Longin dit d'une maniere plus forte & par une figure. *Ils échoüent dans le stile figuré & se perdent dans une affectation ridicule.*

*Il sçait beaucoup & dit mesme les choses d'assez bon sens.*[h] ] Longin dit de Timée πολυίστωρ καὶ ἐπινοητικός. Mais ce dernier mot ne me paroist pas pouvoir signifier un homme, *qui dit les choses d'assez bon sens*, & il me semble qu'il veut bien plûtost dire un homme *qui a de l'imagination, de l'invention, &c.* Et c'est le caractere de Timée. Dans ces deux mots Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le second Livre de son Orateur, *Rerum copia & sententiarum varietate abundantissimus*, πολυίστωρ répond à *rerum copia*, & ἐπινοητικὸς à *sententiarum varietate.*

*Qu'Isocrate n'en a employé à composer son Pa-*

[h] *Chap. III.*

*negyrique.* ] J'aurois mieux aimé traduire *qu'Isocrate n'en a employé à composer le Panegyrique.* Car le mot *son* m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'estoit le Panegyrique d'Alexandre. Ce Panegyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses ; cependant les Interpretes Latins s'y sont trompez, & ils ont expliqué ce passage comme si ce discours d'Isocrate avoit esté l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perses.

*Puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene.* ] Longin parle ici de cette expedition des Lacedemoniens qui fut la cause de la naissance des Parthenies, dont j'ay expliqué l'Histoire dans Horace, cette guerre ne dura que vingt-ans ; c'est pourquoy comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué, il faut necessairement corriger le texte de Longin, où les copistes ont mis un λ qui signifie *trente* pour un κ qui ne marque que *vingt*, Monsieur le Févre ne s'est pas amusé à le prouver ; mais voicy un passage de Tyrtée qui confirme la chose fort clairement.

Ἄμφω πόδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκ' ἔτη
Νωλεμέως αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες
Αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες.
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

*Nos braves ayeux assiegerent pendant dix-neuf ans sans aucun relâche la ville de Messene, & à la vingtiéme année les Messeniens quitterent leur Citadele d'Ithome.* Les Lacedemoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messeniens, mais elles ne furent pas si longues.

*Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée en-*

*nemie qui tiroit ſon nom d'Hermés de pere en fils, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon.* ] Cela n'explique point à mon avis la penſée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon, qui deſcendoit en droite ligne de celuy qu'ils avoient ſi maltraité.* Timée avoit pris la genealogie de ce General des Syracuſains dans les Tables qui eſtoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien prés de Syracuſe, & qui furent ſurpriſes par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela eſt expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des ſtatuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui eſtoient dans les temples, que celles qui eſtoient à l'entrée des maiſons des particuliers.

*S'il euſt eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.* ] L'oppoſition qui eſt dans le texte entre *κόρας* & *πόρνας* n'eſt pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*, cependant comme c'eſt l'oppoſition qui fait le ridicule que Longin a trouvé dans ce paſſage de Timée, j'aurois voulu la conſerver & traduire, *S'il euſt eu des vierges aux yeux & non pas des courtiſanes.*

*Ayant écrit toutes ces choſes ils poſeront dans les temples ces monumens de Cyprés.* ] De la maniere dont Monſieur D*** a traduit ce paſſage je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer; car pourquoy *des Tabletes de Cyprés*, ne pourroient-elles pas eſtre appellées des *monumens de Cyprés*? Platon dit, *ils poſeront dans les temples ces memoires de Cyprés.* Et ce ſont ces memoires de Cyprés que Longin

blâme avec raiſon ; car en Grec comme en noſtre langue on dit fort bien *des memoires*, mais le ridicule eſt d'y joindre la matiere & de dire *des memoires de Cyprés.*

*Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodotes quand il appelle les belles femmes le mal des yeux.* ] Ce paſſage d'Herodote eſt dans le cinquiéme Livre, & ſi l'on prend la peine de le lire, je m'aſſure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop ſevere ; car les Perſes dont Herodote rapporte ce mot, n'appelloient point en general les belles femmes *le mal des yeux*, ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du feſtin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares qui n'étoient pas gens à ſe contenter de cela, ſe plaignirent à Amyntas & luy dirent qu'il ne faloit point faire venir ces femmes, ou qu'aprés les avoir fait venir, il devoit les faire aſſeoir à leurs côtez, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me ſemble que cela change un peu l'eſpece. Dans le reſte il eſt certain que Longin a eu raiſon de condamner cette figure. Beaucoup de gens declineront pourtant icy ſa juriſdiction ſur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choſes ſemblables. Ovide en eſt plein. Dans Plutarque un homme appelle un beau garçon *la fiévre de ſon fils.* Terence a dit *tuos mores morbum illi eſſe ſcio.* Et pour donner des exemples plus conformes à celuy dont il s'agit, un Grec a appellé les fleurs, ἑορτὴν ὄψεως *la feste de la vûë*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν.

*Parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & la débauche.* ] Longin rapporte deux choſes qui peuvent en quelque façon ex-

cuser Herodote d'avoir appellé les belles femmes *le mal des yeux*, la premiere, que ce sont des Barbares qui le disent, & la seconde, qu'ils le disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une, & il me semble que cela affoiblit en quelque maniere la pensée de Longin qui a écrit, *parce que ce sont des Barbares qui le disent, & qui le disent mesme dans le vin & dans la débauche.*

[q] *La marque infaillible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours laisse beaucoup à penser, &c.*] Si Longin avoit defini de cette maniere le Sublime, il me semble que sa definition seroit vitieuse, parce qu'elle pourroit convenir aussi à d'autres choses qui sont fort éloignées du Sublime. *M*onsieur D*** a traduit ce passage comme tous les autres Interpretes. Mais je croy qu'ils ont confondu le mot κατεξανάστησις avec κατεξωνάστασις. Il y a pourtant bien de la difference entre l'un & l'autre. Il est vray que le κατεξανάστησις de Longin ne se trouve point ailleurs Hesychius marque seulement ἀνάστημα, ὕψωμα. Or, ἀνάστημα est la même chose qu'ἀνάστησις d'où ἐξανάστησις & κατεξανάστησις, ont esté formez. κατεξανάστησις n'est donc icy que ἄυξεσις, *augmentum*; ce passage est tres-important, & il me paroist que Longin a voulu dire : *Le veritable Sublime est celuy, auquel, quoique l'on medite, il est difficile, ou plûtost impossible, de rien ajoûter, qui se conserve dans nostre memoire & qui n'en peut estre qu'à peine effacé.*

*Car lors qu'en un grand nombre de personnes differentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, &c.*] C'est l'explication que tous les Interpretes ont donnée à ce passage; mais il me sẽble qu'ils ont beaucoup osté de la force & du raison-

q *Chap. V.*

raisonnement de Longin pour avoir joint λόγων ἐν τῇ, qui doivent estre separez. Λόγων n'est point icy *le discours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lors qu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont differens, tout le monde vient à estre frappé également d'un même endroit, ce jugement, &c.* Je ne doute pas que ce ne soit le veritable sens. En effet comme chaque nation dans sa langue a une maniere de dire les choses, & même de les imaginer, qui luy est propre; il est constant qu'en ce genre, ce qui plaira en même temps à des personnes de langage different, aura veritablement ce merveilleux & ce Sublime.

[a] *Mais ces cinq sources présuposent comme pour fondement commun.*] Longin dit, *mais ces cinq sources présuposent comme pour fond, comme pour lict commun la faculté de bien parler.* Monsieur D*** n'a pas voulu suivre la figure, sans doute de peur de tomber dans l'affectation.

[b] *Et le tenir toûjours plein, pour ainsi dire, d'une certaine fierté, &c.*] Il me semble que le mot *plein* & le mot *enfle* ne demandent pas cette modification, *pour ainsi dire*, nous disons tous les jours, *c'est un esprit plein de fierté, cet homme est enflé d'orgueil.* Mais la figure dont Longin s'est servy la demandoit necessairement. J'aurois voulu la conserver & traduire, *& le tenir toûjours, pour ainsi dire, gros d'une fierté noble & genereuse.*

*Quand il a dit à propos de la Deesse des tenebres.*] Je ne sçai pas pourquoi les Interpretes d'Hesiode & de Longin ont voulu que Αχλὺς soit ici la Deesse des tenebres. C'est sans doute la Tristesse, comme Monsieur le Févre l'a remarqué. Voicy le portrait qu'Hesiode en fait dans le Bouclier au

[a] *Ch.VI.* [b] *Ch.VII.*

S

vers 264. *La Tristesse se tenoit prés de la toute baignée de pleurs, pasle, seche, défaite, les genoux fort gros & les ongles fort longs. Ses narines estoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses jouës, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussiere.* Il seroit bien difficile que cela pûst convenir à la Deesse des Tenebres. Lors qu'Hesychius a marqué ἀχλύωδης τῆ λυπώδης, il a fait assez voir que ἀχλὺς peut fort bien estre prise pour λύπη tristesse. Dans ce même chapitre Longin s'est servir de ἀχλὺς pour dire *les tenebres, une épaisse obscurité:* Et c'est peut-estre ce qui a trompé les Interpreteres.

*Dés qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines.*] Ces vers sont fort nobles & fort beaux; mais ils n'expriment pas la pensée d'Homere, qui dit que lorsque Neptune commence à marcher, les Baleines sautent de tous costez devant luy & reconnoissent leur Roy, que de joye, la mer se fend pour luy faire place. Monsieur D*** dit de l'eau ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit fremissement qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux, au lieu de nous representer aprés Homere des flots entr'ouverts & une mer qui se separe.

*Ajoûtez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade sont déplorez souvent par les Heros de l'Odyssée.*] Je ne croy point que Longin ait voulu dire que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez par les Heros de l'Odyssée. Mais il dit: *Ajoûtez qu'Homere rapporte dans l'Odyssée, des plaintes & des lamentations, comme connuës dés long-temps à ses Heros.* Longin a égard icy a ces chansons qu'Homere fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs & sur toutes

les peines qu'ils avoient euës dans ce long siege. On n'a qu'à lire le Livre VIII.

*Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, &c.* ] Les Interpretes n'ont point rendu toute la pensée de Longin qui à mon avis n'auroit eu garde de dire d'Homere qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Monsieur le Févre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage, car c'est luy qui a découvert que le Grec étoit defectueux, & qu'aprés ἀμπώτιδες, il faloit suppléer, οὕτω ὁ παρ' Ὁμήρῳ. Dans ce sens là on peut traduire ainsi ce passage: *Mais comme l'Ocean est toûjours grand, quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes, Homere aussi aprés avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'estre grand dans les narrations même incroyables & fabuleuses de l'Odyssée.*

*Je n'ay pas oublié pourtant les descriptions des tempestes.* ] De la maniere dont Monsieur D*** a traduit ce passage, il semble que Longin en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempestes & ces avantures d'Ulysse avec le Cyclope, & c'est tout le contraire, si je ne me trompe, car Longin dit : *Quand je vous parle de ces narrations incroyables & fabuleuses, vous pouvez bien croire que je n'ay pas oublié ces tempestes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c.* Et ce sont ces endroits mêmes qu'Horace appelle *Speciosa miracula.*

*Il en est de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.* ] Le passage d'Homere est dans le XII. Livre de l'Odyss. v. 62.

——————— οὐδὲ πέλειαι
Τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσι.

*Ni les timides Colombes qui portent l'Ambrosie à Jupiter.* Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, sur laquelle Alexandre consulta Aristote & Chiron. On peut voir Athenée Livre II. pag. 490. Longin la traite de songe; mais peut-être Longin n'étoit-il pas si sçavant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homere avoit pris cecy des Pheniciens qui appelloient presque de la même maniere une Colombe & une Prestresse; ainsi quand ils disoient que des Colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prestres & des Prestresses qui luy offroient des sacrifices que l'on a toûjours appellé la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon.

[a] *Mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.*] Nostre langue ne sçauroit bien dire cela d'une autre maniere; cependant il est certain que le mot *rendez vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος qui ne signifie pas seulement *assemblée* mais *choc*, *combat*, & Longin luy donne icy toute cette étenduë; car il dit que *Sapho a ramassé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroistre non pas une seule passion, mais une assemblée de toutes les passions qui s'entrechoquent, &c.*

*Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage.*] Je sçay bien que par *son naufrage* Monsieur D*** a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. Neanmoins comme le mot *son* fait une équivo-

[a] Chap VIII.

que ; & que l'on pourroit croire qu'Archiloque luy-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la description du naufrage*. Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere.

[b] *Pour Ciceron, &c.* ] Longin en conservant l'idée des embrasemens qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit tres-bien le caractere de Ciceron, qui conserve toûjours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorsqu'il semble qu'il va s'éteindre.

*Quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur.*] Cette modification *pour ainsi dire* ne me paroist pas necessaire icy, & il me semble qu'elle affoiblit en quelque maniere la pensée de Longin qui ne se contente pas de dire *que le Sublime de Demosthene vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur*, mais qui ajoûte, *quand il faut entierement étonner, &c*, Je ne croy pas que le mot François *étonner* demande de lui-même cette excuse, puisqu'il n'est pas si fort que le Grec, ἐκπλῆξαι, quoiqu'il serve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'esprit de ceux qu'elle a presque touchés.

*Au contraire l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agreable dans les esprits.*] Outre que cette expression *répandre une rosée* ne répond pas bien à l'abondance dont il est icy question, il me semble qu'elle obscurcit la pensée de Longin qui oppose icy καταντλῆσαι à ἐκπλῆξαι, & qui aprés avoir dit que *le Sublime concis de Demosthene doit estre employé lorsqu'il faut entierement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit se servir de cette riche abondance de Ciceron lorsqu'il faut*

b Chap. X.

l'*adoucir.* Ce κατευτλῆσαι eſt emprunté de la Medecine, il ſignifie proprement *fovere*, *fomenter*, *adoucir*, & cette idée eſt venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis eſt pour frapper, mais cette heureuſe abondance eſt pour guerir les coups que ce Sublime a portez. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de diſcours que les anciens Rheteurs ont établis, dont l'un, qui eſt pour toucher & pour frapper, eſt appellé proprement *oratio vehemens*, & l'autre qui eſt pour adoucir, *oratio lenis*.

[f] *Et j'en donnerois des exemples, ſi Amonius n'en avoit déja rapporté plusieurs.*] Le Grec dit, *Si Amonius n'en avoit rapporté de ſinguliers* τὰ ἐπ' εἴδους, comme Monſieur le Févre a corrigé.

*En effet, jamais à mon avis.*] Il me ſemble que cette periode n'exprime pas toutes les beautez de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : *En effet Platon ſemble n'avoir entaſſé de ſi grandes choſes dans ſes traitez de Philoſophie, & ne s'être jetté ſi ſouvent dans des expreſſions, & dans des matieres poëtiques, que pour diſputer de toute ſa force le prix à Homere, comme un nouvel athlete à celuy qui a déja receu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde,* Cela conſerve l'image que Longin a voulu donner des combats des Athletes, & c'eſt cette image qui fait la plus grande beauté de ce paſſage.

[g] *En effet nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à diſputer.*] Le mot Grec ἀγώνισμα ne ſignifie point icy à mon avis *prix*, mais *ſpectacle*, Longin dit, *En effet de nous figurer que nous allons rendre compte de nos écrits devant un ſi celebre tribunal, & ſur un theatre où nous avons de*

*f* Chap. XI. *g* Chap. XII.

*tels Heros pour juges ou pour témoins, ce sera un spectacle bien propre à nous animer.* Thucydide s'est servy plus d'une fois de ce mot dans le même sens. Je ne rapporteray que ce passage du Livre VII. Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζέ οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοὺς ἀντιστρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour luy, de mener comme en triomphe les deux Generaux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat.* Il parle de Nicias & Demosthene chefs des Atheniens.

*Car si un homme dans la défiance de ce jugement a peur pour ainsi dire d'avoir dit quelque chose qui vive plus que luy &c.*] A mon avis aucun Interprete n'est entré icy dans le sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que luy, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages : au contraire il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en estat de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse & qu'il feroit les plus grands efforts ; *car si un homme*, dit-il, *aprés avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui luy survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la derniere posterité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siecle, mais envisager toute la posterité. Cette idée luy élevera l'ame & animera ses conceptions, au lieu que si dés le moment que cette posterité se presentera

à son esprit il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce desespoir luy feront perdre toute sa force, & quelque peine qu'il se donne, ses écrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriser par là une confiance aveugle & temeraire, comme il seroit facile de le prouver.

[1] *Prend garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie*] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers, il me semble, pourtant, que lors que le Soleil, dit, *au dessus de la Libye, le sillon n'estant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraichi mon char*, il parle plûtost comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. Monsieur D*** a suivi icy tous les autres Interpretes qui ont expliqué ce passage de la même maniere; mais je croy qu'ils se sont fort éloignez de la pensée d'Euripide qui dit: *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité laissera tomber ton char.* C'estoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas icy le lieu de parler de leurs Principes de Physique.

*Le Palais en fureur mugit à son aspect.*] Le mot *mugir* ne me paroist pas assez fort pour exprimer seul le ἐνθουσιᾷ & le βακχεύει d'Eschyle. Car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers aprés Monsieur D***, je ne laisseray pas de dire que celui * d'Eschyle seroit peut-estre mieux de cette maniere pour le sens.

[1] Chap. XIII. * *dans le Penthée.*

*Du Palais en fureur les combles ébranlés*
*Tremblent en mugissant.*

Et celuy * d'Euripide,

*La Montagne s'ébranle, & répond à leur cris.*

*Les images dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.* ] C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage; mais je ne croy pas que c'ait esté la pensée de Longin; car il n'est pas vray que dans la poësie les images soient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhetorique. Longin dit simplement, *que dans la poësie les images sont poussées à un excés fabuleux & qui passe toute sorte de créance.*

*Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette Loy, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* ] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide, je croy qu'il auroit falu traduire: *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loy, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Car c'est en cela que consiste l'image. *La bataille a écrit cette Loy.* Au lieu qu'en disant, *la bataille a fait passer cette Loy*, on ne conserve plus l'image, ou elle est au moins fort peu sensible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre *écrire une loy, une ordonnance, un edit &c.* Monsieur D*** a évité cette expression *écrire une Loy*; parce qu'elle n'est pas Françoise dans ce sens là; mais il auroit pû mettre *ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loy &c.* Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athenes indifferemment, la liberté

* *Dans les bacchantes.*

aux esclaves, & qu'on envoyeroit au Pirée, les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance dans la vie d'Hyperide, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celuy dont il est icy question. Il est vray que le même passage rapporté par Longin est cité fort differemment par Demetrius Phalereus, *Ce n'est pas moy*, dit-il, *qui ay écrit cette Loy, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moy je suis persuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφων, ne sont point d'Hyperide; elles sont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir même en expliquant par une espece de pointe le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a écrit*, & je m'assure que cela paroistra à tous ceux qui ne se laissent point éblouïr par de faux brillans.

* *Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement, il faut voir où, comment, en quelle occasion & pourquoy on le fait.*] Ce jugement est admirable, & Longin dit plus luy seul que tous les autres Rheteurs qui ont examiné le passage de Demosthene. Quintilien avoit pourtant bien vû que les sermens sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que cet Orateur; mais il n'avoit point fait sentir tous les defauts que Longin nous explique si clairement dans le seul examen qu'il fait de ce serment d'Eupolis. On peut voir deux endroit de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX.

** *Et ne sçauroit souffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper comme un enfant par de grossieres finesses.*] Il me semble que ces deux expressions *chetif Rhetoricien* & *finesses grossieres* ne

* Chap XIV. ** Chap. V.

peuvent s'accorder avec ces charmes du discours dont il est parlé six lignes plus bas. Longin dit, & *ne sçauroit souffrir qu'un simple Rhetoricien*, τεχνίτης ῥήτωρ *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites finesses* σχηματίοις.

* *Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent.* ] Tous les Interpretes d'Herodote & ceux de Longin ont expliqué ce passage comme Monsieur D***. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ἐνδέξασθαι ne peut pas signifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία n'est pas plus souvent employé pour *misere*, *calamité*, que pour *travail*, *peine*. Herodote oppose manifestement ταλαιπωρίας ἐνδέξασθαι *prendre de la peine*, *n'apprehender point la fatigue*, à μαλακίῃ διαχρῆσθαι *être lâche*, *paresseux*, & il dit, *si donc vous voulez ne point apprehender la peine & la fatigue, commencez dés ce moment à travailler, & aprés la défaite de vos ennemis vous serez libres.* Ce que je dis paroistra plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le VI. Livre d'Herodote à la Section XI.

† *Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnetes, cela sentiroit trop son Sophiste.* ] Les Anciens avoient accoûtumé de mettre des sonnetes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est à dire les jours où l'on faisoit des revûës ou des tournois, il paroist même par un passage d'Eschyle, qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour; c'est de cette coûtume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire que comme un homme qui mettroit ces sonnetes tous les jours seroit pris pour un Charlatan; un Orateur qui employeroit par tout ces pluriels passeroit pour un Sophiste.

* *Ce Heraut ayant assez pesé la consequence de*

* Chap. XVIII. † Chap. XIX. * Chap. XXIII.

*toutes ces choses, il commande aux descendans des Heraclides de se retirer.* ] Ce passage d'Hecatée a esté expliqué de la même maniere par tous les Interpretes; mais ce n'est guere la coûtume qu'un Heraut pese la consequence des ordres qu'il a receus, ce n'est point aussi la pensée de cet Historien. Monsieur le Févre avoit fort bien vû que ταῦτα δεινὰ ποιεύμενος ne signifie point du tout *pesant la consequence de ces choses*, mais *étant bien fâché de ces choses*, comme mille exemples en font foy, & que ὢν n'est point icy un participe; mais ὦν pour οὖν dans le stile d'Ionie qui étoit celuy de cet Auteur; c'est à dire que ὡς μὴ ὦν ne signifie point *comme si je n'estois point au monde*, mais, *afin donc*, & cela dépend de la suite. Voicy le passage entier: *Le Heraut bien faché de l'ordre qu'il avoit receu, fait commandement aux descendans des Heraclides de se retirer. Je ne sçaurois vous aider, afin donc que vous ne perissiez entierement, & que vous ne m'envelopiez dans vostre ruine en me faisant exiler, partez; retirez vous chez quelqu'autre peuple.*

* *La Deesse Venus pour châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son Temple, leur envoya la maladie des femmes.* ] Par cette maladie des femmes tous les Interpretes ont entendu les Hemorroïdes; mais il me semble qu'Herodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui est aussi commun aux hommes, & que la periphrase, dont il s'est servy ne seroit pas fort juste. Ce passage a embarrassé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas esté seul en peine. Pour moy je suis persuadé que la plûpart pour avoir voulu trop finesser ne sont point entrez dans la pensée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui est particuliere aux femmes. C'est

* Chap. XXIV.

en cela aussi que sa periphrase paroist admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient esté toutes ou rudes, ou malhonnestes, au lieu que celle qu'il a choisie est tres-propre & ne choque point. En effet le mot νῦσος *maladie* n'a rien de grossier, & ne donne aucune idée sale; on peut encore ajoûter pour faire paroistre davantage la delicatesse d'Herodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes*; mais par l'Adjectif θήλειαν νῦσον, *la maladie feminine*, ce qui est beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grace dans nostre langue, où il ne peut estre souffert.

* *Le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse soit des metaphores, soit des autres figures, c'est de ne les employer qu'à propos*, &c.] J'aimerois mieux traduire, *mais je soutiens toûjours que l'abondance & la hardiesse des metaphores, comme je l'ay déja dit, les figures employées à propos, les passions vehementes & le grand, sont les plus naturels adoucissemens du* Sublime. Longin veut dire que pour excuser la hardiesse du discours dans le Sublime, on n'a pas besoin de ces conditions *pour ainsi dire, si je l'ose dire, &c.* & qu'il suffit que les metaphores soient frequentes & hardies, que les figures soient employées à propos, que les passions soient fortes & que tout enfin soit noble & grand.

*Il dit que la rate est la cuisine des intestins.*] Le passage de Longin est corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont sans doute d'accord; car la rate ne peut jamais estre appellée raisonnablement *la cuisine des intestins*. &

* *Chap.* XXVI.

ce qui suit détruit manifestement cette metaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le passage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tom. III. de l'Edition de Serranus. ἐκμαγεῖον signifie proprement χειρόμακτρον, *une serviete à essuyer les mains.* Platon dit *que Dieu a placé la rate au voisinage du foye, afin qu'elle luy serve comme de torchon*, si j'ose me servir de ce terme, *& qu'elle le tienne toûjours propre & net ; c'est pourquoy lorsque dans une maladie le foye est environné d'ordures, la rate qui est une substance creuse, molle & qui n'a point de sang, le netoye & prend elle-mesme toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient boufie, comme au contraire aprés que le corps est purgé, elle se desenfle & retourne à son premier estat.* Je m'étonne que personne ne se soit apperçu de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte mesme de Platon, & sur le témoignage de Pollux qui cite ce passage dans le chap. 4. du Livre II.

*De fait accusant Platon d'estre tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, &c.* ] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit : *En effet il préfere à Platon qui est tombé en beaucoup d'endroits, il luy préfere, dis-je, Lysias comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts. &c.*

*Et dans Theocrite osté quelques endroits où il sort un peu du caractere de l'Eclogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé.* ] Les Anciens ont remarqué, que la simplicité de Theocrite estoit tres-heureuse dans les Bucoliques ; cependant il est certain, comme Lon-

gin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la meſme idée & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ay faits ſur ce Poëte les endroits que Longin me paroiſt avoir entendus.

*Mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin, dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſçauroit regler comme il veut.* ] Longin, dit en general, *mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il eſt bien difficile de regler.*

* *Outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſede preſque toutes en un degré éminent.* ] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide qu'il poſſede preſque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent, il dit ſeulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Demoſthene, & que dans toutes ces parties, *il eſt preſque éminent, qu'il les poſſede toutes en un degré preſque éminent*, καὶ σχεδὸν ὕπακρος ἐν πᾶσιν.

*Semblables à ces Athletes qui reuſſiſſent en cinq ſortes d'exercices, & qui n'eſtant les premiers en pas un de ces exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun.* ] De la maniere que ce paſſage eſt traduit, Longin ne place Hyperide qu'au deſſus de l'ordinaire & du commun, ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, Monſieur D*** & les autres Interpretes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rheteur. Ἰδιῶται ne ſignifie point icy *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils l'ont crû, mais des gens qui ſe meſlent des meſmes exercices; d'où vient qu'Heſychius a

* *Chap.* XXVIII.

fort bien marqué ἰδιωτας, ὁπλίτας, je traduirois, *Semblable à un Athlete que l'on appelle Pentathle, qui veritablement est vaincu par tous les autres Athletes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui est au dessus de tous ceux qui s'attachent comme luy à cinq sortes d'exercices.* Ainsi la pensée de Longin est fort belle de dire que si l'on doit juger du merite par le nombre des vertus plûtost que par leur excellence, & que l'on commette Hyperide avec Demosthene comme deux Pentathles qui combattent dans cinq sortes d'exercices, le premier sera beaucoup au dessus de l'autre, au lieu que si l'on juge des deux par un seul endroit, celuy-cy l'emportera de bien loin sur le premier, comme un Athlete qui ne se mesle que de la course ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ses compagnons pour courir ou pour lutter contre luy. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui estoit assurément tres difficile, & qui n'avoit peut-estre point encore esté entendu. Monsieur le Févre avoit bien vû que c'estoit une imitation d'un passage de Platon dans le Dialogue intitulé ἐρασταὶ, mais il ne s'estoit pas donné la peine de l'expliquer.

*Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias.*] Pour ne se tromper pas à ce passage, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de graces, les unes majestueuses & graves, qui sont propres aux Poëtes, & les autres simples & semblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la composition du stile poly que les Rheteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον: & c'estoit là les Graces de Lysias qui au jugement de Denys d'Halycarnasse excelloit dans

ce ſtile poly ; c'eſt pourquoy Ciceron l'appelle *venuſtiſſimum Oratorem.* Voicy un exemple des graces de ce charmant Orateur, en parlant un jour contre Eſchine qui eſtoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme dont il eſt plus facile de compter les dents que les doigts.* C'eſt par cette raiſon que Demetrius a mis les Graces de Lyſias dans le meſme rang que celle de Sophron qui faiſoit des mimes.

*On y voit, pour ainſi dire, un Orateur toûjours à jeun.* ] Je ne ſçay ſi cette expreſſion exprime bien la penſée de Longin. Il y a dans le Grec καρδίη νήφοντος, & par là ce Rheteur a entendu un Orateur *toûjours égal & moderé* ; car νήφειν eſt opposé à μαίνεσθαι *eſtre furieux.* Monſieur D*** a cru conſerver la meſme idée, parce qu'un Orateur veritablement ſublime reſſemble en quelque maniere à un homme qui eſt échauffé par le vin.

* *Que Lyſias eſt au deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.* ] Le jugement que Longin fait icy de Lyſias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir que Cecilius avoit eu tort de croire que Lyſias fuſt ſans defaut ; mais il s'accorde fort bien auſſi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un paſſage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où Ciceron parle & juge en meſme temps des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modele.

r *A l'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'utile & le neceſſaire, &c.* ] Le texte Grec eſt entierement corrompu en cet en-

* *Chap.* XXIX. r *Chap.* XXX.

droit, comme Monſieur le Févre l'a fort bien remarqué, il me ſemble pourtant que le ſens que Monſieur D*** en a tiré ne s'accorde pas bien avec celuy de Longin. En effet ce Rheteur venant de dire à la fin du Chapitre precedent, qu'il eſt aiſé d'acquerir l'utile & le neceſſaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroiſt pas poſſible qu'il joigne icy ce merveilleux avec ce neceſſaire & cet utile. Cela eſtant, je croy que la reſtitution de ce paſſage n'eſt pas ſi difficile que l'a crû Monſieur le Févre, & quoique ce ſçavant homme ait deſeſperé d'y arriver ſans le ſecours de quelque Manuſcrit, je ne laiſſeray pas de dire icy ma penſée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν οὐκ ἐτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin l'euſt écrit, ἐφ' ὧν οὐ δῆτ' ἴσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, &c. C'eſt à dire : *A l'égard donc des grands Orateurs en qui ſe trouve ce Sublime & ce merveilleux qui n'eſt point reſſerré dans les bornes de l'utile & du neceſſaire, il faut avoüer, &c.* Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le precedent, j'eſpere que l'on trouvera cette reſtitution tres-vray-ſemblable & tres-bien fondée.

* *Les paraboles & les comparaiſons approchent fort des metaphores, & ne different d'elles qu'en un ſeul point ***.* ] Ce que Longin diſoit icy de la difference qu'il y a des paraboles & des comparaiſons aux metaphores, eſt entierement perdu ; mais on en peut fort bien ſuppléer le ſens par Ariſtote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une choſe, c'eſt en la ſeule énonciation, par exemple, quand Platon dit, *que la teſte eſt une citadelle*. c'eſt

* *Chap.* XXXI.

une metaphore, dont on fera aiſément une comparaiſon, en diſant *que la teſte eſt comme une citadelle.* Il manque encore aprés cela quelque choſe de ce que Longin diſoit de la juſte borne des hyperboles & juſques où il eſt permis de les pouſſer. La ſuite & le paſſage de Demoſthene ou plûtoſt d'Hegeſippe ſon collegue, font aſſez comprendre quelle eſtoit ſa penſée. Il eſt certain que les hyperboles ſont dangereuſes; & comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, elles ne ſont preſque jamais ſupportables que dans la colere & dans la paſſion.

Telle eſt cette hyperbole : *Supposé que voſtre eſprit ſoit dans voſtre teſte, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.*] C'eſt dans l'Oraiſon *de Haloneſo* que l'on attribuë vulgairement à Demoſthene, quoy qu'elle ſoit d'Hegeſippe ſon collegue. Longin cite ce paſſage, ſans doute pour en condamner l'Hyperbole qui eſt en effet tres-vitieuſe; car *un eſprit foulé ſous les talons* eſt une choſe bien eſtrange. Cependant Hermogene n'a pas laiſſé de la loüer. Mais ce n'eſt pas ſeulement par ce paſſage que l'on peut voir que le jugement de Longin eſt ſouvent plus ſeur que celuy d'Hermogene & de tous les autres Rheteurs.

*Les Siciliens eſtant deſcendus en ce lieu. &c.*] Ce paſſage eſt pris du ſeptiéme Livre. Thucydide parle icy des Atheniens, qui en ſe retirant ſous la conduite de Nicias furent attrapez par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens prez du fleuve Aſinarus aux environs de la ville *Neetum*; Mais dans le texte au lieu de dire *les Siciliens eſtant deſcendus*, il faut, *les Lacedemoniens eſtant deſcendus*, Thucydide écrit οἱ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non

pas, οἵ τε γὰρ Συρακούσιοι, comme il y a dans Longin. Par *ces Peloponesiens*, Thucydide entend les troupes de Lacedemone conduites par Gylippe, & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui estoient hauts & escarpez ; les seules troupes de Gylippe descendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Atheniens.

*Ils se deffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient & avec les mains & les dents, jusqu'à ce que les Barbares tirant toûjours les eussent comme ensevelis sous leurs traits.*] Monsieur D*** a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assure dans sa remarque qu'il n'a point esté entendu, ny par les Interpretes d'Herodote ni par ceux de Longin, & que Monsieur le Févre, aprés bien du changement, n'y a sçû trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il luy a donnée luy-mesme, est aussi seure & aussi infaillible qu'il l'a crû. Herodote parle de ceux qui au destroit des Thermopyles, aprés s'estre retranchez sur un petit poste élevé, soûtinrent tout l'effort des Perses, jusques à ce qu'ils furent accablez, & comme ensevelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens postez & retranchez sur une hauteur se deffendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toûjours & qui ne les attaquent que de loin. Monsieur le Févre à qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les Editions de cet Historien, où ce passage est ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets ici : ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσι αὐτέων,

τῷ ἐτύγχανον ἔτι περιεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. & au lieu de χερσὶ καὶ στόματι, il a crû qu'il falloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le rapportant à κατέχωσαν; *Comme ils se deffendoient encore dans le mesme lieu avec les épées qui leur restoient, les Barbares les accablerent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vray-semblable qu'Herodote avoit écrit λάεσι καὶ δόρασι, il avoit sans doute en veuë ces vers d'Homere du III. de l'Iliade.

Ἠΐσιν πετυσκόμενοι λάεσσι τ' ἔβαλλον.

*Il les chargeoient à coups de pierres & de traits.* La corruption de λάεσι en χερσὶ estant tres-facile. Quoiqu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le veritable sens. Et ce qu'Herodote ajoûte le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 225. du Livre VII. D'ailleurs Diodore qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnerent les Lacedemoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percerent tous à coups de fléches & de traits. A toutes ces raisons Monsieur D*** ne sçauroit opposer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce passage de la mesme maniere dont il l'a traduit; mais je réponds, comme Monsieur le Févre, que dés le temps mesme de Longin, ce passage pouvoit estre corrompu; que Longin estoit homme & que par consequent il a pû faillir aussi bien que Demosthene, Platon & tous ces grands Heros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils estoient hommes que par quelques fautes & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, Longin dans Longin

mesme. En effet il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes se deffendent avec les dents contre des gens armez*, & cependant cette hyperbole est puerile, puisque lors qu'un homme a approché son ennemy & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut necessairement en venir aux prises pour employer les dents, il luy a rendu ses armes inutiles, ou mesme plûtost incommodes. De plus ceci, *des hommes se deffendent avec les dents contre des gens armez*, ne présuppose pas que les uns ne puissent estre armez comme les autres, & ainsi la pensée de Longin est froide; parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se deffendent avec les dents & des hommes qui combatent armez. Je n'ajoûteray plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Herodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares estoient armez à la legere avec de petits boucliers, & qu'ils estoient par consequent exposez aux coups des Lacedemoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-cy estoient bien armez, serrez en peloton & tout couverts de leurs larges boucliers.

*Et que tant de personnes soient ensevelis sous les traits de leurs ennemis.*] Les Grecs dont parle icy Herodote estoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire *& que tant de personnes, &c.* D'ailleurs de la maniere que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette metaphore excessive, plûtost à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose mesme, & cela n'est point; car au contraire Longin dit

clairement, *quelle hyperbole combattre avec les dents contre des gens armez, & celle-cy encore, estre accablé sous les traits? cela ne laisse pas neanmoins, &c.*

* *Que l'harmonie n'est pas simplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais que dans les instrumens mesme inanimés, &c.*] Monsieur D*** assure dans ses Remarques que ce passage doit estre entendu comme il l'a expliqué, mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flute, une lyre, au lieu de le prendre dans le sens de Longin pour *un organe*; comme nous disons pour *une cause, un moyen*. Longin dit clairement, *L'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions*. C'est, à mon avis, le veritable sens de ce passage, Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flute & de la lyre, quoique ces organes pour émouvoir & pour persuader n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme, &c.

*Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien.*] Longin, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flute, *ne disent & ne persuadent rien*. Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moyens*

* *Chap.* XXXII.

*qui, comme j'ay déja dit, ſont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire que l'harmonie qui ſe tire des differens ſons d'un inſtrument, comme de la lyre ou de la flute, n'eſt qu'une foible image de celle qui ſe forme par les differens ſons, & par la differente flexion de la voix, & que cette derniere harmonie, qui eſt naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre pour perſuader & pour émouvoir. C'eſt ce qu'il ſeroit fort aiſé de prouver par des exemples.

*Et l'experience en fait foy.* **** ] Longin rapporte aprés cecy un paſſage de Demoſthene que Monſieur D*** a rejetté dans ſes Remarques, parce qu'il eſt entierement attaché à la langue Grecque, le voicy : τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rheteur aſſure que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la penſée, parce qu'elle eſt toute compoſée de nombres dactyliques ; je croy qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vû meſme que le paſſage de Longin eſt un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, ſans entendre la penſée de Longin, & ſans connoiſtre la beauté du paſſage de Demoſthene. Je vay donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & diſtincte, & pour cet effet je diſtribueray d'abord la periode de Demoſthene dans ſes nombres dactyliques, comme Longin les a entendus.

- o o   - o o   - o o   - o o

[τοῦτο τὸ] ψήφισμα] τὸν τότε] τῇ πόλει]

o o -   o   - o o   o o -   o o -   o

περιστάν] τα [Κίνδυνον] παρελθεῖν] ἐποίη] σεν]

- o   o o

[ὥσπερ νέφος.] Voilà neuf membres dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques pour les avoir confondus avec les metres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre dactylique on n'a égard qu'au temps, & à la prononciation, & pour le dactyle on a égard à l'ordre & à la position des lettres : de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique sans estre pourtant un Dactyle, comme cela paroist par [ψήφισμα] τῇ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à nôtre passage. Il n'y a plus que trois difficultez qui se presentent : la premiere que ces nombres devant estre de quatre temps, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts, le second nombre de cette periode ψήφισμα, le quatriéme, le cinquiéme & quelques autres paroissent en avoir cinq, parce que dans ψήφισμα, la premiere syllabe estant longue, en vaut deux, la seconde estant aussi longue en vaut deux autres, & la troisiéme breve, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes ou nombres, comme je l'ay déja dit, on n'a égard qu'au temps & à la voyelle, & qu'ainsi φις est aussi bref que μα. C'est ce qui paroistra clairement par ce seul exemple de Quintilien, qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est breve. La seconde difficulté naist de ce precepte de Quintilien, qui dit dans le

Chapitre IV. du Livre IX. *Que quand la periode commence par une ſorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme iuſques à la fin.* Or dans cette periode de Demoſthene le nombre ſemble changer, puiſque tantoſt les longues & tantoſt les breves ſont les premieres ; mais le meſme Quintilien ne laiſſe aucun doute là-deſſus, ſi l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant, *Qu'il eſt indifferent au ryhtme dactylique d'avoir les deux premieres ou les deux dernieres breves, parce que l'on n'a égard qu'aux temps & à ce que ſon élevation ſoit de meſme nombre que ſa poſition.* Enfin la troiſiéme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος que Longin fait de quatre ſyllabes, & par conſequent de cinq temps, quoique Longin aſſure qu'il ſe meſure par quatre. Je réponds que ce nombre ne laiſſe pas d'eſtre dactylique comme les autres, parce que le temps de la derniere ſyllabe eſt ſuperflu & compté pour rien, comme les ſyllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui delà ſont appellez *hypermetres*. On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des temps ſuperflus, quoique la meſme choſe arrive auſſi quelquefois aux metres.* Cela ſuffit pour éclaircir la periode de Demoſthene & la penſée de Longin. J'ajoûteray pourtant encore que Demetrius Phalereus cite ce meſme paſſage de Demoſthene, & qu'au lieu de περιστάντα, il a lû ἐπιόντα, ce qui fait le meſme effet pour le nombre.

*Philiſte eſt de ce nombre.* ] Le nom de ce Poëte eſt corrompu dans Longin, il faut lire *Philiſcus* & non pas *Philiſtus*, C'eſtoit un Poëte Comique ; mais on ne ſçauroit dire préciſément en quel temps il a vêcu.

*Dircé emportée par un Taureau.* ] Longin dit *trainée par un Taureau*, & il faloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de Dircé, que Zetus & Amphion attacherent par les cheveux à la queuë d'un Taureau, pour se vanger des maux qu'elle & son mary Lycus avoient faits à Antiope leur mere.

* *De mesme ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naistre du discours, &c.* ] Longin dit, *De mesme quand les periodes sont si mesurées l'Auditeur n'est point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à l'harmonie, jusques là que prevoyant les cadences qui doivent suivre, & bâtant toujours la mesure comme en une dance, il previent mesme l'Orateur, & marque la chute avant qu'elle arrive.* Au reste ce que Longin dit ici, est pris tout entier de la Rhetorique d'Aristote, & il peut nous servir fort utilement à corriger l'endroit mesme d'où il a esté tiré. Aristote aprés avoir parlé des periodes mesurées, ajoûte τὸ μὲν γὰρ ἀπίθανον, πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα *** ἐξίστησι, προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πότε πάλιν ἥξει ******* ὥσπερ οὖν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἱρεῖται ἐπίτροπον ὁ ἀπελευθερούμενος; Κλέωνα. Dans la premiere Lacune il faut suppléer asseurement καὶ ἅμα τοὺς ἀκούοντας ἐξίστησι, & dans la seconde, aprés ἥξει ajoûter ὃ καὶ φθάνοντες προαποδιδοῦσι ὥσπερ οὖν, &c. & aprés ἀπελευθερούμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroistra beaucoup mieux par cette traduction, *Ces periodes mesurées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent étudiées, elles détournent l'Auditeur & le rendent attentif seulement au nombre & aux chutes, qu'il*

* Chap. XXXIII. * Chap. VIII.

*marque mesme par avance, comme on voit les enfans se hâter de répondre Cleon, avant que les Huissiers ayent achevé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchy?* Le sçavant Victorius est le seul qui ait soupçonné que ce passage d'Aristote estoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger.

* *Des armoires & des sacs pleins de papier.*] Theopompus n'a point dit *des sacs pleins de papier*, car ce papier n'estoit point dans les sacs; mais il a dit *des armoires, des sacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend du gros papier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé.

*La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a esté possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fust soüillée.*] La Nature sçavoit fort bien, que si elle exposoit en vûë ces parties qu'il n'est pas honneste de nommer, la beauté de l'homme en seroit soüillée; mais de la maniere que Monsieur D*** a traduit ce passage, il sẽble que la nature ait eu quelque espece de doute si cette beauté en seroit soüillée, ou si elle ne le seroit point; car c'est à mon avis l'idée que donnent ces mots *de peur que, &c.* & cela déguise en quelque maniere la pensée de Xenophon qui dit, *La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a esté possible, pour ne point soüiller la beauté de l'animal.*

r *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur païs.*] Longin dit: *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la mesme liberté que dans leurs actions.* Il veut dire que comme ces gens-là sont les maistres d'eux-mesmes, leur esprit accoûtumé à cet empire &

* *Chap.* XXXVI. r *Chap.* XXXV.

à cette independance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté qui est le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toûjours dans le mouvement. Cela meritoit d'estre bien éclaircy ; car c'est ce qui fonde en partie la réponse de Longin, comme nous l'allons voir dans la seconde Remarque aprés celle-cy.

*Qui avons esté comme enveloppez par les coûtumes & par les façons de faire de la Monarchie.*] *Estre enveloppé par les coûtumes* me paroist obscur. Il semble mesme que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a pretendu. Il y a dans le Grec, *qui avons esté comme emmaillotez*, &c. Mais comme cela n'est pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme succé avec le lait les coûtumes*, &c.

*Les rendent mesme plus petit par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps.*] Par cette bande Longin entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la teste jusques aux pieds. Ces bandelettes estoient à peu prés comme celles dont les filles se servoient pour empêcher leur gorge de croistre. C'est pourquoy Terence appelle ces filles *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec δεσμὸς, que Longin employe icy & qui signifie *bande, ligature*. Encore aujourd'huy en beaucoup d'endroits de l'Europe les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les pieds petits.

*Je sçay bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel*, &c.] Monsieur D*** suit icy tous les Interpretes qui attribuent encore cecy au Philosophe qui parle à Longin. Mais je suis

persuadé que ce sont les paroles de Longin qui interrompt en cet endroit le Philosophe & commence à luy répondre. Je croy mesme que dans la Lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a crû, & peut-estre n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit, *Je sçay bien, luy répondis-je alors, qu'il est fort aisé à l'homme & que c'est mesme son naturel de blâmer les choses presentes. Mais prenez y bien garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & les delices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames que cette guerre sans fin qui trouble depuis si long temps toute la terre, & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus genereuses inclinations.* C'est asseurément le veritable sens de ce passage, & il seroit aisé de le prouver par l'histoire mesme du siecle de Longin. De cette maniere ce Rheteur répond fort bien aux deux objections du Philosophe, dont l'une est que le gouvernement Monarchique causoit la grande sterilité qui estoit alors dans les esprits, & l'autre que dans les Republiques l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Republiquains dans un mouvement continuel qui élevoit leur courage, qui aiguisoit leur esprit & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse dont les hommes veritablement libres sont seuls capables.

*Où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-cy.*] Le Grec dit quelque chose de plus atroce, *où l'on ne songe qu'à hâter la mort de celui-cy, &c.* ἀλλοτρίοις θήρας θανάτων. Il a égard aux moyens dont on se servoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la succession, on voit assez d'exemples de cette

horrible coûtume dans les Satires des Anciens.

* *Luy montre encore sa route & du plus haut des cieux.* ] Monsieur D*** dit dans sa Remarque, que le Grec porte *que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule*, ὄπισε νῶτα Σειρίε βεϐώς. & il ajoûte qu'il ne voit pas pourquoy Rutgersius & Monsieur le Févre veulent changer cet endroit qui est fort clair. Premierement ce n'est point Monsieur le Févre qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgersius qui lisoit σειραίε, au lieu de Σειρείε. Il a dit seulement qu'il faut lire Σειρίε, & cela est sans difficulté, parce que le penultiéme pied de ce vers doit estre un ïambe, ρίε. Mais cela ne change rien au sens. Au reste Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule*, mais plûtost, que le Soleil pour suivre son fils, monta à cheval sur un astre qu'il appelle Σείριον, *Sirium*, qui est le nom general de tous les astres, & qui n'est point du tout icy la Canicule. ὄπισε ne doit point estre construit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers suivant, de cette maniere : Πατὴρ δὲ βεϐὼς νῶτα Σειρίε ἵππευε ὄπισε, παῖδα νεθετῶν, *le Soleil monté sur un astre alloit aprés son fils en luy criant*, &c. & cela est beaucoup plus vray-semblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du ciel au dessus de la Canicule, & pour crier de là à son fils & luy enseigner le chemin. Ce centre du ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton.

s *Aussi-tost un grand peuple accourant sur le port.* ] Voicy le passage Grec, αὐτίκα λαὸς ἀπί-

* *Chap.* XIII. s *Chap.* XIX.

ρων θύνων ἐπ' ἠϊόνεσσι διεστάμενοι κελάδοντες. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier.

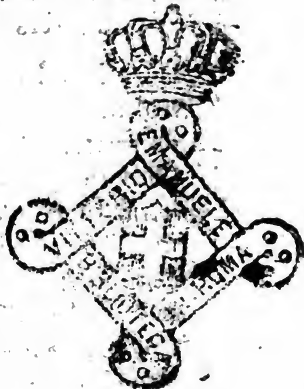
——— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
θῦνον ἐπ' ἠϊόνεσσι διεστάμενοι κελάδοντες.

Mais Monsieur le Févre soûtient que c'est de la prose, qu'il n'y faut rien changer & que si l'on mettoit θῦνον, il faudroit aussi ajoûter un καὶ, καὶ διεστάμενοι. Monsieur D*** se détermine sur cela, & il suit la remarque de Langbaine qui luy a paru plus juste, parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoy en mettant θῦνον on est obligé de mettre la liaison καὶ. Il veut dire sans doute, & cela est vray, que deux verbes se trouvent tres-souvent sans liaison, comme dans le passage d'Homere, que Longin rapporte dans le Ch. XVI. mais il devoit prendre garde que dans ce passage chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'icy il n'y auroit qu'un seul vers pour les deux verbes, ce qui est entierement opposé au genie de la langue Grecque, qui ne souffre pas qu'un seul vers renferme deux verbes de mesme temps & un participe sans aucune liaison. Cela est certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet asyndeton que l'on veut faire dans ce pretendu vers, au lieu de luy donner de la force & de la vitesse, l'énerve & le rend languissant.

* *Si ce n'est à la verité dans la poësie.* ****] Monsieur D*** a fort bien vû que dans la Lacune suivante Longin faisoit voir que les mots simples avoient place quelquefois dans le stile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce passage d'Anacreon οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. il a vû encore que dans le texte de Longin

* *Chap.* XXV.

ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ Ἀνακρέοντος, le mot ὑπτικώτατον est corrompu & qu'il ne peut estre Grec. Je n'ajoûteray que deux mots à ce qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὑπτικώτατον Longin avoit écrit, ὑπτιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au passage d'Anacreon, ὑπτιώτατον καὶ γόνιμον τὸ Ἀνακρέοντος [οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacreon est tres-simple quoique pur, je ne me soucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne signifie point icy *fecond*, comme Monsieur D*** l'a crû avec tous les autres Interpretes, mais *pur* comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La restitution de ὑπτιώτατον est tres-certaine & on pourroit la prouver par Hermogene qui a aussi appellé ὑπτιότητα λόγων, cette simplicité du discours. Dans le passage d'Anacreon cette simplicité consiste dans le mot ἐπιστρέφομαι, qui est fort simple & du stile ordinaire. Au reste par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacreon avoit esté amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII. Πῶλε Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c.



# TABLE DES MATIERES DU TRAITE' DU SUBLIME.

A.

## D

F.



G.

## H.

## M.



## N.

## O.



## P.

R.



S.

## V.



## X.



*F I N.*